

Comment faire évoluer nos imaginaires ?

Pour changer nos relations au monde
vivant et aller vers un monde
soutenable et harmonieux

Octobre
2022

CITATION DU RAPPORT

Jules Colé, 2022, *Comment faire évoluer nos imaginaires pour changer nos relations au monde vivant et aller vers un monde soutenable et harmonieux ?* (123 pages)

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite selon le Code de la propriété intellectuelle (art. L 122-4) et constitue une contrefaçon réprimée par le Code pénal. Seules sont autorisées (art. 122-5) les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé de copiste et non destinées à une utilisation collective, ainsi que les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, pédagogique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées, sous réserve, toutefois, du respect des dispositions des articles L 122-10 à L 122-12 du même Code, relatives à la reproduction par reprographie.

Ce document est diffusé par l'ADEME

ADEME

20, avenue du Grésillé

BP 90 406 | 49004 Angers Cedex 01

MÉMOIRE DE MASTER

2020-2022

Master PEMDD - Politiques Environnementales et Management
du Développement Durable

Institut Catholique de Paris



ICP

INSTITUT
CATHOLIQUE
DE PARIS

Révolution des imaginaires et transitions



Metz en 2167, Luc Schuiten, 2017.

Jules Colé

Directrice de mémoire Isabelle Priaulet

AVANT-PROPOS

Ce mémoire de recherche a été réalisé dans le cadre de mon Master en Politiques Environnementales et Management du Développement Durable (PEMDD) à l'Institut Catholique de Paris, entre 2020 et 2022. Il aborde un sujet émergent qui est celui de l'influence des imaginaires sociaux sur nos comportements, et explore en quoi il s'avère fondamental de les faire évoluer pour réussir les transitions systémiques.

Depuis très jeune, les enjeux écologiques ont toujours été pour moi une évidence et intrinsèquement inspirants. Mais en grandissant, je me suis aperçu que l'image de l'écologie autour de moi était très souvent perçue comme négative et contraignante. Depuis plusieurs années, je tente de mieux comprendre comment nous pourrions renouveler ces représentations de manière à fédérer l'ensemble de la société autour d'un nouvel art de vivre plus vertueux.

Lors de mon stage de Master 2 au sein du Service Mobilisation Citoyenne et Médias (SMCM) de l'ADEME - l'Agence de la transition écologique - j'ai eu la chance de participer à l'élaboration d'un plan d'action visant à mobiliser la société à travers de nouveaux imaginaires dans le cadre de la stratégie grand public, et de co-écrire l'étude *Des Récits et des Actes : La culture populaire au service de la transition écologique* en partenariat avec Place To B et BVA (2022). Dans la continuité de ces travaux, cette recherche académique a pour ambition de nourrir les connaissances sur cette thématique en contribuant à mieux comprendre dans quelles conditions l'iminaire pourrait nous aider à réussir la nécessaire métamorphose de nos sociétés.

Pour l'ensemble de cette étude, j'ai tenu à m'inscrire le plus possible dans une approche holistique et qualitative, d'explorer les émergences et les signaux faibles dans ce domaine. En première partie, la revue de littérature m'a permis de définir les notions clés et de poser tous les questionnements qui me semblaient fondamentaux. A travers le développement des hypothèses dans un second temps, j'ai tenté humblement d'apporter un regard nouveau par mes expériences et mes entretiens, de donner à penser et de proposer de nouvelles voies à investir dans ce champ de recherche.

Tout le long du développement, j'emploierais la première personne du pluriel, simplement car il me semble que les pensées sont libres et qu'elles appartiennent autant à moi qu'à vous ou qu'aux milieux vivants avec lesquels les résultats de mes recherches ont évolué. Bonne lecture !

REMERCIEMENTS

Je tiens avant tout à adresser mes plus sincères remerciements à Isabelle Priaulet qui m'a accompagné tout le long de ce travail de recherche, et qui n'a cessé de me partager de belles ondes. Isabelle m'a énormément aidé dans mon cheminement, que ce soit dans mes premières réflexions jusqu'à la rédaction. Ses conseils de lecture, ses suggestions, son accompagnement dans la structuration et le cadrage de ce mémoire ont été plus que précieux. Elle s'est rendue disponible et a été présente lorsqu'il le fallait, je ne la remercierai jamais assez pour m'avoir permis d'accomplir ce travail de recherche.

Je souhaite aussi remercier toutes les personnes qui m'ont fait monter en compétence sur le sujet durant mon stage de Master 1 au sein d'On Est Prêt. En particulier mes collègues Yasmina, Jason, Lénora et Magali avec qui j'ai eu la chance d'évoluer sur le terrain durant six mois.

Une immense gratitude pour Valérie Martin et toute l'équipe du Service Mobilisation Citoyenne et Médias de l'ADEME, qui m'ont tant apporté durant mon stage de Master 2.

Un grand merci également aux personnes avec lesquelles j'ai eu la chance de m'entretenir pour confronter mes hypothèses.

Je tiens aussi à remercier mon entourage et toutes les personnes qui, de loin ou de près, m'ont permis d'enrichir mes réflexions.

Merci enfin aux milieux vivants sans lesquels je n'aurais pu trouver l'inspiration pour ce mémoire.

RÉSUMÉ

Les crises planétaires que nous traversons sont avant tout des crises de nos relations au monde, et donc de nos imaginaires. C'est l'une des facultés extraordinaires de l'être humain : pouvoir s'imaginer le monde et se le représenter symboliquement de manière virtuelle et idéale. Mais l'imaginaire, ce n'est pas seulement de la fiction ou de l'irréel, c'est aussi et surtout ce qui constitue les sociétés humaines. Il est comme la constellation de notre intériorité qui influence nos manières d'être et de penser. Cette capacité exceptionnelle nous permet de partager des visions communes et de coopérer pour les transformer dans le monde réel. Les imaginaires, au départ purement fictifs, deviennent alors réels et parfois même, plus que réels. Cependant, l'imaginaire dominant à l'origine de nos modes de vie modernes est aujourd'hui insoutenable puisqu'il met en péril l'habitabilité de la planète. Mais alors, comment pouvons-nous le faire évoluer pour changer nos relations au monde vivant et aller vers un monde soutenable et plus harmonieux ? Suffit-il vraiment de partager de nouveaux récits inspirants pour changer nos modes de vie ? Comment éviter que ces derniers soient réappropriés dans des logiques marchandes ou de divertissement mais qu'ils transforment réellement nos rapports au monde et nos modes de pensée ? Et comment faire en sorte que ces imaginaires fassent corps, de manière à ce qu'ils s'inscrivent durablement dans notre quotidien et qu'ils activent notre puissance d'agir afin de réussir la nécessaire métamorphose de nos sociétés ?

Sujet : Révolution des imaginaires et transitions

Problématique : Comment faire évoluer nos imaginaires pour changer nos relations au monde vivant et aller vers un monde soutenable et harmonieux ?

Démonstration avec hypothèse de base : Les imaginaires sont le système racinaire des sociétés humaines et conditionnent nos manières d'être-au-monde. Or les imaginaires sous-jacents aux modes de vie et de fonctionnement des sociétés modernes sont insoutenables puisqu'ils vont à l'encontre des principes du vivant et mettent en péril la biosphère. Dès lors, comment renouveler nos imaginaires pour changer de relation au monde vivant et bâtir de nouvelles sociétés plus soutenables et harmonieuses ?

Hypothèse centrale : Vivre et éprouver à travers le temps de nouveaux imaginaires qui nous permettent d'augmenter notre puissance d'agir dans le présent et de changer nos relations au monde vivant afin d'aller vers un monde soutenable et harmonieux

Concept central : L'imaginaire social

Concepts associés : Imagination, pensée symbolique, ontologie relationnelle, axiologie et normes sociales

Grilles d'analyses : Critique et scientifique

Disciplines mobilisées : Anthropologie, sociologie de l'imaginaire, psychologie sociale et philosophie

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS	4
REMERCIEMENTS	5
RÉSUMÉ	6
INTRODUCTION	9

PARTIE 1 : REVUE DE LITTÉRATURE

I. LA NECESSAIRE REVOLUTION DE NOS IMAGINAIRES.....	12
A. Les imaginaires façonnent nos représentations du monde et nos manières d'être	12
1. L'être humain est un être d'imagination et de symboles.....	12
2. Normes sociales et axiologie	15
Les imaginaires, en résumé.....	19
B. La colonisation des imaginaires.....	19
1. L'imaginaire dogmatique et impérialiste de la culture moderne	19
2. Des imaginaires hors-sol.....	22
3. Des récits dominants dystopiques	25
C. Crise des imaginaires	27
1. Crise de la culture, et donc de l'imagination	27
2. La nécessaire révolution de nos imaginaires.....	29
II. LES CONDITIONS DE VIABILITE ET D'EFFECTIVITE DES NOUVEAUX IMAGINAIRES.....	31
A. La toile de fond des nouveaux imaginaires	31
1. Imaginer des futurs souhaitables	31
2. Des imaginaires ouverts	33
B. La nécessité de nouveaux récits ajustés	36
1. Dépasser le réalisme	36
2. Le cadre spatio-temporel des nouveaux récits	37
III. VIVRE ET EXPRIMER LES NOUVEAUX IMAGINAIRES	38
A. Au-delà de la pensée rationnelle.....	38
1. Face à l'insuffisance du logos	38
2. Réinventer notre langage	38
3. Repenser notre mode de pensée	40
B. Renouer avec la pensée symbolique	46
1. Faire évoluer notre mythologie.....	46
2. Réactualiser les mythes par les rites	47
3. Réajuster notre symbolique	49
CONCLUSION ET OUVERTURE.....	51

PARTIE 2 : DÉVELOPPEMENT DES HYPOTHÈSES

Méthodologie.....	53
Choix de l'approche holistique	53
Présentation des hypothèses	54
HYPOTHÈSE I : INFUSER DE NOUVEAUX IMAGINAIRES AVEC LES IMAGINACTEURS	56
A. Les imaginacteurs comme parties prenantes aux imaginaires sociaux.....	56
1. Cartographie des imaginacteurs.....	56
2. Les principaux imaginacteurs	56
B. Accompagner les imaginacteurs.....	59
1. Acculturation et formations	59
2. Ressources et études.....	62
HYPOTHÈSE II : PROMOUVOIR DES IMAGINAIRES REVITALISANTS, OUVERTS ET SENSIBLES66	
A. Reliance et revitalisation intégrale de nos relations au monde vivant.....	68
B. Régénération symbiotique.....	71
C. Des imaginaires qui peuvent prendre vie à travers plusieurs récits et découler sur une nouvelle éthique.....	73
1. Irriguer de nouveaux récits	73
2. Une éthique de reliance	75
HYPOTHÈSE III : VIVRE ACTIVEMENT LES IMAGINAIRES À TRAVERS LE TEMPS.....	77
A. Faire l'expérience active de l'imaginaire.....	77
1. Enraciner les nouveaux imaginaires avec les espaces d'émergence pour le vivant.....	77
2. Expériences immersives, multisensorielles et participatives.....	86
B. Entretenir l'imaginaire dans le temps.....	88
1. De nouveaux rituels collectifs	89
2. Symbolique et imaginaires du quotidien.....	91
RECOMMANDATIONS ET CONCLUSION	95
OUVERTURE	99
BIBLIOGRAPHIE	101
ANNEXES.....	104

INTRODUCTION

Et si les dérèglements climatiques, les crises écologiques, économiques et sociales étaient en réalité les meilleures opportunités pour aller vers un monde soutenable et harmonieux ? Des opportunités, entre autres, de nous reconnecter au monde vivant et de renouer avec notre essence même ? De retrouver l'amour de la vie et l'émerveillement dans les choses les plus simples ? Des occasions de voir émerger plus de coopération, de partage et le bien-être qu'elles procurent ? Ou même encore de réinventer notre éducation, d'améliorer la qualité de nos relations... ? Et s'il s'agissait avant tout de changer nos représentations, notre regard sur le monde pour l'habiter autrement ?

Réveillons-nous. Nous sommes aujourd'hui face au plus grand défi de l'histoire de l'humanité, comme l'alerte avec tant de justesse Aurélien Barrau¹. Notre niveau de nuisance sur la biosphère est tel que notre existence même en devient menacée. L'incendie incontrôlable que nous avons déclaré se propage bien au-delà de la seule humanité, des milliards d'êtres vivants ont déjà disparu sous les feux de la modernité. Nous sommes à l'aube de la sixième extinction de masse. Et pourtant, l'écho retentissant des alertes scientifiques sonne comme un vide en nous, là où il devrait faire résonance. L'état d'urgence dans lequel nous sommes devrait nous pousser à sortir du déni pour entrer dans une vision lucide des risques d'effondrements de nos civilisations et nous pousser à l'action. Or nous sommes accablés de constater l'insuffisance des changements pour aller vers un monde réellement soutenable. La plupart des acteurs économiques et politiques préférant maintenir le *statu-quo*, rendant le monde tout simplement invivable.

L'auteur et réalisateur Cyril Dion² et de nombreux autres penseurs constatent que nous ne sommes pas des êtres totalement rationnels : la connaissance des risques auxquels nous sommes confrontés ne semble pas suffire pour conduire à un changement radical de société. Aussi les réponses que nous tentons d'apporter sont trop souvent partielles ou inadéquates, et n'intègrent pas suffisamment la complexité. Ainsi sommes-nous devant la nécessité de se poser les bonnes questions pour changer nos modes de pensée et aller au-delà du solutionnisme technique, afin d'apporter des réponses ajustées. Car il ne s'agit pas simplement de problèmes techniques d'émission de gaz à effet de serre ou d'efficacité énergétique. Ni même seulement d'un problème de modèle économique qui prône la croissance infinie dans un monde où expansion démographique et amoindrissement des richesses de la Terre s'entrechoquent. Les crises planétaires que nous traversons puisent leur origine dans une source plus profonde : celle de la crise de nos relations au monde. Car c'est effectivement nos relations au monde qui induisent nos manières d'être, de penser et d'habiter l'espace ; or celles-ci s'avèrent aujourd'hui être totalement dévastatrices et insoutenables. Pour Aurélien Barrau : "L'enjeu est politique, philosophique, économique, poétique, écologique, éthique, et en un sens, cosmologique. Nous pouvons tout

¹ Aurélien Barrau, *Le plus grand défi de l'histoire de l'humanité (édition revue et argumentée)*, Paris, Éditions Michel Lafon, 2020.

² Cyril Dion, notamment auteur de *Petit manuel de résistance contemporaine*, Arles, Éditions Actes Sud, 2018, et co-réalisateur avec Mélanie Laurent du film *Demain*, sorti en 2015.

perdre ou gagner un réel réenchanté. N'ayons pas peur d'une véritable révolution, rien ne serait plus irrationnel et suicidaire que la poursuite à l'identique d'un être-au-monde, qui manifestement, nie le monde"³.

Ainsi se présente à nous la nécessité de changer notre rapport au monde, et donc de renouveler nos imaginaires. Car nos relations au monde prennent avant tout racines dans nos imaginaires et nos croyances collectives. C'est l'une des facultés extraordinaires de l'être humain : pouvoir s'imaginer le monde, se le représenter symboliquement de manière virtuelle et idéelle. Cette capacité lui permet de partager une vision commune du monde à travers le langage (par les mythes, les récits, les symboles, etc.) et de coopérer pour la transformer dans le monde réel. Les imaginaires, au départ purement fictifs, deviennent alors réels et parfois même, plus que réels. Ils façonnent les normes sociales et les systèmes de valeurs des groupes sociaux qui partagent ces mêmes imaginaires collectifs. Par ce fait, ils conditionnent nos manières d'être, de penser, de ressentir et d'agir. Or, nous verrons à travers ce mémoire en quoi les imaginaires des sociétés modernes - à l'origine de nos modes de vie insoutenables - sont plus que jamais en crise.

Nous verrons toutefois que les enjeux concernant la nécessaire révolution de nos imaginaires semblent depuis quelque temps émerger sur les devants de la scène. En particulier grâce à la crise sanitaire, qui signa une certaine "rupture d'imaginaires" : tout d'un coup, alors que cela semblait unimaginable, le monde entier s'est aperçu qu'il était possible de mettre à l'arrêt la mégamachine capitaliste et l'économie mondiale. De stopper, pour un temps, le rouleau compresseur menant à l'éradication du vivant. Ce moment marquant a permis à des millions de personnes de prendre conscience de l'importance de vivre dans un environnement vivant et luxuriant, de la valeur inestimable d'être en présence de ses proches et de la chance d'avoir des producteurs locaux qui se démènent nuits et jours pour dynamiser et enrichir nos territoires. En quelques instants, nous avons vécu un renversement de perspectives, ouvrant le champ des possibles. Ce moment révéla l'engouement - déjà croissant - d'une pluralité d'acteurs envers la question des nouveaux imaginaires et plus particulièrement celle des nouveaux récits.

A travers ces nouveaux récits, ces acteurs (du secteur public, privé ou associatif) souhaitent changer nos représentations communes de l'écologie et proposer de nouvelles trajectoires pour aller vers un monde soutenable et plus harmonieux. Car ces personnes ont bien compris l'importance de rendre désirables l'écologie et la justice sociale pour qu'elles ne soient plus perçues comme contraignantes, répulsives ou inatteignables. L'émergence de nouveaux récits sur d'autres causes comme le féminisme, la tolérance ethnique ou l'homosexualité (dans la publicité, les films, les séries, etc.) montrent qu'il est en effet possible de faire évoluer nos regards et nos comportements - notamment en véhiculant de nouvelles normes sociales et de nouvelles valeurs - et parfois même relativement rapidement.

³ Aurélien Barrau, *Le plus grand défi de l'histoire de l'humanité (édition revue et argumentée)*, Paris, Éditions Michel Lafon, 2020, p.94.

Ainsi devient-il évident de réinventer l’imaginaire de l’écologie, son iconographie et sa symbolique, pour d’abord changer nos représentations et nos perceptions, puis ensuite pouvoir la désirer collectivement pour finalement changer nos relations au monde vivant. Mais suffit-il vraiment de raconter de nouvelles histoires, de nouveaux récits pour changer nos modes de vie ? Dans quelles conditions ne s’agit-il pas seulement d’une mode ? Comment éviter d’en faire de simples produits de consommation et échapper à toute forme de réappropriation ou d’instrumentalisation ? Aussi ne s’agirait-il pas plutôt de remettre en question la viabilité des socles de notre imaginaire moderne ? Face aux défis auxquels nous sommes confrontés, ces seuls récits ont-ils la capacité de réinventer notre façon de penser ?

Car ne nous leurrions pas : la crise de notre relation au monde nécessite un véritable changement de paradigme, c’est-à-dire un changement de notre vision du monde et de notre mode de pensée. Les récits peuvent être d’excellents leviers pour atteindre le point de bascule et déclencher un effet de mimétisme vertueux qui conduirait à un nouveau paradigme. Cependant, ils ne doivent pas, à l’image de la technique, devenir des fins en soi. L’enjeu semble avant tout de réussir à vivre et ressentir de nouveaux imaginaires, ouverts et plus vertueux, de sorte à augmenter notre puissance d’agir dans le présent pour changer de cap et construire des sociétés durables. En se transformant dans le monde réel, ces nouveaux imaginaires induiront de nouvelles manières d’être, de penser et d’agir respectueuses de la relation au monde vivant.

Dès lors, comment faire évoluer nos imaginaires pour changer nos relations au monde vivant et aller vers un monde soutenable et harmonieux ?

Pour apporter des éléments de réponse, nous commencerons par prendre le temps de détailler dans la revue de littérature en quoi la révolution de nos imaginaires est nécessaire, puis nous explorerons les conditions de viabilité et d’effectivité des nouveaux imaginaires. Enfin, nous évoquerons certaines manières de les vivre et de les entretenir, de sorte à les transformer dans le monde réel et réussir les transitions. Dans une seconde partie, nous développerons plusieurs hypothèses et les confronterons par notre expérience de terrain.

I. La nécessaire révolution de nos imaginaires

A. Les imaginaires façonnent nos représentations du monde et nos manières d'être

1. L'être humain est un être d'imagination et de symboles

a) Imaginer en se représentant symboliquement le monde

Dans son ouvrage *L'imaginé, l'imaginaire et le symbolique*⁴, l'anthropologue Maurice Godelier nous explique que l'être humain possède l'extraordinaire capacité d'imaginer le monde en se le représentant symboliquement, grâce à la pensée et au langage. La pensée permet de rendre présente à la conscience humaine des réalités intérieures ou extérieures aux individus, et de se les représenter. Mais toute représentation est toujours une interprétation de la réalité, et donc subjective. Ainsi, ce qui est imaginé - c'est-à-dire les produits de l'imagination - sont des représentations subjectives des réalités intérieures ou extérieures aux individus, associées à des affects.

Maurice Godelier précise alors que tout ce qui est imaginé n'est pas imaginaire. En effet, l'imaginé peut être non-imaginaire lorsqu'il renvoie à une réalité qui existe indépendamment de l'esprit, comme par exemple le dessin d'une rivière qui ruisselle les flancs d'une montagne. L'imaginé imaginaire, quant à lui, prend source dans une réalité idéelle et virtuelle. Il s'agit par exemple de l'univers de Star Wars, car il n'existe que dans l'esprit de son auteur et des personnes qui ont découvert ce monde. L'univers de Star Wars existe bien mais dans un monde virtuel, il n'a pas de référence réelle en dehors du monde des individus qui partagent cet univers (sauf les objets, goodies, etc. faisant référence à cet univers virtuel). Toutefois, l'imaginé imaginaire peut également se matérialiser dans le monde réel, en devenant "sur-réel". Il s'agit par exemple de l'imaginaire des religions ou des systèmes politiques. Cet imaginaire-là, selon Maurice Godelier, constitue une réalité sur-réelle et transforme littéralement nos rapports intérieurs, sociaux, matériels et symboliques. C'est cet imaginaire devenu sur-réel qui nous intéressera particulièrement lors de ce mémoire.

De plus, l'anthropologue nous explique que l'imagination permet à l'être humain de représenter à la fois des réalités qui existent, qui ont existé mais aussi qui pourraient potentiellement exister ; y compris celles dont nous n'avons pas été témoins (et ce notamment à travers les histoires, nous y reviendrons). Mais l'imagination peut aussi nous permettre de penser ou d'agir autrement lorsque les circonstances l'exigent ou que le contexte le rend possible, de faire preuve de créativité, de chercher des alternatives et d'autres possibles pour atteindre

⁴ Maurice Godelier, *L'imaginé, l'imaginaire et le symbolique*, Paris, CNRS Éditions, 2015.

un objectif. Enfin, l'imagination permet d'aller voir ce qu'il y a derrière les réalités visibles et connues pour chercher à comprendre leur raison d'être et leur donner du sens.

Ces premiers fondements nous permettent de mieux percevoir le rôle et la puissance de l'imaginaire. A présent, nous allons développer en quoi celui-ci représente le système racinaire des sociétés humaines.

b) Quête de sens et imagination

Dans son désormais très connu *Petit manuel de résistance contemporaine*, l'artiste (artiste et activiste) Cyril Dion nous résume bien l'importance des imaginaires et des récits dans les sociétés humaines, et notamment de leur rôle dans l'assouvissement de notre quête de sens. En se basant tout d'abord sur les recherches du sociologue et philosophe George Marshall, notamment auteur de l'ouvrage *Le Syndrome de l'autruche, pourquoi notre cerveau veut ignorer le changement climatique*, il nous explique que les récits ont un rôle fondamental pour l'être humain puisqu'ils permettent au cerveau émotionnel de donner du sens aux informations recueillies par le cerveau rationnel⁵. En effet, nous savons aujourd'hui que notre cerveau traite l'information grâce à deux systèmes distincts : "L'un est analytique, logique, et traduit la réalité en symboles abstraits, en mots et en chiffres. L'autre est orienté par les émotions (notamment la peur et l'angoisse mais aussi le désir et la joie), les images, l'intuition et l'expérience. Le langage utilise les deux systèmes, mais dans le système analytique, il est utilisé pour décrire et définir ; dans le système émotionnel, il sert à communiquer du sens, notamment sous formes de récits"⁶. En s'appuyant ensuite sur *L'espèce fabulatrice* écrit par nous Nancy Huston, Cyril Dion nous fait aussi remarquer que les êtres humains - grâce à leur capacité à penser et imaginer - ont cette particularité de percevoir leur existence comme une "trajectoire dotée de sens" se déployant à travers l'étendu du temps. C'est pourquoi nous créons des récits qui se développent à travers un début, des péripéties et une fin, et qui nous permettent de donner du sens au monde dans lequel nous évoluons afin de vivre dans une certaine cohérence.

Dans son ouvrage *Où en est le sens ?* l'auteur et docteur en neurosciences Sébastien Bohler explore plus profondément l'origine de notre quête de sens et de son rôle dans les sociétés humaines. Depuis que l'être humain existe, il ne fait qu'insuffler du sens à la réalité en se construisant des systèmes de représentations imprégnés de significations, d'ordre et de cohérence. En s'appuyant sur les dernières recherches en neurosciences existentielles, il nous montre que "nous semblons d'une certaine manière biologiquement programmés pour chercher du sens dans le monde qui nous entoure"⁷. En effet "le besoin de sens naît du besoin de contrôle. Il est une émanation de notre désir de survie"⁸. En décelant des liens de sens dans son environnement, comme l'envol des oiseaux avant la survenue d'un violent orage ou les traces fraîches d'un

⁵ Cyril Dion, *Petit manuel de résistance contemporaine*, Arles, Éditions Actes Sud, 2018, p.49.

⁶ George Marshall, *Le Syndrome de l'autruche, pourquoi notre cerveau veut ignorer le changement climatique*, Arles, Éditions Actes Sud, 2017, p.94.

⁷ Sébastien Bohler, *Où en est le sens ?* Paris, Éditions Robert Laffont, 2020, p.47.

⁸ *Ibid.* p.42.

prédateur, *Homo Sapiens* peut alors anticiper les situations et les dangers et avoir un temps d'avance sur le réel, augmentant ainsi ses chances de survies.

De plus, l'imagination et la quête de sens permettent aux êtres humains de partager des objectifs et de coordonner des actions, afin de concrétiser des projets qu'il aurait été impossible de réaliser seul, autrement dit : de coopérer.

c) Imaginaire collectif et coopération

Toujours dans le même ouvrage, Cyril Dion appuie ensuite ses propos sur les recherches du célèbre historien Yuval Noah Harari, auteur du bestseller *Sapiens une brève histoire de l'humanité*, et d'autres chercheurs comme Edward O. Wilson, Elliott Sober ou Martin Nowak, qui définissent les êtres humains comme des "supercoopérateurs". Pour eux, la puissance de l'être humain réside dans sa brillante capacité à coopérer de manière flexible, que ce soit en petits groupes ou avec des millions d'individus, ce qui en fait une capacité unique au sein du règne du vivant. Et celle-ci se trouve en réalité possible grâce à ce que Harari appelle "une toile de sens intersubjective", c'est-à-dire un imaginaire collectif. Par imaginaire collectif, nous entendons l'ensemble des systèmes de pensées, de croyances, de valeurs, de représentations symboliques que des êtres humains partagent dans leur imaginaire en commun et qui sous-tendent leurs actions. Par exemple, les religions sont des imaginaires collectifs partagés par des groupes d'humains.

Selon lui, cet imaginaire collectif est rendu possible grâce à l'usage du langage, qui permet à *Sapiens* de communiquer les produits de son imagination à d'autres individus, en créant ainsi de "nouvelles réalités intersubjectives". En partageant son imagination à travers des récits, des histoires, des symboles, il peut alors créer des fictions collectives pour fédérer des groupes d'individus et construire des sociétés. Si nous n'avions pas de fictions autour desquelles nous fédérer, nous n'aurions ni civilisations, ni Etats, ni monnaies, ni droits de l'Homme, etc.

Toutefois, Maurice Godelier ajoute que pour que nos représentations et les produits de notre imagination personnelle existent socialement et qu'ils aient des effets sur les autres, il faut également que leur contenu, leur sens, soit "communiqué et intériorisé par d'autres, et surtout accepté comme vrai"⁹. Il nous explique que "c'est parce que ces mondes idéels sont pensés et vécus comme vrai ou plus vrai que d'autres, que des groupes humains inventent les moyens de les faire exister hors de leur pensée, les transforment en une façon de penser, d'agir, de sentir, de vivre ensemble, bref une forme de société"¹⁰.

Ainsi, des imaginaires au départ purement idéels et virtuels, peuvent créer des réalités concrètes et produire des effets réels. Par exemple, les droits de l'homme créent des libertés, des lois ou même des interventions

⁹ Maurice Godelier, *L'imaginé, l'imaginaire et le symbolique*, Paris, CNRS Éditions, 2015, p.239-240.

¹⁰ *Ibid.* p.239-240.

militaires. Cyril Dion constate justement que “bien souvent l’imagination précède l’action et les récits qui en découlent façonnent nos perceptions, nos croyances, nos cultures, particulièrement à une époque où les histoires bénéficient de canaux si puissants pour être véhiculées”¹¹.

d) L’imaginaire et les architectures invisibles

Puis en se basant sur un concept de Jean François Nouvel, il ajoute que ces récits se traduisent par la suite en “architectures invisibles” qui orientent et conditionnent la majeure partie de nos désirs et de nos pratiques¹². Elles constituent les cadres de ce que nous devons faire ou de ce que nous pensons avoir le libre-choix de faire. Il devient alors difficile de penser en dehors de notre récit puisque nous le confondons avec notre réalité et l’auto-entretenons sans plus même nous en rendre compte.

Par exemple, l’un des récits dominants de la culture moderne, qui prône la croissance infinie (dans un monde aux richesses matérielles finies) et le consumérisme comme la voie royale menant au bonheur, se traduit par des structures invisibles comme celle de “gagner sa vie” pour pouvoir consommer afin d’être pleinement heureux. Gagner sa vie devient synonyme de bonheur car cela nous permet de croître économiquement pour pouvoir (sur)consommer en toute liberté. Nous mettons alors en place un système qui permettra d’atteindre ce bonheur (à travers des systèmes monétaires, des lois, des codes sociaux, des langages spécifiques, des aménagements des territoires, etc.) et l’auto-entretenons, bien souvent de manière inconsciente.

Par ailleurs, Maurice Godelier pose un constat allant dans ce sens : “Un monde idéal devient alors la source des normes et des dogmes qui vont régner dans cette société. Il devient l’armature interne des rapports sociaux qu’il fait exister et lui correspondent. De ce fait, ces rapports nouveaux existent donc à la fois entre les individus et les groupes qui composent cette société et à l’intérieur de chacun de ces individus sous forme de principe d’action, de normes de conduite auxquels chacun doit se conformer s’il veut continuer d’appartenir à la société. En se conformant il la reproduit et elle le produit”¹³.

2. Normes sociales et axiologie

a) Imaginaires et normes sociales

L’être humain est un animal social dont la principale force réside dans son extraordinaire capacité à coopérer en masse et avec flexibilité. Mais pour que cette coopération soit rendue possible, les fictions collectives ne se suffisent pas à elles-mêmes. En effet, les anthropologues nous expliquent que l’être humain est un “coopérateur conditionnel”, c’est-à-dire qu’il est capable de coopérer et faire d’importants sacrifices uniquement lorsqu’il sait que les autres membres de son groupe feront ou seraient prêts à faire de même. Pour favoriser cette

¹¹ Cyril Dion, *Petit manuel de résistance contemporaine*, Éditions Actes Sud, 2018, p.53.

¹² “Les architectures sont [...] ces éléments structurants qui régissent nos vies sans que nous en ayons forcément conscience, contribuant à orienter nos décisions, nos actions, monopolisant notre temps et notre énergie” *Ibid.* p.77.

¹³ Maurice Godelier, *L’imaginé, l’imaginaire et le symbolique*, Paris, CNRS éditions, 2015, p.239-240

coopération, un comportement adaptatif d'imitation a été sélectionné : le “mimétisme comportemental”. Il participe au processus d'apprentissage et incite à suivre les normes sociales qui permettent aux sociétés de faire corps et de se maintenir dans le temps.

Pour que les sociétés puissent exister, les êtres humains établissent donc des codes sociaux et des normes sociales. Les codes sociaux permettent d'identifier son appartenance à un groupe (par exemple, le costume cravate pour les hommes d'affaires). Les normes sociales portent sur des conduites et des comportements ainsi que sur des jugements de valeurs, des croyances, des opinions. Elles définissent les manières d'être, de penser ou d'agir qui sont socialement acceptables et conformes aux attentes de la société. Il existe des normes formelles (comme les lois et les règlements) et des normes informelles (comme la politesse ou la galanterie). Par exemple, le confort est pour nos sociétés modernes une norme sociale qui s'est imposée dans de nombreux aspects de notre vie. Or la plupart de ces faits sociaux deviennent invisibles aux yeux des individus.

Les neurosciences nous expliquent par ailleurs que suivre les normes sociales et les rituels collectifs nous rassurent : la confiance s'installe et le cerveau aime ça !¹⁴ Ainsi les normes sociales nous permettent de minimiser nos efforts de sociabilisation, de faciliter la coopération et de nous procurer du plaisir, au même titre que la nourriture, le sexe ou la connaissance. Les sources de plaisir restent alors en mémoire et renforcent les circuits de neurones associés. Mais ces normes s'appuient également sur notre besoin primaire de statut social et de reconnaissance. Notre cerveau mesure son existence sur une échelle de prestige, de hiérarchie et de reconnaissance, nous dit Sébastien Bohler dans son ouvrage *Le bug humain*¹⁵. Ce besoin répond à l'importance du prestige social chez l'être humain, qui lui permet de mieux se reproduire et transmettre ces gènes¹⁶. Or pour acquérir du prestige social, il faut respecter les normes au risque d'être sanctionnés ou rejetés à la périphérie du groupe ou de la société¹⁷. Par leurs caractères coercitifs, les normes sociales exercent une contrainte sur les individus en s'imposant à eux, les poussant à se conformer et stimulant ainsi le mimétisme comportemental¹⁸.

Celles-ci rétroagissent sur les individus et deviennent alors ce que nous appellerons des “normes sociales passives et limitantes”, qui se referment en dogme : il y a des choses qu'on peut ou doit faire et d'autres qu'on ne peut surtout pas faire, qu'il est impossible d'imaginer pouvoir faire. Ces normes sociales, ces faits sociaux invisibles, entraînent des conditionnements qui viennent renforcer l'imaginaire collectif qui les a fait naître, de

¹⁴ Sébastien Bohler, *Où en est le sens ?* Paris, Éditions Robert Laffont, 2020, p.305.

¹⁵ Sébastien Bohler, *Le bug humain : Pourquoi notre cerveau nous pousse à détruire la planète et comment l'en empêcher*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2019, p.99.

¹⁶ *Ibid.* p.78

¹⁷ Les neuroscientifiques Fabienne Cazalis et Sylvie Granon soulignent d'ailleurs que lorsqu'un individu transgresse les normes de son groupe social, celui-ci le ressent comme une source de danger. Propos recueillis par Weronika Zarachowicz, *Moins on est en relation avec la nature, plus on l'oublie*, Télérama, 2017.

¹⁸ Notons par ailleurs que les réseaux sociaux - en accentuant la comparaison sociale avec des milliers de personnes et en jouant sur notre besoin de reconnaissance, sur le regard des autres - favorisent aujourd'hui grandement le mimétisme et le conformisme. Voir Sébastien Bohler, *Le bug humain : Pourquoi notre cerveau nous pousse à détruire la planète et comment l'en empêcher*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2019, p.112-113.

telle sorte qu'elles tendent à uniformiser les imaginaires. Or les normes sociales du monde moderne sont aujourd'hui insoutenables, puisqu'elles vont dans la grande majorité à l'encontre du vivant, en soutenant des pratiques extractivistes, consuméristes et prédatrices. Il est aujourd'hui encore socialement acceptable de se déplacer dans une voiture individuelle de deux tonnes, de manger de la viande à tous les repas ou de changer de garde-robe à chaque nouvelle saison. Dès lors, comment réinventer de nouvelles normes sociales plus vertueuses, au profit de la vie ?

Pour cela il convient de se demander ce qui fonde et impulse les normes sociales. D'abord, notons que l'imaginaire collectif infuse un ensemble de valeurs à travers des normes éducatives et une multitude de représentations symboliques, qui régissent et modèlent les normes sociales. Les normes éducatives permettent l'intégration des normes sociales. La publicité et les médias permettent de véhiculer des représentations symboliques qui valorisent certaines normes. Toutefois et heureusement, comme le développer le précieux rapport de l'ADEME *Changer les comportements, faire évoluer les pratiques sociales vers plus de durabilité*¹⁹, les normes peuvent évoluer, et parfois relativement rapidement. Si nous prenons le cas des pratiques alimentaires plus respectueuses de l'environnement, nous pouvons constater qu'elles restent le fait d'une minorité et ne peuvent pas être encore considérées comme une norme sociale. En revanche, le fait de trier ses déchets est devenu en l'espace de quelques années une pratique acceptée comme normale. Il s'agit d'ailleurs selon une étude Ipsos l'éco-geste le plus prisé des Français²⁰. Pourquoi et comment ce changement a-t-il été rendu possible ? Très certainement par la prise de conscience croissante des français concernant les enjeux écologiques et climatiques, mais aussi surtout car il s'agit sans aucun doute de la pratique "éco-responsable" qui a été le plus plébiscitée par le gouvernement et dans les médias ces dernières années, puisqu'elle permet de maintenir le système consumériste et le *statu-quo* tout en donnant l'illusion de résoudre des problèmes qui sont en réalité plus profonds. Néanmoins, cette nouvelle norme sociale est aujourd'hui valorisée et récompensée socialement, procurant ainsi une certaine satisfaction lorsque nous la réalisons.

Imaginez alors si nous réussissions à redéfinir de nouvelles "normes sociales vertueuses"²¹ qui réorientent nos sources de satisfactions en s'appuyant sur notre désir primaire de prestige social. Dès l'instant où le statut social sera associé aux comportements respectueux de la planète, nous aurons fait un pas immense. Le striatum sera alors devenu le moteur de la préservation, et non de la destruction, nous dit Sébastien Bohler²². A présent que nous avons vu que l'imaginaire collectif s'auto-entretient grâce au système de normes sociales, particulièrement influencé par nos systèmes de valeurs, nous allons désormais explorer ce qui fonde notre axiologie et les normes morales.

¹⁹ ADEME, *Changer les comportements, faire évoluer les pratiques sociales vers plus de durabilité*, Rapport écrit par Solange Martin et Albane Gaspard, Service Économie et Prospective, 2016, p.120.

²⁰ Pauline Fricot, *Climat : les solutions plébiscitées par les français ne sont pas toujours les meilleures*, Novethic, 1 juin 2021.

²¹ Nous reviendrons sur ce concept dans le deuxième chapitre de la revue de littérature.

²² Le striatum est la première partie du cerveau à se développer chez *Homo Sapiens*. Il est à l'origine du système de récompense, c'est-à-dire qu'il sécrète de la dopamine (l'hormone du plaisir) lorsque nous répondons à nos besoins fondamentaux : se nourrir, se reproduire, acquérir du statut social, faire le moindre effort, accumuler de la connaissance.

b) Axiologie et normes morales

Les représentations communes et les croyances véhiculées par nos imaginaires collectifs façonnent notre axiologie, c'est-à-dire notre système de valeurs. Tout d'abord, il convient de distinguer la différence entre valeur et croyance. La valeur est ce qui nous motive à faire les choses, tandis que la croyance est ce que nous tenons pour vrai et ce qui nous conduit à pratiquer certaines valeurs (la valeur est une déduction d'une croyance)²³. Par exemple, la croyance en la croissance infinie comme la clé universelle du bonheur peut nous amener à sacréaliser les valeurs de la nouveauté, de la vitesse ou de l'abondance matérielle.

Pour tenter de comprendre comment se façonne notre axiologie, Sébastien Bohler relève le rôle fondamental du sacré, qui nous permet, sur le fondement de croyances, d'attribuer de la grandeur aux choses ou aux gestes. Il contribue dans le même temps à déterminer un système de valeurs sacrées en cohérence avec ces croyances. "Au sens anthropologique [...], les valeurs sacrées sont les valeurs inébranlables, absolues et indiscutables que se donnent une société et dont découle son organisation. Cela vaut à tous les niveaux, pour des groupes de toutes tailles et de toutes obédiences"²⁴. L'importance du sacré est avant tout de permettre au cortex cingulaire de faire des prédictions et de nous apaiser²⁵. Par exemple, certaines religions sacréalisent la valeur d'entraide et les comportements altruistes, ce qui permet de rassurer les personnes qui adhèrent à cette valeur sacrée, particulièrement en cas de chaos (lors de catastrophes naturelles par exemple). Mais l'auteur ajoute que lorsque le système de valeurs associées au sacré devient un système moral, celui-ci détermine non seulement ce qui est important, mais aussi ce qui est vrai ou faux, ce qui est bon ou mal, ce qu'il faut faire ou ne pas faire. Autrement dit, il exerce une contrainte sur les individus. En réalité, nous rappelle-t-il, tous les systèmes de sens des sociétés humaines ont fondé leurs normes morales et sociales sur la notion du sacré.

Or de nos jours, les valeurs sacrées des sociétés modernes sont celles de la production, de la consommation matérielle, de la croissance, de l'individualisme, de la prédation, de l'anthropocentrisme, etc. Il n'est donc pas étonnant que les normes morales et sociales qui en découlent soient limitantes et insoutenables. Toutefois, Maurice Godelier nous évoque à la fin de son ouvrage que "ce sont toujours des jugements de valeurs qui affirment ou infirment la légitimité de l'ordre au sein d'une société et qui amènent les membres de cette société à l'accepter ou à le contester"²⁶. Dès lors, si nous souhaitons faire face aux crises systémiques et changer de paradigme, nous comprenons que la révolution de valeurs partagées est incontournable. Cependant, nous verrons plus loin en quoi il semble nécessaire de parvenir à passer de la morale individuelle et collective à l'éthique telle que pensée par Spinoza.

²³ Nathalie Heinich, *Des valeurs. Une approche sociologique*, entretien France Culture, 2017. https://www.youtube.com/watch?v=97_uOxYPAfU

²⁴ Sébastien Bohler, *Où en est le sens ?* Paris, Éditions Robert Laffont, 2020, p.310.

²⁵ Le cortex cingulaire est une partie de notre cerveau qui recherche notamment le sens et la cohérence : "C'est ainsi que le cortex cingulaire [...] nous a permis de survivre. En prédisant le comportement d'autrui, en faisant le pari qu'il est habité par les mêmes croyances et les mêmes visions du monde que soi" *Ibid.* p.99.

²⁶ Maurice Godelier – *L'imaginé, l'imaginaire et le symbolique*, Paris, CNRS Éditions, 2015, p.241.

Les imaginaires, en résumé

Ainsi pour conclure cette première partie, nous avons vu que les imaginaires pouvaient soit se référer à un monde purement virtuel et idéal (l'imaginaire d'un film), soit aussi dans certains cas se matérialiser et devenir "sur-réels" (l'imaginaire d'une religion). Nous pourrions définir ces imaginaires (sur-réels) comme des ensembles d'images associés à des pensées, des affects, des représentations symboliques, des croyances, des valeurs ou des normes sociales qui cadrent la façon dont les individus et groupes d'individus (sociétés, organisations, collectifs...) voient la réalité, et qui sous-tendent leurs actions. Pour qu'ils deviennent collectifs et se matérialisent dans le réel, les imaginaires doivent au préalable être intériorisés, pensés et vécus comme plus vrais que d'autres. Pour cela, leur contenu peut se diffuser par différentes formes, qu'il s'agisse de mythes, de récits, de rites, de symboles, de publicités ou encore de créations artistiques et culturelles.

En outre, l'imaginaire recèle une force incroyable, comme l'exprime Rob Hopkins²⁷ dans son ouvrage *Et si... on libérait notre imagination pour créer le futur que nous voulons ?* : "L'imagination humaine est puissante. Il ne s'agit pas simplement des images qu'elle crée dans notre esprit. Cette faculté multisensorielle, qui fait intervenir l'odorat, le toucher, l'ouïe, l'émotion et le goût. Elle est capable d'induire un véritable changement, bien plus que ce qu'on croit. La psychologie positive l'a prouvé : le simple fait d'envisager une certaine issue peut augmenter les chances qu'elle advienne"²⁸.

Nous avons vu que nos imaginaires façonnent nos sociétés, influencent nos représentations du monde et nos manières d'être. Mais qu'en serait-il si nos imaginaires avaient été colonisés et uniformisés ?

B. La colonisation des imaginaires

1. L'imaginaire dogmatique et impérialiste de la culture moderne

"La colonisation de notre imagination a été le plus grand succès du néolibéralisme" - Naomi Klein²⁹.

a) Un imaginaire dogmatique et impérialiste

La culture moderne repose sur un imaginaire dogmatique et impérialiste pour plusieurs raisons. Dogmatique d'une part, puisqu'il véhicule un ensemble de concepts qu'il considère comme des vérités absolues, et les

²⁷ Initiateur du mouvement international des villes en transition (*Transition Towns*), mouvement social initié à Totnes en 2005.

²⁸ Rob Hopkins, *Et si... on libérait notre imagination pour créer le futur que nous voulons ?* Paris, Éditions Actes Sud, 2020, p.31.

²⁹ Naomi Klein, *Le plus grand succès du néolibéralisme : la colonisation de nos imaginaires*, entretien Regards, 2017 <https://youtu.be/A-Ye2INN67U>

exprime d'une manière autoritaire et doctrinaire. Impérialiste d'autre part, puisque l'imaginaire des modernes se traduit comme "un phénomène d'expansion et de domination collective et/ou individuelle"³⁰.

Tout d'abord, la culture moderne repose sur une vision dualiste du monde. La philosophie dualiste occidentale semble prendre ses origines dès l'Antiquité, avec Platon et Aristote ; puis elle s'ancra à travers le judéo-christianisme et s'affirma plus encore avec Descartes³¹. Ce dualisme oppose deux éléments, deux réalités, comme irréductibles, opposées et indépendantes. Il s'agit par exemple du dualisme manichéen du bien et du mal. Cette conception du monde crée de la dissociation, de la séparation. Deux éléments s'opposent, et très souvent, l'un doit prévaloir sur l'autre. Le philosophe-pisteur Baptiste Morizot souligne que "les dualismes prétendent chaque fois cartographier la totalité des possibles, alors qu'ils ne sont jamais que l'avant et le revers d'une même pièce, dont le dehors est occulté, nié, interdit à la pensée elle-même"³².

Ainsi, la pensée dualiste alimente la pensée dogmatique et impérialiste. Elle a par exemple alimenté des doctrines comme le matérialisme (qui repose sur la dissociation entre matière et esprit : la matière prévaut sur tout chose et donc sur l'esprit ; et sur les conceptions mécanistes et réductionnistes du monde) ou le naturalisme (qui repose sur la dissociation entre Nature et Culture : conception de la Nature comme extérieure à l'Homme³³). Elle s'illustre par des triomphes marquants : le capitalisme face au communisme, le rationalisme face à l'empirisme, le logos face au symbolique³⁴, la technique face à la spiritualité. Le triomphe de la technique mérite d'ailleurs de s'y attarder un instant, en particulier sur le finalisme technique tel qu'entendu par Jacques Ellul.

b) Le triomphe de la technique

Le sociologue français nous explique comment l'assujettissement de l'Homme par la Technique module le fonctionnement de nos sociétés. La Technique, initialement perçue comme outil d'émancipation des servitudes imposées par la Nature, finit par devenir une nouvelle source de servitude pour l'Homme : une fin en soi. "Aujourd'hui, la Technique s'étend à tous les domaines, à toutes les activités de l'Homme, qu'elle rationalise, de sorte qu'elle artificialise le monde"³⁵. Or ce finalisme technique nous mène à la recherche effrénée du progrès technique (qui ne signifie pas nécessairement progrès social), à l'accélération perpétuelle (nous rendant toujours plus indisponibles) et nous enferme dans un "solutionnisme techno-scientiste". A travers le spectre de la Technique, nous ne jurons plus que par l'efficacité et la maximisation des profits (avec la glorification du quantitatif au détriment du qualitatif). Toutefois, à l'heure des crises systémiques, nous voyons bien les problèmes que posent le finalisme technique.

³⁰ Définition du *Petit Larousse Illustré*, Paris, 2008.

³¹ Nous noterons que la conception cartésienne de la pensée eut une influence majeure dans l'imaginaire de la modernité.

³² Baptiste Morizot, *Manières d'être vivant*, Paris, Éditions Actes Sud, 2020, p.23.

³³ Nous y reviendrons dans la partie suivante.

³⁴ Nous y reviendrons en troisième partie.

³⁵ Jacques Ellul (1912-1994), *Le phénomène technique*, expliqué par René Sigrist, 2018 <https://nosfuturs.ch/jacques-ellul-1912-1994-le-phenomene-technique/>

Par exemple, le techno-solutionnisme pourrait nous amener à inventer un béton plus écologique qui émettrait moins de gaz à effet de serre. Toutefois, la baisse d'émission espérée ne résoudra pas le problème de fond : à savoir celui de l'industrie du béton, qui au-delà de ces émissions colossales de gaz à effet de serre, contribue massivement à la destruction d'écosystèmes à travers l'artificialisation des sols et la fragmentation des habitats, et par conséquent, participe activement à la sixième extinction de masse de la biodiversité. La biodiversité et les services écosystémiques qu'elle rend étant par ailleurs irremplaçables. De plus, au-delà des réponses seulement partielles qu'apportent ce solutionnisme techno-scientiste, il faut également prendre en compte la notion d'effet rebond. Si nous reprenons notre exemple, l'utilisation de béton plus écologique pourrait *in fine* conduire à l'augmentation de l'artificialisation des sols et des impacts liés à l'extraction de ces nouvelles matières premières. Ainsi, les économies d'énergie ou de ressources initialement prévues par l'utilisation d'une nouvelle technologie sont partiellement ou complètement compensées à la suite de nouveaux usages, et ne s'attaquent pas à la racine du problème : à savoir ici notre manière mortifère d'habiter le monde.

c) Colonisation et uniformisation des imaginaires

Enfin, au-delà des rapports de dominations qu'elle engendre, la pensée dualiste semble aussi être au cœur de l'imaginaire impérialiste et universaliste moderne, à cause du rapport si compliqué qu'elle entretient à l'altérité : ce qui est étranger (au dualisme) fait peur, a moins de valeur ou moins d'utilité, et par conséquent, doit être rejeté, anéanti ou dans le meilleur des cas, conformé. Les peuples indigènes en furent particulièrement victimes.

Ainsi, l'imaginaire de la culture moderne, dogmatique et impérialiste, a progressivement colonisé la majeure partie des imaginaires de l'humanité, dans toute leur pluralité, pour conduire à une uniformisation des imaginaires. Un exemple marquant est celui du Plan Marshall, qui a permis la reconstruction des pays européens après la Seconde Guerre mondiale, à condition que ces derniers acceptent d'importer pour un montant équivalent des produits et des services issus de la Soft Culture Américaine, et notamment des fictions hollywoodiennes. C'est en infusant son imaginaire et ses grands récits glorifiant l'*American way of life* que les Etats-Unis sont devenus la puissance hégémonique que nous connaissons aujourd'hui. Notons également que la colonisation des imaginaires des sociétés libérales et capitalistes a été rendue possible grâce à la création de nouveaux supports de diffusions et de partage extraordinaires – les nouvelles technologies de l'information – permettant de toucher une infinité de personnes, n'importe où dans le monde, à tout instant. De cette manière, le déploiement d'immenses moyens culturels (à travers la diffusion de films, de livres, de publicités, de contenus médiatiques, etc.) signa la victoire de l'imaginaire moderne, qui fut rendu "plus vrai" et plus désirable que d'autres.

Ainsi à l'image des agriculteurs conventionnels, l'imaginaire de la modernité ne jure que par la monoculture. Or nous savons que pour qu'elle puisse s'épanouir sagement, l'imagination a besoin de (bio)diversité et non

d'uniformité (notre imagination étant ancrée et modelée dans et par le monde naturel)³⁶. Ne serait-il pas temps d'aller vers un nouveau paradigme de pensée, qui accueillerait la complexité du monde ?³⁷

Mais finalement, le problème de l'imaginaire dogmatique et impérialiste de la modernité ne réside pas seulement dans l'uniformisation des imaginaires, mais aussi surtout puisqu'il est devenu le moteur invisible nous menant à l'extermination du vivant, à l'épuisement des richesses de la Terre et justifiant les pires inégalités sociales. A présent, nous allons tenter de comprendre les grands concepts qui expliquent un tel déracinement.

2. Des imaginaires hors-sol

“La crise de nos relations au vivant est une crise de la sensibilité parce que les relations que nous avons pris l'habitude d'entretenir avec les vivants sont des relations à la nature” - Baptiste Morizot³⁸.

a) Dualisme, dissociation Nature-Culture et perte de sensibilité

L'imaginaire des modernes repose sur un concept central, celui du naturalisme. Le célèbre anthropologue Philippe Descola explique dans son ouvrage *Par-delà Nature et Culture* que la vision naturaliste des sociétés occidentales est une représentation très particulière dans l'histoire de l'humanité. Cette vision consiste à dissocier Nature et Culture. Le naturalisme, c'est la différence des intériorités (celle de l'Homme se distingue des autres êtres vivants) et la ressemblance des physicalités (l'Homme s'inscrivant dans un continuum matériel). Cette conception est intimement liée à celle l'humanisme (qui place l'Homme au centre de l'univers), apparue dès les premières grandes cités il y a cinq mille ans³⁹. Le naturalisme semble avoir émergé suite à la séparation progressive entre l'Homme et son environnement, notamment avec l'agriculture et la sédentarisation. La pensée cartésienne viendra accentuer ce fossé imaginaire avec la conception de l'Homme comme maître et possesseur de la Nature, nous conduisant à une séparation entre les Hommes (devenus des fins) et la Nature (devenue une simple réserve extérieure de ressources). Or le naturalisme représente en réalité une conception unique dans l'histoire de l'humanité. Elle ne se retrouve pas dans les trois autres grandes ontologies des sociétés humaines, à savoir l'animisme, le totémisme et l'analogisme.

Qu'est-ce que cela implique ? Dans son brillant ouvrage *Manières d'être vivant*, le philosophe-pisteur Baptiste Morizot nous résume très clairement les conséquences de la vision naturaliste moderne. En se basant sur les

³⁶ Rob Hopkins – *Et si... on libérait notre imagination pour créer le futur que nous voulons ?* Paris, Éditions Actes Sud, Juin 2020, p.91.

³⁷ A ce sujet, le paradigme de la complexité et le concept d'unidualité proposés par l'immense penseur Edgar Morin semblent très pertinents. Pour lui : “L'acceptation de la complexité, c'est l'acceptation d'une contradiction, et l'idée que l'on ne peut pas escamoter des contradictions dans une vision euphorique du monde”. Edgar Morin, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Éditions Points, 2015, p.86.

³⁸ Baptiste Morizot, *Manières d'être vivant*, Paris, Éditions Actes Sud, 2020, p.17.

³⁹ Sébastien Bohler, *Où en est le sens ?* Paris, Éditions Robert Laffont, 2020, p.92.

recherches de l'anthropologue brésilien Eduardo Viveiros de Castro dont il a largement été inspiré, il explique tout d'abord que les modernes pensent qu'ils peuvent seulement entretenir des relations "naturelles" avec le monde des vivants non-humains, et "socio-politiques" exclusivement avec les autres humains. Les vivants non-humains se retrouvent alors à être considérés comme simple décor extérieur ou comme moyens d'assouvissement de fins humaines. Dès lors, ils sont exclus de l'attention collective et politique et sont dénués d'importance. C'est précisément cela qui entraîne une "crise de la sensibilité", c'est-à-dire "un appauvrissement de ce que nous pouvons sentir, percevoir, comprendre, et tisser comme relations à l'égard du vivant"⁴⁰.

"Une part de ce que la modernité appelle progrès, nous dit-il, qualifie quatre siècles de dispositifs qui permettent de ne pas avoir à faire attention - aux altérités, aux autres formes de vie, aux écosystèmes"⁴¹. Même s'il y a certes un confort appréciable dans l'art des modernes de se détacher de l'attention exigée par les milieux vivants et les êtres qui les habitent (pour se concentrer uniquement sur les relations entre humains), lorsque ce détachement devient trop important ou prend une certaine forme (comme l'extractivisme à l'échelle planétaire), il devient pire qu'inconfortable puisqu'il rend le monde tout simplement invivable. De plus, lorsque le vivant non-humain fut considéré comme secondaire, de moindre valeur, sans plus aucune consistance ontologique, et que l'athéisme émergea, l'homme moderne se retrouva seul à exister dans le cosmos. Il appelle le "huis clos anthroponarcissique" cette solitude de l'homme dans le cosmos suite à la dissociation de la Nature et à la mort de Dieu. Mais cela le conduit dans une perte de sens cosmique qu'il comble bien souvent par l'hypermatérialisation, l'entraînant dans un cercle vicieux⁴².

Finalement, Morizot nous résume dans sa postface que "la spécificité du naturalisme est d'avoir inventé la première cosmologie qui postule que nous ne sommes pas tenus à des égards envers le monde qui nous a fait. Envers le monde vivant avec qui on partage la Terre. Envers les écosystèmes qui nous nourrissent, les mêmes qui génèrent l'eau que l'on boit et l'oxygène que l'on respire"⁴³. A l'ère des crises planétaires, le concept de naturalisme est aujourd'hui - sans doute plus que jamais - remis en question. En particulier lorsque nous faisons l'expérience de phénomènes comme celui du réchauffement atmosphérique, qui n'est ni Naturel ni Culturel, mais bien les deux à la fois.

b) Compétition et individualisme

Les mythes de l'être humain égoïste et de la compétition sont également des éléments marquants de l'imaginaire des modernes. Il porte à croire que les êtres vivants et les humains évoluent dans une jungle hostile, dans un environnement où seuls les plus forts peuvent survivre. Que la vie, c'est la "loi de la jungle", la "loi du plus fort", la "guerre de tous contre tous" comme disaient Plaute et Hobbes.

⁴⁰ Baptiste Morizot, *Manières d'être vivant*, Paris, Éditions Actes Sud, 2020, p.17.

⁴¹ *Ibid.* p.30.

⁴² Sébastien Bohler, *Où en est le sens ?* Paris, Éditions Robert Laffont, 2020, p.302.

⁴³ *Ibid.* p.281.

Dans leur livre *L'Entraide : l'autre loi de la jungle ?* Pablo Servigne et Gauthier Chapelle nous expliquent que l'exploit du libéralisme et du capitalisme a été de nous faire croire que la compétition, l'agression et l'individualisme étaient des modes d'organisation naturels et spontanés du monde vivant (reléguant l'entraide dans une invention de la civilisation occidentale, ou à une série d'actes exceptionnels). Ces mythes profondément ancrés dans les sociétés modernes et particulièrement toxiques, reposent en réalité sur une mauvaise interprétation de la théorie de l'évolution. Ces états ne constituent pas l'unique manière d'être dans le monde vivant. En effet, lorsque nous sommes attentifs aux relations qui composent le monde naturel, nous nous apercevons que l'entraide est présente partout, depuis toujours. Tous les êtres vivants sont impliqués dans des relations d'entraide, il s'agit d'un mécanisme de l'évolution du vivant : les organismes qui survivent le mieux aux conditions difficiles ne sont pas les plus forts, ce sont ceux qui arrivent à coopérer. Et comme nous l'avons vu dans la première partie, c'est encore plus vrai pour l'être humain.

Même si les auteurs affirment que l'agressivité et la compétition sont bien réels, ils précisent néanmoins leurs sérieux inconvénients : ils sont épuisants (la compétition est un luxe, seuls les êtres vivants habitant des écosystèmes abondants peuvent se le permettre, c'est pourquoi ils la minimise le plus possible) et ils séparent (en poussant à "faire la différence", ils coupent les liens qui unissent les êtres vivants).

c) Croissance infinie, consumérisme et postnature

"Le délitement des liens entre humains et des liens avec le vivant a créé un grand vide, un immense besoin de consolation, que nous tentons de combler en permanence par l'accumulation frénétique d'objets, de trophées, de conquêtes sexuelles, de drogues ou de nourriture. La démesure, que les Grecs appelaient l'hubris, devient alors la seule manière d'être au monde" - Pablo Servigne⁴⁴.

Cette démesure est un autre trait caractéristique de l'imaginaire moderne, qui prend visage dans les mythes de la croissance infinie et de l'expansionnisme humain, ou encore dans le récit consumériste qui associe le bonheur à la (sur)consommation⁴⁵. Or il est évident que la croyance d'une croissance infinie dans un monde aux richesses matérielles finies pose problème. Autant que la croyance en une "postnature" où l'être humain serait devenu un être augmenté, un "dieu-machine" émancipé de son corps et de son environnement, dans laquelle la nature aurait totalement été anthropisée et les lois de la thermodynamique surpassées.

⁴⁴ Pablo Servigne, Gauthier Chapelle, *L'Entraide : l'autre loi de la jungle ?*, Paris, Éditions Les liens qui libèrent, 2019, p.21.

⁴⁵ La croyance que notre bonheur dépend de l'argent pour consommer est à déconstruire : oui mais comment ? Aujourd'hui, nous avons la croyance que "plus riche" signifierait forcément "plus heureux et heureuses" car nous aurions alors la possibilité de consommer tout ce que nous désirons. Or le Paradoxe d'Easterlin montre qu'au-delà d'un certain revenu (entre 10 et 30 k€/an selon le lieu de vie), bonheur et argent sont décorrélés d'où le terme de "paradoxe" (théories et croyances économiques invalides en pratique). Les études les plus sérieuses sur le sujet montrent au contraire que la qualité des relations serait en réalité le premier facteur de notre bonheur. Sources : <https://dash.harvard.edu/bitstream/handle/1/13479076/15-021.pdf?sequence=1&isAllowed=y> <https://happiness-report.s3.amazonaws.com/2020/WHR20.pdf> (p. 23)

Ainsi ces “méta-imaginaires” hors-sol ayant pris source dans le passé se traduisent par la suite en divers récits, comme par exemple celui du transhumanisme⁴⁶, et conditionnent les imaginaires du futur. Or nous allons à présent explorer les problématiques que posent les types de récits dominants au sein de la culture moderne.

3. Des récits dominants dystopiques

Ainsi pour finir, nous allons voir que la colonisation des imaginaires est également perceptible dans le type de récits véhiculés par la modernité. En effet, de nos jours les grands récits dominants reposent majoritairement sur des scénarios dystopiques.

Lors de notre dernière année de Bachelor, notre professeur de psychologie sociale de l’environnement, Julien Marcinkowski, nous a proposé une expérience : lister les films futuristes nous venant à l’esprit et noter lesquels parmi eux décrivent un avenir dans lequel il ferait bon vivre pour l’ensemble du vivant. Le constat fut accablant : les fictions actuelles représentent dans la grande majorité un avenir dystopique (accentuation des inégalités, environnement dévasté, fuite en avant avec la conquête spatiale ou le transhumanisme). Effectivement, l’écrasante majorité des films qui se déroulent dans le futur sont des dystopies qui appartiennent généralement à une ou plusieurs des catégories suivantes :

<i>Catégorie</i>	<i>Exemples de films</i>
<i>Conquête spatiale</i>	<i>Interstellar, Gravity, Mission to Mars, Seul sur Mars, Passengers...</i>
<i>Intelligence Artificielle</i>	<i>IA, I-Robot, Matrix, Ready Player One...</i>
<i>Transhumanisme</i>	<i>Blade Runner, The Island, Minority Report, X-Men, Spiderman, Avengers, Time Out...</i>
<i>Épuisement des ressources</i>	<i>Waterworld, Blade Runner, Mortal Engines, Wall-E...</i>
<i>Catastrophe naturelle</i>	<i>Le jour d’après, 2012, Le transperceneige...</i>
<i>Zombies / épidémies</i>	<i>World War Z, TWD, Contagion, Je suis une légende, Les fils de l’homme...</i>
<i>Guerres avec aliens</i>	<i>Independance Day, Mars Attack, La guerre des mondes, Avatar, Avengers...</i>

⁴⁶ Le récit du transhumanisme - dont l’effort de synthèse de ce mémoire ne nous permet pas de développer en profondeur - rassemble les trois grandes composantes de l’imaginaire moderne : le dualisme et la dissociation Nature Culture, la compétition et l’individualisme, la croissance infinie et la postnature.

Au-delà de leur capacité à noircir l'avenir et de paralyser l'action, les récits dystopiques - à l'image de toute fiction - alimentent des prophéties autoréalisatrices à l'échelle de l'humanité⁴⁷. "Les passionnés d'espace, de technologie, d'intelligence artificielle, de transhumanisme, etc. sont généralement fans des fictions qui y ont trait, et emploient toute leur vie à les réaliser activement ! Dès que nous ferons rêver avec des futurs durables, le problème sera résolu !"⁴⁸ nous disait Julien Marcinkowski. Par ailleurs, toutes ces dystopies alimentent la croyance que le futur serait fatalement désagréable. Elles ont aussi rendu le mot "futuriste" synonyme de "encore plus technologique" (comme le Futuroscope).

Le récit de l'effondrement peut également être perçu comme dystopique. Pablo Servigne disait que ce récit "comporte un risque majeur, celui d'aplatir le futur, c'est-à-dire de diminuer nos capacités à agir tout en gâchant notre vie présente. Il faut donc arriver à le voir paradoxalement, comme une possibilité de faire émerger d'autres mondes et de nous inventer d'autres futurs"⁴⁹.

Voilà pourquoi un nombre croissant de personnes s'accordent à dire que nous vivons dans une époque de guerres des récits : celle des dystopies face aux "utopies lucides"⁵⁰. Car là où certains voient en l'avenir des scénarios d'effondrements catastrophiques, d'autres perçoivent en ces crises les meilleures opportunités pour vivre dans un monde meilleur. Pour ces personnes, il est urgent d'ouvrir le champ des possibles car le futur ne se prévoit pas, il se construit⁵¹.

Toutefois, la colonisation de nos imaginaires par des conceptions déracinées et des scénarios dystopiques n'est pas l'unique problématique à laquelle nous faisons face. Nous allons voir que la crise des imaginaires que nous traversons est encore bien plus préoccupante.

⁴⁷ En 1948 le sociologue Robert K. Merton conceptualise l'effet de prophétie auto-réalisatrice : plus nous adhérons à une croyance, plus la probabilité que cette croyance se matérialise augmente. La prophétie autoréalisatrice incite donc un individu à adopter de nouveaux comportements - souvent inconsciemment - pour matérialiser la croyance associée, ce qui contribue ensuite à valider cette même prophétie. Cet effet s'autoalimente ainsi et peut alors créer des cercles vicieux ou vertueux, selon le contenu de la prophétie. L'effet placebo en médecine ou l'effet Pygmalion en pédagogie sont deux exemples de prophétie autoréalisatrice. A l'échelle de l'humanité, Hunger Games et Rebelle ont par exemple entraîné un pic d'inscription des filles au tir à l'arc ; Karaté Kid, un pic d'inscription des garçons aux arts martiaux.

⁴⁸ Julien Marcinkowski, *Construire un monde durable et agréable*, cours de psychologie sociale de l'environnement, 2019-2020.

⁴⁹ Manon Commaret, Pierrot Pantel, *L'effondrement de l'empire humain - Regards croisés*, Paris, Rue de l'échiquier, 2020.

⁵⁰ Concept utilisé par Magali Payen, fondatrice du Mouvement On est prêt. Les utopies lucides pourraient se définir par des constructions imaginaires qui constituent un idéal, tout en prenant en compte les enjeux actuels (dérèglements climatiques, érosion de la biodiversité, inégalités sociales, etc.).

⁵¹ Julien Marcinkowski : "Le futur est ce que nous en ferons. Alors créons les fictions qui alimenteront des prophéties autoréalisatrices d'avenirs géniaux à vivre. Faisons rêver avec l'écologie. Donnons-lui une vision. Il est grand temps de faire des fictions d'écovillages, de monde en paix, de convivialité, de minimalisme, de rêves lucides".

C. Crise des imaginaires

Contrairement au malade imaginaire de Molière, nos imaginaires sont réellement malades : ils sont même devenus mortifères.

1. Crise de la culture, et donc de l'imagination

“La crise climatique est aussi une crise de la culture, et donc de l'imagination” - Amitav Ghosh⁵².

Rob Hopkins, à l'initiative du mouvement international des villes en transition, apporte dans son ouvrage *Et si... on libérait notre imagination pour créer le futur que nous voulons ?* des éléments de réponses pour comprendre cette crise de la culture et de l'imagination.

a) Crise de la créativité

Tout d'abord, en s'appuyant sur les recherches menées par Kyung Hee Kim, l'auteur nous explique que le déclin de l'imagination et de la créativité ne cesse de s'accroître depuis 1990. Plusieurs raisons peuvent expliquer ce phénomène, mais cela semble principalement se jouer dans notre éducation et dans l'industrialisation de l'imagination, qui à l'évidence “a été mise au service de notre propre extinction”⁵³. En effet, le système éducatif fondé sur la standardisation et le conformisme consiste en réalité à éliminer l'imagination et la créativité, à en dévaloriser les formes au profit de l'uniformité⁵⁴. “Ce type d'approche mécaniste selon laquelle tout est évalué et normé [...] est une véritable entrave à l'imagination”⁵⁵. De plus, ce système éducatif, associé à une extrême aversion au risque, ne laisse plus aux enfants d'espaces de jeu libres et spontanés. Pourtant, ces espaces sont essentiels au bon développement cérébral, car ils permettent d'acquérir des compétences sociales, d'apprendre à coopérer, à développer la créativité et à résoudre des conflits. C'est donc naturellement que notre vie d'adulte se trouve aujourd'hui elle aussi dénuée de jeux, ce qui réduit notre capacité à “générer de nouveaux concepts et à tisser de nouveaux liens”, nous dit-il⁵⁶. C'est ce qui explique en partie pourquoi nous avons tant de mal à nous aventurer hors des sentiers battus, à faire preuve de créativité et à imaginer des alternatives face aux crises systémiques, qui nécessitent par ailleurs de savoir coopérer à l'échelle planétaire.

⁵² Dans son dernier essai, le célèbre auteur Indien constate que “la culture engendre des désirs, bien souvent dévastateurs pour l'environnement. Cette culture est également intimement liée aux grands récits de l'impérialisme et du capitalisme qui ont façonné le monde”. Or cette culture, nous dit-il, se retrouve aujourd'hui dans l'incapacité de parler sérieusement des dérèglements climatiques à travers des fictions, en particulier dans la littérature. Amitav Ghosh, *Le Grand Dérangement : d'autres récits à l'ère de la crise climatique*, Éditions Wildproject, 2021, p.21.

⁵³ Rob Hopkins, *Et si... on libérait notre imagination pour créer le futur que nous voulons ?* Paris, Éditions Actes Sud, Juin 2020, p.30.

⁵⁴ La tenue des uniformes dans les écoles de certains pays occidentaux en est un exemple marquant.

⁵⁵ Propos de Amy Seefeldt, directrice du Center for Imagination, *Ibid.* p.136.

⁵⁶ *Ibid.* p.54

b) Stress et imagination

Ensuite, Rob Hopkins nous présente un autre élément caractéristique de notre culture moderne : le stress, qui s'avère être particulièrement nocif pour notre imagination. L'hippocampe est un organe qui représente l'épicentre de notre imagination, mais est très vulnérable notamment à l'hormone du stress : le cortisol. Lorsqu'elle est présente en trop grande quantité, la molécule de cortisol peut abîmer et même détruire des cellules de l'hippocampe. Or, une fois que l'hippocampe est abîmé, nous avons tendance à ressentir les choses du quotidien comme d'autant plus stressantes et à percevoir le futur comme d'autant plus sombre, tout en recherchant des informations qui entretiennent notre vision négative du monde. Ce cercle vicieux entraîne alors une sécrétion accrue de cortisol qui abîme encore plus l'hippocampe, affaiblissant un peu plus notre capacité d'imagination⁵⁷. Et il s'avère que nous ne sommes pas tous égaux face à cela. En effet, l'auteur nous explique que les personnes souffrant d'inégalités sont plus exposées au risque de stress chronique et plus généralement au risque de maladie mentale⁵⁸. Ainsi, l'austérité - souvent présentée comme unique réponse aux crises économiques - accentue dans le même temps les inégalités, favorise la pauvreté et accentue alors le risque de maladies mentales qui inhibent la capacité d'imagination et de projection dans un futur souhaitable.

c) Sursollicitation de l'attention

Enfin, l'un des autres grands phénomènes marquant des sociétés modernes se trouve dans l'extrême sollicitation de notre attention. L'auteur souligne que : "Notre attention et notre imagination sont intimement liées. L'une n'existe pas sans l'autre. Ensemble, ils sont sans doute les outils les plus précieux dont nous disposons pour envisager un avenir positif et nous donner les moyens d'y arriver"⁵⁹. Pourtant, notre attention est aujourd'hui plus sollicitée qu'elle ne l'a jamais été. Avec l'économie de l'attention qui s'est installée grâce à l'univers numérique - et qui, à travers des notifications, des algorithmes, des publicités, nous maintient dans un "état de connexion perpétuelle" - il devient de plus en plus difficile de se déconnecter et de réorienter notre attention pour pouvoir exprimer pleinement notre imagination. "La technologie a un tel pouvoir de séduction, un tel attrait, qu'elle nous détourne des conversations de la vraie vie, plus profonde, et enfin de compte, plus enrichissante. Isolation et solitude peuvent engendrer anxiété et dépression, qui toutes deux ont des répercussions néfastes sur l'hippocampe, entravant notre imagination"⁶⁰. Dès lors, le risque majeur serait de rester piégé dans ce monde numérique qui détourne notre attention uniquement vers le présent, et de perdre l'intérêt pour le futur en délaissant les visions d'avenirs emplies d'espérance. Pour libérer notre imagination, l'enjeu est donc de libérer notre attention, non pas en luttant contre la technologie, mais bien plutôt selon lui en œuvrant pour la conversation, la création de liens et l'épanouissement au sein d'environnements plus sains.

⁵⁷ Rob Hopkins, *Et si... on libérait notre imagination pour créer le futur que nous voulons ?* Paris, Éditions Actes Sud, Juin 2020, p.68.

⁵⁸ *Ibid.* p.73.

⁵⁹ *Ibid.* p. 115.

⁶⁰ *Ibid.* p.124.

Ainsi nous avons levé le voile sur la préoccupante fébrilité de nos imaginaires qui inhibe notre capacité à nous projeter dans un futur souhaitable, et donc à le construire. Il est urgent de libérer notre imagination et de “décoloniser nos imaginaires”, autrement dit : d’opérer à une révolution des imaginaires.

2. La nécessaire révolution de nos imaginaires

Pour le romancier Sénégalais Mohammed Mbougar Sarr, il est important de “décoloniser nos imaginaires” pour avancer, tant que cette démarche n’est pas caricaturée (car c’est un mot très chargé historiquement)⁶¹. Il nous invite à voir ce que cette expression dit dans le fond : à savoir un travail chez les colonisateurs et chez les colonisés, sur soi et sur notre relation aux autres. Pour que nous puissions renouveler nos imaginaires, il faut d’abord nous libérer de l’imaginaire impérialiste et dogmatique. En ce sens, nous allons voir qu’il y a réellement quelque chose de cathartique dans le travail de décolonisation.

Prenons l’exemple d’un imaginaire à décoloniser : la vision des espaces verts “propres”. Cette vision issue de la dissociation entre Nature et Culture et du désir de maîtrise du monde a entraîné des pratiques d’artificialisation et d’aseptisation du monde vivant, provoquant d’horribles conséquences pour la biodiversité. A l’heure de la sixième extinction de masse, les modernes semblent prendre conscience de l’irrationalité de telles manières d’être. Nous voyons en effet de plus en plus de collectivités ou de particuliers accorder davantage de place au “sauvage” dans les villes, les parcs et les jardins. Toutefois, même si nous pourrions croire que ces pratiques de non-agir sont extrêmement simples à mettre en place, cela représente des efforts de décolonisation qui sont loin d’être évidents. Avant de tondre sa pelouse de manière raisonnée ou de laisser des zones en libre-évolution pour accueillir les “herbes folles” et la biodiversité, le moderne dont l’imaginaire a été colonisé doit réaliser un travail intérieur non négligeable. Ce travail de décolonisation ne peut s’effectuer que par des changements de perceptions et d’affections au monde, notamment par la prise de conscience des interdépendances entre les êtres humains et les écosystèmes, le renversement de certaines croyances par un changement de nos représentations internes, la construction de nouveaux rapports à l’altérité avec les autres vivants, etc. Ainsi, la déconstruction de l’imaginaire des espaces verts “propres” demandera plus ou moins de temps et d’efforts en fonction de chacun. Cette nouvelle vision plus respectueuse du vivant, à priori simple à adopter, illustre bien les difficultés que peut poser la décolonisation de nos imaginaires.

Or, c’est seulement après cette décolonisation de nos imaginaires que nous pouvons laisser libre cours à notre imagination, comme l’ajoute Hopkins : “Souvent, l’imagination prospère lorsqu’on la libère du fardeau du colonialisme”, en nous donnant l’exemple des zapatistes au Mexique⁶². L’imagination est résiliente et prête à resurgir, nous dit-il, il suffit de réunir les bonnes conditions pour qu’elle s’épanouisse à nouveau (comme un

⁶¹ Mohammed Mbougar Sarr, *Mettre en mouvement avec la littérature*, entretien pour l’AFD, 2020 <https://youtu.be/w2E87suFdpI>

⁶² Rob Hopkins, *Et si... on libérait notre imagination pour créer le futur que nous voulons ?* Paris, Éditions Actes Sud, Juin 2020, p.246.

champ abandonné qui redevient une forêt). D'ailleurs, la question des imaginaires suscite un engouement sans précédent, comme nous le montre l'essor de la prospective pour concevoir les plans stratégiques des grandes entreprises ou pour mettre en place des stratégies de défense militaire⁶³.

Mais il ne s'agit pas de simplement se contenter d'une réappropriation de l'imagination par certains groupes d'intérêts très spécifiques, encore moins de prendre le risque d'une nouvelle instrumentalisation. Pour que l'avenir soit tout simplement vivable, une véritable révolution des imaginaires s'impose. Nous devons donc devenir de meilleurs conteurs pour raconter de nouvelles histoires qui ouvrent le champ des possibles et qui nous permettent de faire face aux scénarios dystopiques. Mais est-ce suffisant ? Quelles sont les conditions de viabilité et d'effectivité des nouveaux imaginaires ? Comment s'assurer qu'ils puissent transformer radicalement notre rapport au monde vivant pour aller vers un avenir soutenable et harmonieux ?

⁶³ Comme par exemple le lancement de la Red Team par le ministère de la Défense en 2019. Voir : <https://www.defense.gouv.fr/aid/actualites/lancement-red-team>

II. Les conditions de viabilité et d'effectivité des nouveaux imaginaires

A. La toile de fond des nouveaux imaginaires

1. Imaginer des futurs souhaitables

a) Définition des futurs souhaitables

“Il n’y a pas un futur vers lequel il faut aller mais des futurs vers lesquels on va peut-être aller. Il n’y a pas un souhaitable mais des souhaitables. En mettant des pluriels on évite de tomber dans le travers du dogmatisme” tient à nous préciser Mathieu Baudin, directeur de l’Institut des Futurs Souhaitables⁶⁴. Par futurs souhaitables, nous entendons d’abord des futurs qui sont inspirants pour le plus grand nombre et enthousiasmants, c’est-à-dire qui suscitent de l’espérance active. Nous entendons ensuite des futurs socialement plus justes et soutenables écologiquement, qui éveillent en nous notre désir de vivre en harmonie avec le monde vivant.

En laissant tomber le masque des récits apocalyptiques actuels, les futurs souhaitables nous offrent une grande bouffée d’oxygène. Loin de nier les réalités qui s’imposent à nous - en composant par exemple avec les dérèglements climatiques ou l’érosion de la biodiversité - les imaginaires souhaitables nous invitent à libérer notre imagination en ouvrant de nouveaux possibles. Les scénarios les plus pessimistes ne sont pas forcément les plus réalistes, car tout dépend des représentations collectives que nous partageons aujourd’hui et dans l’avenir. En conséquence, il faut d’abord imaginer des futurs souhaitables, les intérioriser et les désirer collectivement pour ensuite les transformer dans le monde réel.

Par exemple, le film *2040* réalisé par Damon Gameau, réussit à nous projeter à travers quelques scènes dans ce qui pourrait être des futurs souhaitables dans différents domaines (alimentation, éducation, énergie, etc.). Le film *Demain* réalisé par Cyril Dion et Mélanie Laurent en est également un exemple marquant. Son large succès démontre d’ailleurs le potentiel de telles créations. Mais d’où jaillit ce potentiel ?

b) La force des scénarios souhaitables

Les recherches en biologie et en neurosciences démontrent l’importance de raconter des histoires car elles nous permettent de mieux assimiler les informations et de les garder en mémoire plus longtemps. En effet, lorsque nous écoutons ou racontons une histoire, notre cerveau assimile non seulement les informations, mais les vit aussi réellement⁶⁵. De plus, les travaux du chercheur américain Stephen Denning le montre : la mise en récit permet de favoriser le passage à l’action, de mettre en mouvement une organisation. Les histoires utilisent

⁶⁴ L’institut des Futurs souhaitables se donne pour mission d’“ouvrir les futurs pour libérer le présent”, à travers la prospective notamment. Propos de Mathieu Baudin dans un article de Sciences Avenir, N°793, 2013 <https://www.futurs-souhaitables.org/wp-content/uploads/2017/06/IFsScience-AvenirProspective.pdf>

⁶⁵ Rob Hopkins – *Et si... on libérait notre imagination pour créer le futur que nous voulons ?* Paris, Éditions Actes Sud, Juin 2020, p.157-158.

donc à la fois des données factuelles et les émotions pour aider les audiences visées à comprendre, mémoriser et passer à l'action.

Au-delà de la capacité des histoires à nous mouvoir, les études de Denise Baden citées par Rob Hopkins nous révèlent la puissance particulière des scénarios souhaitables⁶⁶. Lorsqu'on demande à des personnes qui ont été exposées à des histoires dystopiques, la majorité d'entre elles disent éprouver "un sentiment passif d'abattement, de désespoir et de découragement". Au contraire, les personnes qui ont été exposées à des histoires positives, les sujets se sentent plus heureux et motivés. Ensuite, les récits souhaitables permettent un travail de "préfiguration", c'est-à-dire qu'ils permettent aux personnes de se projeter dans une vision de mondes souhaitables qui pourraient advenir, de les visualiser, de les ressentir. D'en avoir un avant-goût, en quelque sorte. Or les scénarios qui prétendent qu'il n'y a pas d'alternatives durables - les récits dystopiques en particulier - empêchent toute préfiguration. Enfin, il est important de noter que notre cerveau ne conçoit pas la négation, d'où l'importance de se concentrer sur les scénarios positifs qui exposent ce que nous voulons voir advenir⁶⁷. Pour Shanna Mc David-Conway, il est donc nécessaire de faire évoluer les récits qui sous-tendent les mobilisations d'activistes en créant des récits alternatifs qui parlent de libération⁶⁸. Les scénarios souhaitables que nous diffusons dans nos propositions culturelles sont essentiels pour susciter une espérance active et joyeuse, qui conduira le changement vers un nouveau paradigme de pensée.

L'initiateur du Mouvement des Villes en Transitions nous illustre le potentiel de tels scénarios à travers le projet de Vision 2030 à Transition Fidalgo & Friends⁶⁹. Se projeter dans un avenir positif à non seulement susciter de la motivation au sein de la communauté, mais cela leur a également permis de mieux percevoir les objectifs à atteindre et de les ajuster pour mettre en place un plan d'action plus lucide.

En réalité, tous les mouvements d'envergure - qu'il s'agisse du mouvement pour le droits des femmes avec les Suffragettes ou du mouvement pour les droits civiques avec Martin Luther King - "ont été capables de créer et de faire vivre leur vision fantasmée du monde, d'inventer des histoires pour leur donner vie et de désigner des chefs de file capables de transformer cette vision en un rêve collectif", nous dit Hopkins⁷⁰. A travers des récits souhaitables, structurés et incarnés, s'inscrivant à une grande échelle (de sorte à ce que le plus grand nombre puisse se projeter dans leurs utopies), ces mouvements ont été en mesure de dépasser le cynisme et le désespoir en transformant leur imaginaire collectif dans le monde réel.

⁶⁶ *Ibid.* p.162-163.

⁶⁷ Kevin Finel, *Ça donnerait quoi si on prenait des cours de cerveau ?* conférence TEDxVaugirardRoad, 2014. <https://www.youtube.com/watch?v=ksB80XYiYzI>

⁶⁸ *Ibid.* p.169.

⁶⁹ *Ibid.* p.170.

⁷⁰ *Ibid.* p.156.

Ainsi, les récits de futurs souhaitables semblent les plus à même de pouvoir ouvrir le champ des possibles et conduire à un changement de paradigme. Mais comment les nouveaux imaginaires peuvent-ils nous permettre de nous émanciper de l'imaginaire impérial et dogmatique moderne ?

2. Des imaginaires ouverts

a) Définition des imaginaires ouverts

Pour commencer, il est important de préciser que les nouveaux imaginaires ne doivent pas tomber dans les travers de l'imaginaire moderne. Autrement dit, il est important d'éviter toute forme d'imaginaire dogmatique ou impérialiste. C'est d'ailleurs ce que nous précisait Tarik Chekchak, expert en biomimétisme et membre de l'Institut des Futurs Souhaitables, lors d'une discussion⁷¹. Pour lui, les imaginaires souhaitables ne sont pas purement des utopies : le plus important, c'est de créer une ambiance souhaitable, et non pas forcément que tout le récit soit souhaitable. Il ne s'agit pas d'imaginer un monde écologique parfait que nous imposerions aux autres, mais plutôt d'imaginer ce que pourraient être des mondes écologiques dans toute leur diversité. Tarik ajoute ensuite : "Hannah Arendt nous disait d'être vigilants concernant les causes transcendantes (ici, celle de maintenir une Terre vivable), car elles peuvent être le prétexte à des privations de libertés individuelles énormes". C'est pourquoi nous ne devons surtout pas imposer de nouveaux imaginaires dogmatiques et impérialistes auquel cas ces derniers pourraient s'avérer contre-productifs. Puis il termine à ce propos : "Nous avons tous des besoins universels, des besoins primaires à assouvir ; mais les modalités de réponses à ces besoins peuvent - et doivent - être plurielles, diversifiées et libres".

Par exemple, nous avons plusieurs manières d'assouvir notre besoin en énergie tout en répondant à la crise énergétique mondiale. Il ne s'agit donc surtout pas d'imposer de nouveaux récits dont le cadre immuable serait les énergies renouvelables comme unique réponse, au risque de nous renfermer dans un nouveau dogme. Mais bien plutôt de déployer une multitude d'alternatives, allant de la sobriété à l'efficacité énergétique, de sorte à ouvrir les possibles et d'éviter toute forme d'instrumentalisation ou de réappropriation.

Comme le dit Pablo Servigne, ce qui importe c'est "d'encapaciter les gens à déployer leur imagination, à trouver eux-mêmes leurs chemins intérieurs"⁷². Toutefois, rappelons-nous ce que l'anthropologue Maurice Godelier nous disait : un monde imaginaire, lorsqu'il est partagé par un ensemble d'individus, devient ensuite la source de normes et de dogmes qui vont régner dans cette société. Dès lors, comment faire en sorte que les nouvelles formes de conditionnements émergentes soient les plus minces possibles ?

⁷¹ Propos recueillis lors d'un entretien avec Tarik Chekchak, à l'occasion de la création d'ateliers prospectifs en collaboration avec On est prêt, 7 mai 2021.

⁷² Manon Commaret, Pierrot Pantel, *L'effondrement de l'empire humain*, Regards croisés, Paris, Rue de l'échiquier, 2020, p.28.

b) De nouvelles normes sociales vertueuses

Nous avons vu que les normes sociales qui découlent de nos imaginaires et de nos systèmes de valeurs influencent énormément nos relations au monde. Pour que nos modes de vie deviennent réellement soutenables, il est donc nécessaire de redéfinir de nouvelles “normes sociales vertueuses”. Mais de quoi s’agit-il vraiment ?

Pour bien comprendre le concept que nous proposons, nous allons résumer brièvement la pensée de Spinoza qui le sous-tend. Contrairement à la “loi de proportion inverse” de Descartes - concevant la raison et les passions comme des rapports de confrontations entre deux parties de l’âme - Spinoza propose une loi de “proportion simple”, qu’il formule ainsi : “Si quelque chose augmente ou diminue, favorise ou empêche la puissance d’agir de notre corps, l’idée de cette chose augmente ou diminue, favorise ou empêche la puissance de penser de notre âme”⁷³. La confrontation n’a donc plus lieu entre deux parties de l’âme, mais entre deux types d’affects et de désir : la joie et la tristesse. Baptiste Morizot nous résume très bien cette conception : “Chez Spinoza, joie et tristesse ne sont plus des parties du soi, mais des affects transitoires du soi qui investissent chaque fois *tout* l’individu : des processus. Ces affects sont définis comme des *passages* à une perfection supérieure ou inférieure. C’est-à-dire qu’ils ne s’opposent pas de manière statique, mais qu’ils se substituent l’un à l’autre : je suis une trajectoire de puissance qui monte vers la joie, ou une trajectoire triste, qui descend vers l’impuissance. Il y a donc bien encore deux instances mais *ce n’est plus un dualisme*, car ces deux instances sont deux trajectoires possibles, mais naturellement exclusives, que peut prendre un moi désormais unifié, sous le nom de Conatus ou de Désir”⁷⁴.

Ainsi pourrions-nous dire qu’il existe deux types de normes sociales. D’abord les “normes sociales passives”, c’est-à-dire des normes sociales qui diminuent notre puissance d’agir, qui éveillent en nous des désirs passifs et des passions tristes (reposant sur des pensées inadéquates dues à une incompréhension de la nature et des causes de notre désir), et qui véhiculent des codes sociaux insoutenables. La surconsommation au sein des sociétés modernes illustre ce que peut-être une norme sociale passive. Puis les “normes sociales vertueuses”, c’est-à-dire des normes sociales qui augmentent notre puissance d’agir (qui stimulent notre puissance créatrice et qui nous permettent de jouir pleinement de notre être), qui éveillent en nous des désirs actifs et des vertus (qui accompagnent la pensée adéquate, rendue possible par la compréhension intuitive de la nature), et qui véhiculent des codes sociaux joyeux. Par exemple, la permaculture pourrait devenir une nouvelle norme sociale vertueuse. En effet, bien qu’elle aurait un caractère contraignant puisque devenue normative, la permaculture augmenterait malgré tout notre puissance d’agir puisqu’elle représente une pratique ouverte (c’est-à-dire non dogmatique) et respectueuse de l’ensemble du vivant.

⁷³ Baruch Spinoza, *Éthique (1677)*, Paris, Éditions Seuil, 2010, partie III., prop. XI.

⁷⁴ Baptiste Morizot, *Manières d’être vivant*, Paris, Éditions Actes Sud, 2020, p.183.

En définitive, ces nouvelles normes sociales vertueuses infusées par les nouveaux imaginaires permettraient d'associer le prestige social aux comportements respectueux de la relation au monde vivant. Par ce fait même, elles permettraient de faire un pas énorme pour construire de nouvelles sociétés durables. Néanmoins, ces normes devront reposer sur de nouvelles valeurs. Se pose alors la même question : comment faire émerger de nouvelles valeurs dans la joie et la plus grande liberté possible ?

c) Nouvelle éthique

Comme nous l'avons vu, les enjeux auxquels l'humanité est confrontée reposent sur les biens communs. Or la perte de valeurs reposant sur les communs nécessite de repenser une nouvelle éthique pour aller au-delà de ce que Amitav Ghosh appelle les "aventures morales individuelles".

Dans son ouvrage *Où en est le sens ?* Sébastien Bohler nous propose d'utiliser le levier de la morale écologique (une nouvelle morale commune), en sacralisant la Terre et la préservation du vivant. Pour sauver l'humanité, nous semblons selon l'auteur devoir aller inévitablement vers un conformisme, c'est-à-dire la croyance aux mêmes valeurs sacrées, avec l'établissement d'une "religion verte". Il précise : "Une civilisation fondée sur de telles bases perdra donc la diversité des points de vues et des opinions, mais elle le perdrait de façon consentie, et en insufflant aux hommes et aux femmes un souffle d'énergie - et justement, de désir - qui vient du sentiment du bien accompli collectivement"⁷⁵. N'avons-nous vraiment pas d'autres choix ? Comment s'assurer que cette proposition de morale écologique ne soit pas vécue dans l'asservissement et la tristesse ?

Contrairement à la morale qui consiste notamment à obéir à des lois, à des devoirs ou à des contraintes extérieures, l'éthique telle que pensée par Spinoza, consiste en la recherche du bonheur par la réalisation de notre désir (par la connaissance intuitive de la nature). L'éthique a ce précieux avantage de permettre une liberté de penser et de s'affranchir de tous les dogmatismes. Si les nouveaux imaginaires peuvent d'abord faire intervenir une forme de morale écologique comme le propose Sébastien Bohler, celle-ci doit être en capacité d'augmenter notre puissance d'agir, de sorte à éveiller des désirs actifs et des vertus pour aller vers "la vraie moralité" de l'éthique⁷⁶.

Nous explorerons dans la seconde partie du mémoire le contenu des imaginaires et l'éthique qui semblent être les plus appropriés pour changer nos relations au monde afin de transmuter les crises planétaires en opportunités. Nous explorerons notamment *les imaginaires de reliance et de revitalisation intégrale de nos relations au monde vivant*. Mais dès maintenant, nous allons découvrir quelles pistes nous permettent d'ores et déjà d'ajuster la structure des nouveaux récits aux nouveaux contextes.

⁷⁵ Sébastien Bohler, *Où en est le sens ?* Paris, Éditions Robert Laffont, 2020, p.343.

⁷⁶ "A la différence des morales qui sont toujours des obligations vécues dans la servilité et la tristesse, la vraie moralité ne s'impose pas. Elle se réalise librement, par amour et avec joie. Elle ne s'apprend pas : elle se comprend. Elle ne s'enseigne pas : elle se révèle à chacun par le seul usage de la raison" Bruno Giuliani, *Le bonheur avec Spinoza*, Paris, Almora éditions, 2017, p.227.

B. La nécessité de nouveaux récits ajustés

1. Dépasser le réalisme

“Le récit opère en reliant entre eux des moments et des scènes qui sont d’une certaine façon distincts ou différents : ce ne sont assurément rien d’autre que des cas de figure exceptionnels. [...] Avant la naissance du roman moderne, partout où l’on racontait des histoires, la fiction se régalaient d’inouï et d’invraisemblable” - Amitav Ghosh⁷⁷.

Dès lors, comment sommes-nous parvenus à une culture qui nous force à “être réaliste” et ridiculise les visionnaires qui osent libérer leur imagination hors du cadre de pensée dominant ? Amitav Ghosh nous explique que l’émergence du réalisme a certainement commencé avec ce que Franco Moretti nomme “l’art du remplissage”, opérant “tel l’opposé du récit”⁷⁸. L’art du remplissage s’inscrit dans ce que Weber appelle “la rationalisation” de la vie moderne. Le récit “devient un monde peu surprenant, avec moins d’aventures et sans miracle”⁷⁹. C’est ainsi que l’inédit et l’improbable furent mis au second plan et que le quotidien prit le devant de la scène. Alors qu’en réalité la vie se caractérise par l’improbable et l’exceptionnel⁸⁰. L’ironie du récit dit “réaliste”, c’est qu’il constitue en fait une dissimulation du réel, une représentation inadéquate. Se pose alors la question : comment de tels récits peuvent-ils appréhender les phénomènes extrêmement improbables comme ceux provoqués par les dérèglements climatiques ou l’effondrement de la biodiversité ? Nous constatons ici que ces nouveaux événements marquants de notre époque ne s’insèrent pas facilement dans l’univers artistique du réalisme et de la “fiction sérieuse” (contrairement à la poésie).

Néanmoins, l’écrivain Indien note que certains mouvements ont tout de même parfois célébré l’inouï et l’improbable, comme notamment le surréalisme et plus particulièrement le réalisme magique qui s’expriment sans prendre en compte le calcul de probabilités. Or la différence, c’est qu’à l’époque de ces courants artistiques, des événements pouvant être considérés comme fictifs et magiques (comme la fonte des glaces et l’élévation du niveau de la mer) sont aujourd’hui plus que réels, et la réalité dépasse désormais la fiction. Ces genres ne sont donc plus adaptés, puisque cela reviendrait à considérer certains événements terriblement terrifiants irréels, alors qu’ils le sont bel et bien. Dès lors, comment pouvons-nous ajuster les récits et les imaginaires aux nouvelles réalités qui se présentent à nous ?

Dans son ouvrage, Rob Hopkins nous propose d’ancrer les nouveaux récits dans des réalités nouvelles, mais qui permettraient tout de même d’incarner une réalité déjà existante, que ce soit dans la familiarité des lieux,

⁷⁷ Amitav Ghosh, *Le Grand Dérangement : d’autres récits à l’ère de la crise climatique*, Éditions Wildproject, 2021, p.27.

⁷⁸ *Ibid.* p.28.

⁷⁹ *Ibid.* p.30.

⁸⁰ Voir l’ouvrage de Stephen Jay Gould, *Aux racines du temps*, sur les théories géologiques du gradualisme et du catastrophisme. Il met en valeur par exemple le fait que la nature fait indéniablement des sauts, voire des bonds (reposant sur la théorie des équilibres ponctués, aussi appelée punctualisme).

des noms ou encore des territoires. Cet enracinement dans des dimensions habituelles et connues nous permettrait de mieux nous projeter dans le récit, tout en gardant la capacité de réenchanter notre rapport au monde et de nous adapter aux nouveaux contextes. Bien évidemment, ces réalités nouvelles dans lesquelles nous serions projetées doivent rester cohérentes avec les principes universels du vivant (comme les lois de la thermodynamique et de l'évolution).

2. Le cadre spatio-temporel des nouveaux récits

Pour que les nouveaux récits soient plus facilement intériorisés, un mécanisme psychologique est également important à connaître : il s'agit de la dévalorisation spatio-temporelle. En effet, plus événements sont éloignés dans le temps et dans l'espace, moins il ont de valeur pour notre cerveau (nous avons tendance à moins les considérer et donc à moins réagir)⁸¹.

Ainsi, pour que les nouveaux récits soient mieux intériorisés, le présent et les futurs proches (2030-2040 par exemple) semblent être les lignes temporelles les plus adéquates à utiliser pour minimiser la dévaluation spatio-temporelle. Mais également pour plus de justesse dans la vraisemblance de l'histoire (nous savons par exemple, que plus nous nous éloignons dans le futur, plus les prédictions sociologiques ou technologiques sont improbables). La dévaluation spatio-temporelle nous confirme également l'importance d'un ancrage des nouveaux récits dans des territoires proches, dans lesquels nous pourrions mieux nous projeter.

Mais finalement, n'oublions pas ce que nous expliquait Maurice Godelier au début de notre développement : pour que les imaginaires se transforment socialement dans le monde réel, il faut qu'ils soient pensés mais également vécus comme "plus vrais" que d'autres. Dès lors, suffit-il vraiment de raconter de nouvelles histoires pour intérioriser et vivre activement ces nouveaux imaginaires de sorte à transformer nos manières d'être-au-monde ? Comment faire en sorte que nous expérimentions ces nouveaux imaginaires pour qu'ils nous donnent envie d'agir ? Comment les ressentir et les entretenir quotidiennement ? Plus que le contenu du récit lui-même, n'est-ce pas la forme et le mode de narration, autant que le mode de pensée symbolique qu'il convient de réactiver en l'homme contemporain ?

⁸¹ Propos recueillis par Weronika Zarachowicz, *Moins on est en relation avec la nature, plus on l'oublie*, Télérama, 2017.

III. Vivre et exprimer les nouveaux imaginaires

A. Au-delà de la pensée rationnelle

1. Face à l'insuffisance du logos

Commençons par une question primordiale : pourquoi notre mode de pensée rationnel et nos formes d'expressions ne nous permettent pas d'agir face à l'effondrement de la biosphère ? Continuons avec une question peut-être encore plus fondamentale : en quoi notre mode de pensée serait-il précisément à la racine des crises actuelles ?

Comme nous l'avons vu au début de ce mémoire de recherche avec les enseignements de George Marshall retransmis par Cyril Dion, le mode de traitement de l'information de notre cerveau s'appuie à la fois sur des données rationnelles et émotionnelles. Durant trop longtemps, les discours alertant sur les crises planétaires ont exclusivement reposé sur des chiffres, des données, des statistiques... Or nous constatons avec désarroi depuis quelques années que notre mode de pensée rationnel et nos formes d'expressions ne suffisent pas pour passer à l'action. Julien Dossier, créateur de La Fresque de la Renaissance Écologique⁸², constate à juste titre que la rationalité ne suffit pas face à "l'indicibilité de la crise"⁸³ et ne permet pas la mise en mouvement.

Dès lors, comment tenter de rendre compréhensible et sensible les enjeux et les événements auxquels nous sommes confrontés pour enfin agir massivement ? Pour intérioriser et développer de nouveaux imaginaires encore faut-il pouvoir les exprimer... Ainsi, réinventer notre langage serait-il une manière d'y parvenir ?

2. Réinventer notre langage

Dans son ouvrage *Les émotions de la Terre, Des nouveaux mots pour un nouveau monde*, Le philosophe australien Glenn Albrecht remarque que l'ampleur des bouleversements en cours est telle que les mots pour les décrire n'existent pas toujours. Pour lui, il est nécessaire d'inventer de nouveaux mots afin de mieux comprendre et exprimer ce qui nous arrive. Il a ainsi proposé plusieurs concepts comme celui devenu mondialement célèbre, la "solastalgie", permettant de décrire "l'expérience existentielle et vécue d'un changement environnemental négatif, ressenti comme une agression contre notre sentiment d'appartenance à un lieu"⁸⁴.

D'autre part, beaucoup des mots que nous utilisons ne sont plus à leur place car ils sont galvaudés par les personnes qui les utilisent de manière immodérée. Le mot "résilience" illustre parfaitement ce phénomène.

⁸² La Fresque de la Renaissance Écologique : <https://www.renaissanceecologique.fr/>

⁸³ Julien Dossier, *À la recherche de la ville durable, leçons d'une fresque inspirée de la Renaissance*, entretien pour l'AFD, 2020 <https://youtu.be/t3a2ludh35k>

⁸⁴ Glenn Albrecht, *Les émotions de la Terre, Des nouveaux mots pour un nouveau monde*, Paris, Éditions Les liens qui libèrent, 2021, p.76.

Concept polysémique à fort pouvoir d'évocation, le concept de résilience s'est vu ces dernières réapproprié par les pouvoirs politiques et économiques. Employé et repris à tout bout de champ, du Président de la République aux dirigeants du CAC 40, le concept perd de son sens et finit par ne plus vouloir rien dire. Parlons-nous de la résilience des écosystèmes face aux aléas climatiques et écologiques, ou bien de la résilience du capitalisme et de l'impérialisme face aux dérèglements ?

Par les glissements sémantiques, ou la "novlangue" de Georges Orwell - qui sont des manières de modifier ou d'inhiber la pensée en changeant le sens des mots ou en modifiant certaines expressions - émettre certaines opinions devient alors impossible. Amoindrir le vocabulaire, c'est appauvrir les idées et les imaginaires, et donc à terme, l'impossibilité de se rebeller contre l'idéologie dominante.

Face à cette perte de signification ou cette incapacité à décrire ce qui nous arrive, nous comprenons qu'il est d'autant plus important d'affiner notre terminologie, d'inventer de nouveaux concepts et de créer ce que Paul Ricoeur appelle des "métaphores vives"⁸⁵. Selon Ricoeur, nous ne connaissons le monde qu'à travers le langage et l'interprétation des symboles. Au cours de sa vie, il s'est particulièrement intéressé à la métaphore, qui représente pour lui bien plus qu'une figure de style. La métaphore comporte une confrontation entre l'innovation et la règle. Deux ordres de significations, deux champs sémantiques ordinairement étrangers l'un à l'autre, deux savoirs différents fusionnant dans une sorte de "court circuit sémantique" de signification. Il parle aussi d'"innovation sémantique" lorsqu'une signification nouvelle est créée à partir d'une "synthèse de l'hétérogène".

Mais attention toutefois, l'innovation sémantique et les "métaphores vives" - bien que certainement utiles pour exprimer les crises inédites que nous traversons et "faire jaillir le sens à nouveau" - peuvent s'avérer mortifères. Lorsque son ancien assistant devenu président de la République - Emmanuel Macron - parle pour la première fois d' "écologie de la production"⁸⁶, l'écologie est alors recollée au funeste imaginaire du productivisme et de la croissance infinie, laissant croire que nous pourrions continuer à vivre avec ce modèle insoutenable. Au-delà de ces premières limites, serait-il vraiment suffisant de réinventer le langage et notre sémantique pour résoudre les crises actuelles ?

Dans son petit recueil *Il faut une révolution politique, poétique et philosophique*, le chercheur et philosophe Aurélien Barrau pense en effet que "c'est surtout sur logos (la langue, la rationalité) qu'il faut travailler. Logos, c'est le cœur du cœur de la métaphysique occidentale. Pour le meilleur et pour le pire. C'est ce qui a structuré toute l'histoire de cette partie du monde". Mais il précise toutefois que "ce n'est pas l'unique concept de la pensée humaine. Parfois, il me semble tout étriqué, presque mesquin ou chétif devant la Maât Égyptienne...".⁸⁷

⁸⁵ Paul Ricoeur, *Conférence L'imagination et la règle*, Université Hébraïque, Jerusalem, 1994 <https://youtu.be/PmSmSjZn9e4>

⁸⁶ Propos énoncés lors de l'allocution télévisée d'Emmanuel Macron le 12 juillet 2021.

⁸⁷ Aurélien Barrau, *Il faut une révolution politique, poétique et philosophique*, Paris, Éditions Zulma, 2022, p.19.

Réinventer le langage s'avère à plusieurs égards intéressant, mais ne s'agit-il pas avant tout d'interroger notre rapport au langage et notre mode de pensée rationnel ? Heureusement, nous allons le voir, le logos n'est pas l'unique moyen de penser et de communiquer.

3. Repenser notre mode de pensée

a) De la pensée symbolique à la pensée rationnelle

Dans son ouvrage *Valet Noir. Vers une écologie du récit*, le professeur de littérature à l'Université Aix-Marseille, Jean-Christophe Cavallin, développe les distinctions fondamentales entre le mode de pensée symbolique des peuples indigènes de chasseurs-cueilleurs et des traditions orales, basée sur la "raison rituelle", et le mode de pensée rationnel des hommes modernes, reposant sur la "raison industrielle", à l'origine des crises systémiques actuelles.

Sa riche analyse nous permet d'abord de comprendre en quoi le mode de pensée symbolique et la "raison rituelle" permettent de maintenir un équilibre avec le milieu vivant dans lequel nous évoluons : "La vie rituelle du groupe accorde le groupe aux rythmes du monde. Elle est l'archive d'un savoir, d'une adaptation au milieu qui assure la survie du groupe. Il y a coïncidences entre les rites et les travaux, - entre pratiques rituelles et pratiques de subsistance. La vie culturelle du groupe est la traduction symbolique des relations écologiques qu'il tisse avec son milieu, c'est-à-dire des écologies qui assurent sa conservation. L'écart est insignifiant entre ce qui est dieu et ce qui se mange"⁸⁸. La vie rituelle permet ainsi de se synchroniser aux rythmes du milieu et de participer activement à son homéostasie : "S'agissant des premiers rites, il faudrait sans doute parler d'une relation *au lieu*, ou mieux qu'une relation, d'une *participation* au lieu. L'homme y *prend part* [...], c'est-à-dire qu'il joue sa partie dans la dynamique de ses équilibres et le drame perpétuel de son renouvellement"⁸⁹.

A l'inverse, le mode de pensée rationnel qui émerge dans la Grèce antique puis la "raison industrielle" de la modernité conduisent à transformer le milieu pour le conformer au groupe : "La raison rituelle est *adaptive* : elle se conforme au milieu sans y apporter de modification ; elle synchronise la vie du groupe et tous les récits du groupes aux écologies qui assurent sa subsistance [...]. La raison industrielle procède tout au contraire. Elle est *interventionniste* : elle transforme l'environnement et le conforme aux exigences du groupe"⁹⁰.

Ainsi, alors que les activités rituelles anthropomorphisent le milieu, c'est-à-dire le transforme symboliquement et lui donne du sens afin de vivre en synchronie avec les cycles du vivant, la raison industrielle, quant à elle, anthropise son milieu, c'est-à-dire le transforme matériellement et le dégrade : "En domestiquant la nature, en produisant la fiction d'un milieu artificiel, la raison industrielle périmé la nécessité du travail d'harmonisation ou de mimétisation qu'opère la raison rituelle. En plus d'une révolution dans l'écologie environnementale

⁸⁸ Jean-Christophe Cavallin, *Valet Noir. Vers une écologie du récit*, Paris, Éditions Corti, Biophilia, 2021, p.96-97.

⁸⁹ *Ibid.* p 121.

⁹⁰ Jean-Christophe Cavallin, *Valet Noir. Vers une écologie du récit*, Paris, Éditions Corti, Biophilia, 2021, p. 97.

(rapport du groupe à son milieu), c'est une révolution dans l'écologie de l'imaginaire : au lieu d'être employés à la concordance imaginaire du collectif humain au milieu naturel, les récits sont employés à la concordance des relations entre collectifs humains : individus, classes, générations, sociétés, pays, civilisations"⁹¹. Avec l'héritage de Descartes pour lequel la nature n'est qu'une représentation de l'esprit humain (dualité entre substance pensante et substance étendue), la grande partie des récits deviennent alors anthropocentrés et déconsidèrent le reste du monde vivant (sauf lors de moments de "retour" qui reviennent de façon périodique : Rousseau et le romantisme, Husserl et la phénoménologie, etc.).

Or - et c'est bien là l'enjeu - en voulant conformer la nature aux seuls bénéfices humains : "Notre contrôle produit *in fine* un contexte plus incontrôlable que celui auquel nos ancêtres avaient dû adapter leur vie par tout le travail de leur vie rituelle. - Nous allons devoir comme eux réussir à donner du sens à ce contexte nouveau pour réussir à nous y faire"⁹².

Mais cela dit, avant de se demander comment redonner du sens à cette nouvelle ère des crises planétaires pour espérer enclencher une mise en mouvement, comment le mode de pensée rationnel a-t-il progressivement émergé ? Comment un tel bouleversement de notre rapport au monde a-t-il pu se produire ?

b) Le détachement des lieux et l'oubli des rituels

Avec l'apparition de l'agriculture et la sédentarisation, puis l'urbanisation et l'apparition de l'écriture phonétique, les groupes humains se sont peu à peu détachés des lieux et se sont déconnectés des cycles du monde vivant. Émancipés dans la cité, les humains n'obéissent désormais plus qu'à leurs propres rythmes et développent un tout autre rapport au monde. Aussi, l'émergence du dualisme issu de la philosophie grecque marqua profondément l'oubli des lieux car désormais : "Le milieu n'est plus vécu comme un jeu ordonné de cycles auxquels l'homme doit participer. Il devient le lieu de la contingence, du désordre, de l'empirie. La vision moniste d'un monde pratiqué et éprouvé comme un cycle de pleins et de vides périclité dans le dualisme d'une terre de déplétion et d'un ciel de plénitude. [...] Dans cette nouvelle (di)vision du monde, le discours philosophique occupe la place qu'occupaient les rites. C'est par la contemplation et le *logos* de la dialectique que l'homme s'arrache au sensible et s'accorde à la plénitude transcendante des Idées. Les rites qui accordaient l'homme aux grands rythmes de son milieu, ces rites n'ont plus lieu d'être, car l'Être n'a plus de lieu"⁹³.

En conséquence, le mode de pensée rationnel qui émerge de cet arrachement aux lieux opère non seulement au détriment des écosystèmes (avec l'artificialisation et la dégradation des milieux), mais également au détriment de la vie rituelle, puisque : "Plus l'humanité produit son milieu, moins elle produit de rituels et moins elle produit de mythes qui accordent ses pensées, ses désirs et ses travaux à l'ordre de ce qui l'entoure"⁹⁴.

⁹¹ *Ibid.* p 98.

⁹² *Ibid.* p 99.

⁹³ *Ibid.* p.123.

⁹⁴ *Ibid.* p. 97.

Désormais, nous dit Cavallin : “Leur travail n’est plus vécu comme une activité rituelle, parce qu’il n’est plus vécu comme entretien du lieu, et il n’est plus vécu comme entretien du lieu, parce qu’il n’y a plus de lieu - vivant et sacré - à entretenir”⁹⁵.

De ce fait, l’oubli du mode de pensée symbolique entraîne lentement la conversion fonctionnelle des mythes et des récits, qui passent d’une valeur rituelle et sacrée à une valeur purement artistique : “À mesure qu’il s’émancipe de la tutelle de son milieu, le collectif ne conserve que le sens humain des rituels et en oublie peu à peu l’origine écologique. [...] Ce qui vaut pour les rituels vaut aussi bien pour les récits : ils se détachent des lieux et deviennent l’objet d’un culte qui décontextualise leur fonction et les réinvestit comme *littérature*”⁹⁶.

C’est ainsi qu’au lieu d’accorder les pratiques rituelles et de produire des manières d’être-au-monde, les récits deviennent des fictions, déracinées des lieux et des contextes⁹⁷. Nous passons alors de l’identification rituelle, où l’imagination est agissante, car vécue activement en tant qu’expérience physique et psychique, à la représentation théâtrale et littéraire, où l’imagination devient passive car contemplative et guidée.

Dès lors, la littérature et les récits écrits contribuent à développer un tout autre rapport au monde car ils décontextualisent des lieux et figent l’histoire.

c) L’émergence de l’écriture phonétique

Cette idée a été merveilleusement bien développée par l’écrivain David Abram, dans *Comment la terre s’est tue ? Pour une écologie des sens*. Dans ce livre, Abram nous explique notamment comment les peuples autochtones de tradition orale entretiennent un tout autre rapport au langage. Il démontre en quoi les récits oraux permettent un enracinement et une participation active aux lieux, contribuant précisément à maintenir l’homéostasie des milieux vivants dans lesquels ils évoluent tout en assurant l’épanouissement de la communauté.

Ainsi pour ces cultures, le langage permet d’interagir et de cultiver la relation avec les milieux : “Chez ces peuples, le langage, mis d’abord en actes dans les chants, les prières, les récits, n’a pas pour seule fonction de dialoguer avec d’autres humains mais aussi de dialoguer avec le cosmos plus-qu’humain, de renouveler le rapport de réciprocité avec les pouvoirs environnants de la terre et du ciel, d’invoquer un lien de parenté avec les êtres, même avec ceux qui, d’un point de vue civilisé, sont tenus pour complètement inertes, dépourvus de

⁹⁵ *Ibid.* p.136.

⁹⁶ *Ibid.* p.124.

⁹⁷ A propos de l’évolution fonctionnelle du récit : “Tout en assurant l’entretien du lieu-monde qu’il habite, le collectif se raconte et se représente une histoire et cette histoire qu’il imite coïncide avec le travail qu’il est en train d’accomplir. Ce n’est pas une fiction ou pas encore une fiction au sens qu’a le mot aujourd’hui. Pour le collectif, c’est une *histoire vraie*. C’est l’histoire de leur vérité, parce que c’est l’histoire de leur origine. Pour que cette histoire devienne une fiction, il faudra que se dissolve l’unité des deux registres de la *mimesis* (ce qu’on représente) et de la *praxis* (ce qu’on accomplit)” *Ibid.* p.127.

sensations. [...] Les mots ici ne parlent pas *du* monde, ils parlent *au* monde et aux puissances expressives qui, avec nous, l'habitent. [...] le langage parlé semble donner voix à, et donc intensifier et accentuer, l'affinité sensorielle entre les humains et la terre environnante"⁹⁸.

Or les récits oraux, qui permettent également de transmettre les savoirs et les connaissances humaines liées à l'écologie locale, ne peuvent être contés sans évoquer les lieux où se déroulent les événements, comme l'auteur nous l'explique à travers l'exemple du Temps du Rêve auquel se réfère les peuples aborigènes australiens⁹⁹ : "Un lieu particulier de la région n'est jamais, pour une culture orale, le cadre passif et inerte des événements humains qui s'y produisent. Il est *un participant actif de ses événements*. En fait, de par sa présence sous-jacente et enveloppante, le lieu peut même être senti comme la source, le pouvoir primordial qu'il exprime à travers les différents événements qui s'y déroulent. [...] Raconter des histoires, comme chanter et prier, semble donc être un acte quasi cérémoniel, un mode d'expression ancien et nécessaire qui entretient l'enracinement terrestre du langage humain. Car les événements racontés [...] se passent toujours *quelque part*. Et pour une culture orale, cette localisation n'est jamais purement fortuite par rapport à ce qui s'y est produit. Les événements appartiennent, pourrait-on dire, au lieu, et raconter l'histoire de ces événements; c'est permettre au lieu lui-même de parler à travers ce le récit"¹⁰⁰. Ainsi le langage terrestre et vivant des cultures orales permet de lier continuellement l'homme à la terre plus-qu'humaine : "En l'absence de systèmes formels d'écriture, le langage humain ne peut tout simplement pas s'isoler lui-même du champ plus vaste de significations expressives auquel il participe. C'est pourquoi les modalités expressives propres à une culture orale sont, de manière spécifique, à la fois sensibles à, et responsables devant, la bio-région ou le monde plus-qu'humain de la vie où cette culture s'enracine"¹⁰¹.

C'est seulement avec l'émergence de l'alphabet phonétique Hébraïque puis de sa réappropriation par les Grecs - conduisant à la suppression des pictogrammes au profit de lettres abstraites n'ayant plus aucun lien direct avec les signes du monde vivant - que le langage humain a commencé à se détacher de la terre sensible: "Chaque image en est alors venue à voir un référent strictement *humain*, chaque lettre a été associée à un geste ou un son de la bouche humaine. De telles images ne peuvent plus fonctionner en tant que fenêtres ouvrant sur un champ de pouvoirs plus-qu'humain, mais seulement en tant que miroirs renvoyant une forme humaine à sa

⁹⁸ David Abram, *Comment la terre s'est tue ? Pour une écologie des sens*, Paris, Éditions La découverte, paru en 1996, traduit en 2013, p.95-96.

⁹⁹ Le Temps du Rêve représente pour ces peuples le mythe cosmogonique durant lequel les Ancêtres (des êtres hybrides et surnaturels) ont créé le monde en parcourant la terre et en chantant des récits en chaque lieu. Depuis, les hommes renouvellent sur chaque site les aventures et les paroles des Ancêtres qui se sont déroulées durant le Rêve. Contrairement à la vision biblique ou scientifique de la genèse du monde, il ne s'agit pas d'un événement de l'Histoire qui a eu lieu dans un passé révolu, mais d'un processus continu duquel émerge sans cesse un nouvel état naissant.

¹⁰⁰ *Ibid.* p.215.

¹⁰¹ *Ibid.* p.234.

propre réflexion”¹⁰². C’est ainsi que le langage est devenu exclusivement anthropocentrique, plaçant un filtre entre l’homme et la terre, dont la parole s’est tue¹⁰³.

De plus, en devenant écrits et figés, les récits ne s’inscrivent plus dans l’espace-temps cyclique de la vie rituelle, mais dorénavant dans une vision linéaire et maîtrisable du temps : “L’enregistrement d’événements mythiques par écrit génère également une perception nouvelle de ces événements, désormais vécus comme permanents, fixes, non répétables. Une fois fixés sur la surface écrite, les événements mythiques ne peuvent plus changer leur forme afin de s’adapter aux situations actuelles. Et les événements actuels sont alors dépouillés de leur résonance mythique, peuplée d’histoires. [...] Les histoires orales cèdent progressivement devant l’histoire écrite. La forme cyclique du temps terrestre s’efface peu à peu derrière la notion nouvelle d’une progression, irréversible et linéaire, d’événements énumérables. Et le temps historique, linéaire, devient évident”¹⁰⁴. Alors que les rituels permettaient justement de réactualiser, de réinterpréter sans cesse le mythe et de le maintenir vivant, comme nous en reparlerons.

Dès lors, comment la littérature et les récits écrits pourraient-ils renouer avec les lieux, vivants et sensibles ? Comment pouvons-nous produire à nouveau des récits qui permettraient d’assurer l’équilibre du milieu vivant dans lequel nous évoluons ?

d) Redonner doublement du sens aux nouveaux récits

À la fin de son ouvrage, David Abram suggère que le langage et les nouveaux récits doivent avant tout parvenir à toucher et éveiller nos sens : “Dans ce mode d’expérience, de conscience et de sensibilité orale, expliquer n’est pas présenter un ensemble de raisons suffisantes, c’est raconter une histoire. [...] Une histoire doit être jugée selon qu’elle réussit ou non à *faire sens*. Et “faire sens” doit se comprendre ici de la manière la plus directe : “faire sens”, c’est rendre les sens vivants. Une histoire qui fait sens est une histoire qui éveille les sens, une histoire qui ouvre les yeux et les oreilles à leurs environnements réels, qui accorde la langue avec les véritables goûts de l’air, qui fait vibrer la peau du frisson des retrouvailles. *Faire sens*, c’est libérer le corps des contraintes imposées par des matières routinières de parler, et donc renouveler et rajeunir notre expérience vécue du monde. C’est éveiller les sens aux alentours...”¹⁰⁵. Pour Abram, il ne s’agit donc pas d’abandonner l’écriture et l’alphabétisation, mais bien plutôt de “prendre en charge les mots écrits et toute leur puissance pour, patiemment, soigneusement, inscrire à nouveau la langue dans la terre alentour. Notre métier est de faire surgir l’intelligence terrestre qui sommeille dans nos mots, de leur rendre la liberté de répondre aux discours

¹⁰² *Ibid.* p.184.

¹⁰³ Dans sa *Coda*, l’auteur nuance ses propos en précisant que l’arrachement des lieux et l’anthropocentrisme se sont développés à travers des processus complexes. En relevant l’importance de l’écriture phonétique dans ce phénomène, Abram note aussi que l’apparition de l’agriculture, le développement des systèmes numériques formels, l’évaluation quantitative et le développement des technologies ont également eu une influence majeure sur ce bouleversement de rapport au monde. *Ibid.* p.343-344.

¹⁰⁴ *Ibid.* p.246.

¹⁰⁵ *Ibid.* p.345-346

des choses elles-mêmes”¹⁰⁶. Il est désormais question d’enraciner les mots avec les lieux, de créer des histoires qui s’accordent aux rythmes et contextes locaux, de sorte à ce que le langage nous permette de retrouver une résonance avec les milieux et de développer une pensée à nouveau irriguée par le vivant.

Sur le rôle des nouveaux récits, Jean-Christophe Cavallin apporte une réponse percutante : “Que peut la littérature ? L’ordre du monde, elle n’y peut rien. Cet impouvoir est sa promesse”¹⁰⁷. En effet, la littérature et les nouveaux récits ne doivent pas changer l’ordre du monde, car vouloir le changer reviendrait précisément à fertiliser la racine du problème (à savoir notre désir de maîtrise du monde) : “Le rôle de la littérature, c’est d’assurer l’entretien du régime symbolique, de faire en sorte qu’il reste en prise avec la réalité sans mettre en péril notre vie psychique. Si elle répare quelque chose, ce n’est pas le monde abîmé par la raison industrielle, mais la machine symbolique qui permet au monde et à la pensée de co-évoluer et de se co-produire”¹⁰⁸. En réalité, il s’agit pour Cavallin de faire en sorte que “les *formes littéraires* produisent du rapport au monde, des relations signifiantes avec le monde tel qu’il est - et donc des *formes de vie*”¹⁰⁹, c’est-à-dire d’opérer le travail de conciliation avec le milieu auparavant réalisé par les rituels et les premiers grands récits mythiques.

Finalement, l’enjeu des nouveaux récits est donc avant tout de nous reconnecter à ces nouveaux contextes qui nous heurtent et de leur redonner doublement du sens : c’est-à-dire de donner à la fois des significations à ce qui meurt et ce qui émerge, tout en les rendant perceptibles par nos sens. En rechargeant symboliquement le monde vivant - l’envol de cette oie migratrice, la cascade qui se déverse dans cette vallée, la haie champêtre et ses réseaux mycorrhiziens -, en l’irriguant de sens de manière sensible, les récits peuvent nous aider à déployer de nouveaux imaginaires et transformer nos perceptions du monde. C’est en modifiant nos perceptions que nous transformons le monde vécu, et que nous pouvons nous relier aux milieux vivants. Et c’est seulement parce que nous y serons reliés et que nous les vivrons différemment (c’est-à-dire activement, de manière participative, notamment à travers des pratiques rituelles) que nous pourrions entretenir l’homéostasie des milieux vivants, et donc assurer l’épanouissement pérenne des communautés humaines.

Mais se pose alors ces questions : comment pouvons-nous réinvestir symboliquement le monde afin d’établir de nouvelles manières de vivre ? Comment la pensée symbolique, qui nous le comprenons, s’avère nécessaire pour transmuter les crises planétaires, peut-elle inspirer les sociétés modernes ? Par quels moyens peut-elle nous aider à nous rattacher aux milieux vivants ?

¹⁰⁶ *Ibid.* p.356.

¹⁰⁷ Jean-Christophe Cavallin, *Valet Noir. Vers une écologie du récit*, Paris, Éditions Corti, Biophilia, 2021, p.101.

¹⁰⁸ *Ibid.* p.102.

¹⁰⁹ *Ibid.* p.280.

B. Renouer avec la pensée symbolique

Par leur mode de pensée symbolique, les peuples indigènes et les traditions orales parviennent à vivre dans une certaine harmonie avec le monde vivant. Pour retrouver une relation plus harmonieuse avec la biosphère, ne serait-il pas temps pour le monde moderne de réarticuler mythos et logos, pensée rationnelle et pensée symbolique ?

1. Faire évoluer notre mythologie

a) Les mythes des sociétés primitives

Pour commencer, l'auteur et historien des religions Mircea Eliade nous explique dans *Aspects du mythe* que : "Le mythe raconte une histoire sacrée ; il relate un événement qui a lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des "commencements". Autrement dit, le mythe raconte comment, grâce aux exploits des Êtres Surnaturels, une réalité est venue à l'existence, que ce soit la réalité totale, le Cosmos, ou seulement un fragment : une île, une espèce végétale, un comportement, une institution. c'est donc toujours le récit d'une "création" : on rapporte comment quelque chose a été produit, a commencé à être"¹¹⁰. Le mythe n'est donc pas une fiction, c'est une histoire vraie (car elle se rapporte à des réalités tangibles) et sacrée (puisqu'elle révèle le jaillissement du sacré par des Êtres Surnaturels à l'origine du monde), qui a eu lieu dans un temps primordial. Le récit mythique permet alors de "révéler les modèles exemplaires de tous les rites et de toutes les activités humaines significatives : aussi bien l'alimentation ou le mariage, que le travail, l'éducation, l'art ou la sagesse"¹¹¹. Ainsi, le mythe contient et véhicule des connaissances, des savoirs et des significations qui sont essentielles pour l'épanouissement des sociétés primitives.

Mais pour l'être humain qui compose ces sociétés, il ne suffit pas de connaître le mythe, il faut aussi se le remémorer dans un espace-temps sacré pour en faire ressortir le logos qu'il contient : "L'homme des sociétés archaïques non seulement est obligé de se remémorer l'histoire mythique dans sa tribu, mais il en réactualise périodiquement une assez grande partie. C'est ici qu'on saisit la différence la plus importante entre l'homme et des sociétés archaïques et l'homme moderne : l'irréversibilité des événements qui, pour ce dernier, est la note caractéristique de l'Histoire, ne constitue pas une évidence pour le premier"¹¹². Le mythe est donc pour ces peuples une histoire vraie, une réalité vivante qui est vécue et entretenue à travers le temps par les rituels, nous y reviendrons.

Ainsi, même si la rationalité du monde moderne nous a éloigné de ces conceptions - bien que l'auteur précise que certains "comportements mythologiques" persistent malgré tout dans nos sociétés - en quoi celles-ci pourraient-elles bien nous inspirer ?

¹¹⁰ Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, Folio Essais, 1988, p. 16-17.

¹¹¹ *Ibid.* p.19.

¹¹² *Ibid.* p.26.

b) Réarticuler mythos et logos

Dans son ouvrage *Le plus grand défi de l'histoire de l'humanité*, l'astrophysicien et philosophe Aurélien Barrau développe la nécessité de faire évoluer notre mythologie : “Le mythe est littéral. Il signifie ce qu’il dit. Il n’est ni une légende, ni un conte, ni une métaphore. Il est le nom de monde pour ceux qui le vivent. Aujourd’hui le héros de ce Nouveau Monde ne peut plus être Achille et sa colère ou Ulysse et sa ruse. Ni même Orphée et sa lyre. Moins encore Agamemnon et ses reîtres. Aujourd’hui, le héros ne peut être qu’un hybride. Un homme-animal qui se sait beaucoup plus et beaucoup moins que cet homme-dieu fantasmé par notre folie arrogante [...]. Et ne supposons surtout pas qu’il s’agirait d’inventer un mythe pour remplacer la rationalité triomphante qui serait, en ce moment même, notre régulateur. Il n’en est rien. Des mythes sont évidemment aujourd’hui à l’œuvre. Ils permettent, hélas et entre autres, d’essentialiser les régimes d’inégalités et de violence qui sont les nôtres. Ils donnent l’illusion d’une “naturalité” à nos constructions souvent oppressives. Ils dédouanent des remises en cause pourtant nécessaires. Le mythe n’est ni bon ni mauvais en tant que tel : il est la mise en mots de nos espoirs et nos hantises. Il n’est pas question de “sortir du mythe”, vieux fantasme à jamais inatteignable, mais d’irriguer ou d’innover le nouveau mythe des leçons de l’histoire récente”¹¹³. Ainsi, ne s’agit-il pas de faire table rase des mythes qui persistent dans nos sociétés occidentales (comme le mythe de Prométhée) et d’enterrer la rationalité, mais bientôt plutôt de les réarticuler (mythos et logos) et les réajuster à partir des contextes contemporains.

Mais comment pourrions-nous aller vers une mythologie qui soit vécue comme une réalité vivante ? De quelle manière l’imaginaire contenu dans les mythes est-il intériorisé et entretenu dans les sociétés primitives ? Comment pourrions-nous nous en inspirer pour vivre et éprouver au quotidien de nouveaux imaginaires compatibles avec les enjeux planétaires ?

2. Réactualiser les mythes par les rites

a) Rendre visible et sensible l’imaginaire

Dans son œuvre qui aura été un point d’ancrage pour tout le développement de cette revue de littérature, Maurice Godelier montre bien en quoi le réel, l’imaginaire et le symbolique contenus dans le mythe sont intimement liés et indissociables. Il nous explique également que le rite permet de reproduire et d’incarner un épisode du récit mythique et de l’actualiser, comme par exemple la cérémonie de l’eucharistie dans le christianisme. L’anthropologue français soutient même que ce sont seulement les rites associées aux récits mythiques qui permettent de vivre et d’entretenir le contenu imaginaire de ces derniers : “Les mythes sont une interprétation du monde, mais en tant que récits, ils n’agissent pas directement sur lui. Seuls les rites

¹¹³ Aurélien Barrau, *Le plus grand défi de l'histoire de l'humanité (édition revue et argumentée)*, Paris, Éditions Michel Lafon, 2020, p.90-91.

transforment la pensée mythico-religieuse en action collective ou individuelle. [...] Seuls les rites transforment les vérités imaginaires des mythes en vérités vécues dans le corps”¹¹⁴.

Toujours dans *Aspects du mythe*, Mircea Eliade témoigne également à travers de multiples exemples en quoi les pratiques rituelles permettent de vivre et d'entretenir le mythe. En rejouant les gestes sacrés des Êtres Surnaturels, les rituels plongent les humains dans un temps sacré dans lequel “on devient en quelque sorte contemporain des événements évoqués, on partage la présence des dieux ou des héros”¹¹⁵. Toutefois, l’auteur précise que le rituel ne peut être accompli et faire sens que si l’on en connaît l’origine mythique, “c’est-à-dire le mythe qui raconte comment il a été effectué pour la première fois”¹¹⁶. Pour ces sociétés, il existe donc une circularité entre les mythes et les rites, qui sont indissociables. Comme le dit Maurice Godelier : “Les mythes cosmologiques éclairent les rites, les rites témoignent en permanence de la vérité des mythes”¹¹⁷.

Ce sont donc par les gestes rituels et l’utilisation de l’art sacré (les chants, les musiques, les danses ou les objets sacrés) que l’imaginaire des mythes peut être rendu présent et vécu comme plus que réel, comme fondement de toute réalité. Car en effet, pour que l’imaginaire devienne “sur-réel” et se transforme en rapports sociaux et matériels, il faut que les croyances s’incorporent dans les corps, dans les mots et les objets afin de leur donner une consistance réelle. Par ces témoignages matériels, symboliques et sociaux, l’ordre imaginaire d’une société peut alors être tenu comme plus vrai et plus légitime que d’autres.

b) Recharger les rituels de significations

En complément de ces aspects du mythes, des études scientifiques nous indiquent que face au chaos et l’incertitude, les rites nous permettent également de nous apaiser en retrouvant de l’ordre et de la cohérence¹¹⁸. L’être humain a donc naturellement tendance à pratiquer des rites, qu’ils soient individuels ou collectifs. De nos jours, les sociétés contemporaines n’en ont pas totalement perdu ; cependant, ces derniers sont dans la plupart du temps dépourvus de significations symboliques et décontextualisés (c’est-à-dire qu’ils ne sont plus vécus comme l’entretien d’une mythologie).

Dans son ouvrage *Manières d’être vivant*, Baptiste Morizot nous propose un rite que nous pourrions réinvestir de signification : le rituel du sel, pour se remémorer nos ancêtres il y a des milliards d’années. “A chaque repas, nous accomplissons un geste d’une portée rituelle majeure. Un culte des ancêtres qui n’a pas été révélé jusqu’ici [...] : nous salons. C’est un rituel quotidien, dont on aperçoit peu les protagonistes immémoriaux : ceux envers qui il rend son culte discret”. Morizot développe ensuite son propos : “Notre besoin de sel, en fait, est un héritage secret de notre long passé aquatique : de ces quelques milliards d’années où nos ancêtres ont

¹¹⁴ Maurice Godelier, *L’imaginé, l’imaginaire et le symbolique*, Paris, CNRS Éditions, 2015, p.149.

¹¹⁵ Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, Folio Essais, 1988, p. 31.

¹¹⁶ Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, Folio Essais, 1988, p. 30.

¹¹⁷ Maurice Godelier, *L’imaginé, l’imaginaire et le symbolique*, Paris, CNRS Éditions, 2015, p.171.

¹¹⁸ Sébastien Bohler, *Où en est le sens ?* Paris, Éditions Robert Laffont, 2020, p.65-67.

vécu dans un milieu océanique dont la salinité était forte. [...] la mer est restée au-dedans comme un souvenir de chair, incorporée en nous sous la forme des besoins de sel nécessaire pour vivre”¹¹⁹. Or de nos jours nous salons, sans nous souvenir pourquoi, et tuons nos lointains ancêtres (les éponges). Mais nous pourrions redonner du sens au rituel de saler : “On pourrait réinvestir de signification éco-évolutive ce rituel que nous accomplissons déjà envers nos ancêtres préhumains chaque fois que nous salons. Un rituel silencieux, tout simple, accompli dans le for intérieur, sans mysticisme - sans autre mysticisme que celui de la vie”¹²⁰. Cet exemple de rite à “recharger de sens”, pourrait être une manière de réactualiser une nouvelle mythologie et nous aider à retrouver un certain équilibre avec le monde. Cela pourrait être une manière de réorienter notre attention à l’égard des autres vivants et, par ce fait même, de réajuster nos relations que nous entretenons avec eux.

Mais ce rituel, bien que répété par l’ensemble des êtres humains, s’opère individuellement. Or le neuroscientifique Sébastien Bohler souligne également l’intérêt et le potentiel des rites collectifs. Outre le rôle des rites pour revivre des épisodes mythiques et les réactualiser, il nous rappelle que les rituels collectifs sont aussi les piliers de la vie sociale. En effet, face à des milliers d’inconnus dont les intentions et le fonctionnement mental sont incertains, le rituel collectif apaise le cortex cingulaire¹²¹. Aussi précise-t-il qu’il est fondamental que “ceux-ci réunissent les gens en chair et en os, et non de façon virtuelle”¹²², pour plus de synchronie et de résonance émotionnelle, mais également dans une démarche de sobriété numérique. Nous développerons à travers nos entretiens le rôle des rituels collectifs et en quoi ils pourraient servir d’ancrage aux nouveaux récits.

Ainsi se présente la nécessité d’imaginer de nouveaux rituels sociaux réinvestis de sens, qui permettraient par ailleurs de valoriser socialement les personnes respectueuses de la relation au monde vivant. Mais comment faire de ces personnes les héros du Nouveau Monde, plutôt que les stars actuelles de télé-réalité et du show-business ? Comment les valoriser symboliquement ?

3. Réajuster notre symbolique

Maurice Godelier insiste sur le rôle fondamental du symbolique pour l’être humain : “L’imaginé, qu’il soit ou non imaginaire, ne peut exister, être communiqué et devenir socialement existant qu’à l’aide de supports symboliques”¹²³. La fonction symbolique permet en effet de produire des signes qui font sens et qui se réfèrent à “quelque chose d’autre qu’eux-mêmes” (le signifiant), permettant de donner du sens à cette chose (le signifié). Par exemple, la fleur de lys est un signifiant qui permet de symboliser un signifié particulier, à savoir la royauté. En devenant symbole de la royauté, la fleur de lys porte en elle un sens qui se réfère à quelque

¹¹⁹ Baptiste Morizot, *Manières d’être vivant*, Paris, Éditions Actes Sud, 2020, p. 151-152.

¹²⁰ *Ibid.* p.171.

¹²¹ Mais encore plus s’il est associé à un sacrifice. En réalisant des sacrifices lors des rituels auxquels nous participons, nous pouvons alors nous assurer de la sincérité de leur adhésion au sacré. Sébastien Bohler, *Où en est le sens ?* Paris, Éditions Robert Laffont, 2020, p.306.

¹²² *Ibid.* p.318.

¹²³ Maurice Godelier, *L’imaginé, l’imaginaire et le symbolique*, Paris, CNRS Éditions, 2015, p.35.

chose d'autre que son essence. "La fonction symbolique, nous dit-il, est impliquée dans toutes les formes de pensée et d'action que l'humanité a jusqu'ici inventées et elle le sera dans toutes celles qu'elle inventera encore"¹²⁴.

Pour Aurélien Barrau, la symbolique possède un immense potentiel, car beaucoup de nos actions sont mises en œuvre non pas pour ce qu'elles sont, mais pour acheter le regard de l'autre afin de satisfaire notre besoin de reconnaissance. Réajuster notre symbolique peut alors nous permettre de changer nos représentations du monde, et donc, nos manières d'être : "L'humain (comme sans doute d'autres animaux) est un être de symboles. *Homo symbolicus*. Il est fasciné, structuré, construit par ses symboles. Il fait des mondes avec les symboles. Il invente des langages symboliques, il en sacralise certains et en déchoit d'autres"¹²⁵. Ainsi nous construisons des mondes par nos systèmes symboliques, sur lesquels nous avons tout pouvoir.

Nous attribuons aujourd'hui une immense puissance symbolique méliorative à des pratiques prédatrices et des usages écocides, mais cela pourrait changer. Le philosophe nous propose ainsi de "renverser la valeur symbolique de ce qui est encore positivement connecté, mais qui, en réalité, devrait être vu comme une faiblesse, voire une violence. Quand les objets fièrement exhibés ou les attitudes activement revendiquées ont un impact très évidemment nuisible sur d'autres humains, sur d'autres vivants, sur la possibilité d'un futur, il est de notre seul ressort de leur confirmer maintenant une portée emblématique dépréciative"¹²⁶. Si un voyage en avion pour passer un week-end à des milliers de kilomètres devient un symbole du dérisoire voire de "délinquance environnementale" plutôt que de réussite sociale, alors ce type de pratique évoluera naturellement. Ce réajustement de notre symbolique est essentiel pour changer nos manières d'être, nous dit-il : "Si les symboles changent, les attitudes changeront sans délai : nous agissons, en grande partie, pour plaire. Le faste décomplexé, la richesse obscène, l'égoïsme prédateur, le néocolonialisme assumé, la figure du mal possédant fier de son insouciance sont immensément ringards aujourd'hui"¹²⁷.

C'est pourquoi faire évoluer nos imaginaires revient à véhiculer de nouvelles dimensions symboliques à travers de nouveaux récits mythiques (pour valoriser socialement les personnes œuvrant pour la relation au vivant) et de vivre des rituels collectifs qui font sens (pour en faire activement l'expérience). A ce titre, nous pourrions par exemple faire des permaculteurs les nouvelles stars de nos sociétés en rendant tendances leurs pratiques et leurs rites, en faisant de leurs outils de nouveaux symboles de prestige social, etc. Nous approfondirons la question de la symbolique en deuxième partie de ce mémoire. Nous explorerons également d'autres moyens multisensoriels qui nous permettraient de vivre, de ressentir et d'entretenir les nouveaux imaginaires, comme certaines expériences immersives permettant d'éprouver des sentiments de reliance et d'émerveillement.

¹²⁴ *Ibid.* p.59.

¹²⁵ Aurélien Barrau, *Le plus grand défi de l'histoire de l'humanité (édition revue et argumentée)*, Paris, Éditions Michel Lafon, 2020, p.86.

¹²⁶ *Ibid.* p.87.

¹²⁷ *Ibid.* p.88.

CONCLUSION ET OUVERTURE

Finalement, l'un des principaux enjeux de la révolution des imaginaires consiste à retrouver ce que la modernité a pendant longtemps délaissé : l'émerveillement. Rob Hopkins, Baptiste Morizot, Aurélien Barrau, Pablo Servigne et bien d'autres penseurs s'accordent sur la nécessaire reconnexion à l'émerveillement. Car le délitement de cette sensation révèle quelque chose de très important : le fait qu'aujourd'hui, nous sommes tout simplement aveugles à la magie de la vie. Or les nouveaux imaginaires ont le potentiel de nous éveiller à un monde réenchanté. Il est temps d'éprouver à nouveau de l'émerveillement devant un coucher de soleil irradiant l'océan, lorsque le vent s'engouffre entre la cime des arbres dansants, à l'écoute de la symphonie des oiseaux chantants, ou simplement lorsque nous redécouvrons les saveurs de légumes d'antan. Ainsi pourrions-nous remplacer nos plaisirs consuméristes par cette réalisation qui émerge souvent lorsque nous éprouvons un sentiment de gratitude ou de reliance avec le monde vivant. Pour le philosophe Baptiste Morizot, il faut à présent "politiser l'émerveillement", qui reste encore aujourd'hui une notion mal connotée, car désengagée du monde commun.

Face au plus grand défi de notre histoire, les nouveaux imaginaires ont donc le potentiel de nous éveiller aux dangers existentiels que nous avons provoqués et nous mener à des changements radicaux. En véhiculant des normes sociales vertueuses, une nouvelle éthique et de nouvelles dimensions symboliques, ces imaginaires nous permettront d'aller vers le renoncement de nos modes de vie démesurés, et ce de manière ouverte, consentie et joyeuse. Mais pour cela, un travail de décolonisation et de libération reste primordial. De plus, nous devons éviter toute forme de réappropriation de l'imagination ou d'instrumentalisation des nouveaux récits. Enfin, nous avons vu qu'il ne s'agit pas simplement de communiquer et véhiculer de nouveaux récits souhaitables, mais également de les vivre, les ressentir et les entretenir à travers le temps, de sorte à mieux les intérioriser et les percevoir comme plus vrais que d'autres. Alors seulement nous serons plus à même de coopérer massivement pour matérialiser ces nouveaux imaginaires et les transformer dans le monde réel, en donnant naissance à de nouvelles formes de sociétés plus justes et harmonieuses.

Ainsi, la seconde partie de ce travail de recherche consistera à explorer des hypothèses de nouveaux imaginaires permettant une *revitalisation intégrale de nos relations au monde vivant*. Il s'agira de confronter certaines intuitions, de les mettre en pratique et d'affiner nos suggestions. De montrer comment, concrètement, nous pouvons faire émerger et vivre activement de nouveaux imaginaires qui transforment nos manières d'être, de penser, de sentir et d'agir pour réussir les transitions.

En ouverture de cette revue de littérature, nous aimerions toutefois souligner qu'il existe certainement d'autres manières de renouveler nos imaginaires et nos relations au monde. Pour le dessinateur Alessandro Pignocchi par exemple, il ne s'agit pas tant de travailler les récits et les valeurs, mais plutôt de faire des "recherches de terrain" et d'expérimenter des mondes alternatifs. Il exprime à ce sujet : "Plus récemment, j'ai découvert qu'il existe des endroits en France où cette révolution cosmologique est déjà en cours, où l'on commence déjà à

imaginer des mondes ouverts aux relations de sujet à sujet avec les plantes, les animaux et le territoire. Ces lieux, ce sont les ZAD, et en particulier Notre-Dame-des Landes¹²⁸. Ces mondes alternatifs que représentent les ZAD nous offrent l'occasion de nous émanciper de la vision naturaliste et de construire un nouveau rapport au vivant, à partir de l'action locale. Dès lors, existe-il d'autres *espaces d'émergence pour le vivant*, d'autres actions ancrées sur les territoires qui nous permettraient de changer notre relation au monde ? Toutefois se pose alors une question : comment élargir ces *imaginaires matérialisés* à une échelle plus globale, si ce n'est par la diffusion de nouveaux récits capables de mettre en mouvement une masse d'individus venant de tous horizons ?

¹²⁸ Alessandro Pignocchi, *La recomposition des Mondes*, Paris, Seuil, 2019.

PARTIE 2 : DÉVELOPPEMENT DES HYPOTHÈSES

Méthodologie

Les entretiens qualitatifs

Afin d'explorer la viabilité de nos hypothèses, nous avons choisi une méthodologie de recherche qui repose sur une série d'entretiens semi-directifs, avec des questions variées en fonction des axes choisis pour l'entretien. L'approche qualitative nous semblait en effet plus pertinente qu'une démarche quantitative sur un sujet expérimental comme le nôtre, qui concerne des acteurs et des milieux très spécifiques. Après avoir établi une cartographie des projets français autour des nouveaux imaginaires, nous avons sélectionné les initiatives les plus pertinentes pour éclairer nos hypothèses. Au total, nous avons interrogé 15 personnes aux profils et domaines d'activités variés, qui nous ont partagé leur expérience et leur point de vue sur le sujet (dont le résumé des entretiens est à retrouver en Annexe 1). Pour ne pas trahir leurs propos, nous avons retranscrit chaque entretien, dont seulement certains sont à retrouver en annexes par souci de synthèse.

L'observation participante

Dans le cadre de ce travail de recherche, nous avons non seulement souhaité confronter nos hypothèses à travers une diversité d'entretiens, mais également de les mettre en pratique sur un terrain communal de notre village natal et de nous baser sur les enseignements de cette observation participante. Nous avons ainsi accompagné le conseil communal de Greuville (Seine-Maritime) de la conception à la concrétisation du projet. *Cet espace d'émergence pour le vivant* a donc été l'occasion de matérialiser un *imaginaire de reliance et de revitalisation intégrale de nos relations au monde vivant* et de pouvoir observer au plus près de notre terrain de recherche, toujours dans une approche qualitative, les évolutions physiques et sociologiques engendrées par ce projet.

Choix de l'approche holistique

Pour l'ensemble de ce travail de recherche, nous avons tenu à nous inscrire dans une approche holistique, qui tente d'épouser la pensée complexe et systémique. Dans le sillage du penseur Edgar Morin, qui fut une grande source d'inspiration pour ce mémoire, nous avons choisi une démarche transdisciplinaire en privilégiant une vision à la fois globale et la plus fine possible, plutôt que trop spécifique et cloisonnée. Comme une buse qui survole la vallée, nous avons tenté de prendre de la hauteur sur la question des nouveaux imaginaires. De faire un pas-de-côté, telle la ronce qui s'aventure hors de la forêt pour étudier et préparer le terrain de nouveaux récits. Le contexte n'étant pas encore assez mûr pour proposer des généralisations, nous avons choisi d'adopter une approche expérimentale pour explorer les émergences et les signaux faibles dans ce domaine. A travers

ces hypothèses, nous avons tenté humblement d'apporter un regard nouveau, de créer des relations et des ouvertures, de proposer des voies à investir en mettant en perspective des enjeux encore peu intériorisés par les imaginacteurs, c'est-à-dire les organisations qui ont une influence sur les imaginaires sociaux. Ainsi, ce travail de recherche vise à mieux comprendre comment nous pourrions faire évoluer nos imaginaires afin de permettre aux communautés humaines de s'épanouir de manière pérenne, tout en maintenant l'habitabilité de la planète.

Présentation des hypothèses

Dans la revue de littérature - que nous recommandons la lecture pour bien comprendre les enjeux - nous avons vu en quoi une véritable révolution des imaginaires était nécessaire. Nous avons suggéré que l'imaginaire dogmatique et impérialiste moderne, issu de la pensée technicienne et de la rationalité dualiste, était au cœur des bouleversements planétaires, puis nous avons commencé à évoquer comment nous pourrions traverser la crise des imaginaires actuelle. Nous avons ensuite posé, à partir de la littérature existante, les conditions de viabilité et d'effectivité des nouveaux imaginaires, tout en démontrant qu'il était nécessaire de pouvoir les vivre activement de manière à ce qu'ils soient vraiment efficaces, c'est-à-dire qu'ils nous permettent de changer notre relation au monde vivant.

Ainsi, comment pouvons-nous favoriser l'émergence de nouveaux imaginaires pour transformer nos relations au monde vivant ?

De plus en plus médiatisée, notamment depuis la parution en 2020 du Hors-Série de Socialter *Le Réveil des Imaginaires*¹²⁹, la question des imaginaires et des nouveaux récits suscite un enthousiasme sans précédent. Un certain nombre d'initiatives allant dans ce sens fleurissent dans plusieurs secteurs d'activités, en particulier dans le milieu culturel. Mais comment parvenir à renouveler nos imaginaires en évitant toute forme de réappropriation ou d'instrumentalisation ? Comment s'assurer que la mobilisation à travers de nouveaux imaginaires et de nouveaux récits soit réellement efficace, tant en termes de changement de relation au monde que de changement d'échelle ? Autrement dit, comment peut-elle véritablement nous permettre de repenser collectivement nos modes de pensée pour changer nos manières d'être-au-monde ?

A partir des travaux de l'anthropologue Maurice Godelier, nous avons vu qu'il existe plusieurs formes d'imaginaires que nous pourrions qualifier d'*imaginaire idéal* et d'*imaginaire matérialisé*. Pour renouveler nos imaginaires et les éprouver activement, il semble nécessaire de créer davantage de ponts et de synergies entre les *imaginaires idéels* du monde culturel et les *imaginaires matérialisés* dans les territoires, de manière à *faire récit en commun*. Dans un premier temps, nous allons donc nous intéresser aux acteurs avec lesquels

¹²⁹ Socialter, *Le Réveil des Imaginaires*, Hors-Série n°8, Paris, avril-mai 2020.

nous pourrions infuser de nouveaux imaginaires. Ensuite, nous nous intéresserons au contenu des nouveaux imaginaires puis nous terminerons par étudier leurs modes et formes d'expression.

La première hypothèse propose d'*infuser de nouveaux imaginaires avec les imaginacteurs* pour parvenir à renouveler nos imaginaires et opérer un changement d'échelle. Nous nous demanderons alors qui sont les imaginacteurs et lesquels sont les plus influents, puis nous verrons comment les sensibiliser aux enjeux relatifs à l'imaginaire et les accompagner dans la conception et la diffusion de nouveaux récits.

La seconde hypothèse suggère de *promouvoir des imaginaires revitalisants, ouverts et sensibles* pour aller au-delà de l'imaginaire dualiste, compétitif et expansionniste de la modernité. Nous verrons en quoi *l'imaginaire de la reliance et de la revitalisation intégrale de nos relations au monde vivant* ainsi que celui de la *régénération symbiotique* semblent à ce titre les plus intéressants.

La troisième hypothèse invite à *vivre activement les imaginaires à travers des espaces d'émergence pour le vivant*. Nous commencerons par définir ces espaces d'émergence pour le vivant, puis nous étudierons l'importance de pouvoir faire activement l'expérience de l'imaginaire et de parvenir à l'entretenir dans le temps à travers des rituels collectifs et une nouvelle symbolique. Nous développerons également en quoi ces dimensions s'avèrent précieuses pour éviter toute forme de réappropriation des récits.

Hypothèse I : Infuser de nouveaux imaginaires avec les imaginacteurs

A. Les imaginacteurs comme parties prenantes aux imaginaires sociaux

1. Cartographie des imaginacteurs

Durant notre stage de Master 1 au sein du mouvement On Est Prêt, nous avons eu l'occasion de réaliser une *Cartographie des imaginacteurs* à retrouver en Annexe 2, afin d'identifier les acteurs avec lesquels travailler en priorité pour faire évoluer nos imaginaires. Sur la base d'un document de recherche de 30 pages et en nous appuyant sur les réponses de plusieurs entretiens avec des experts du sujet, cette cartographie permet d'identifier et de positionner les principaux imaginacteurs selon leur influence, c'est-à-dire selon leur capacité à produire et diffuser des imaginaires à court/moyen terme, et leur intérêt, c'est-à-dire leur engouement manifesté pour ces sujets et la compatibilité avec leur mode de fonctionnement.

2. Les principaux imaginacteurs

Cette analyse, dont vous pouvez retrouver la synthèse en Annexe 3, permet ainsi de visualiser les principaux imaginacteurs. Parmi eux, les acteurs culturels, les marques et entreprises, les publicitaires et communicants, les médias mais aussi les créateurs de contenus, les collectivités, ainsi que les associations, les organismes de formation et d'éducation sont autant d'acteurs en mesure d'entretenir des imaginaires collectifs à travers des récits séduisants. Des récits, nous l'avons vu, capables d'intégrer à la fois des dimensions rationnelles et émotionnelles, avec le potentiel de rendre sensibles ces enjeux, de leur donner du sens et de la consistance afin d'opérer un changement d'échelle et de mettre en mouvement l'ensemble de la société.

Les acteurs culturels se réfèrent ici au monde artistique (la littérature, l'audiovisuel, le spectacle vivant, les arts picturaux et plastiques, la sculpture, l'architecture, etc.). De nos jours, les productions culturelles, en particulier audiovisuelles, sont au cœur de nos sociétés de divertissement et contribuent très activement au développement de nos imaginaires. Avec les médias, les publicitaires, les marques et les créateurs de contenus (ou "influenceurs"), les acteurs culturels véhiculent à travers leurs créations des représentations sociales et des imaginaires qui entretiennent majoritairement un modèle de société consumériste insoutenable. Mais notons que les artistes et créatifs ont souvent une sensibilité plus prononcée concernant les défis sociétaux et expriment un fort intérêt concernant la conception de nouveaux récits et la diffusion d'imaginaires souhaitables, ce qui en fait des imaginacteurs incontournables. C'est d'ailleurs ce que nous explique Sandy Arzur, directrice générale de Sparknews, lors de notre entretien :

“Pour faire simple, aujourd'hui nous n'avons pas d'autres choix que de faire bouger tous les acteurs. Maintenant, il s'agit de cibler les acteurs qui ont la capacité de traction la plus grande et la plus profonde, comme notamment les médias. Car les médias, c'est à la fois de la puissance et de la profondeur. Mais il y a également d'autres acteurs qui influencent nos imaginaires : ce sont les auteurs,

les artistes et créatifs qui nous racontent le monde de manière sensible et qui nourrissent nos projections du monde à travers des œuvres et des créations. Ces acteurs culturels sont ceux qui ont la main sur ce qui nous donne notre valeur humaine la plus profonde, c'est-à-dire la culture. C'est le bien le plus précieux que nous ayons collectivement. Donc, je ne dirais pas que c'est le levier le plus puissant comparativement aux médias, mais à mon sens, c'est à la fois le plus profond dans ce que ça peut apporter chez les êtres, et à la fois ce qui est le plus précieux pour faire en sorte que notre capacité à rester humain collectivement soit protégée. C'est-à-dire que la "sustainability", c'est aussi la "sustainability" de l'être humain dans ce qui le constitue. Ainsi la culture a un pouvoir d'irrigation "soft power" de qui nous sommes, qui est d'ailleurs tout aussi importante que l'éducation".

Les entreprises ont également un rôle crucial à jouer, comme nous le rappelle Michaël Dandrieux, sociologue de l'imaginaire, cofondateur et président d'Eranos :

"Les entreprises [...] ne comprennent pas encore qu'elles ne sont pas seulement responsables des produits ou des services qu'elles proposent sur le marché, mais qu'elles sont également responsables du monde que ces produits ou services autorisent".

Les publicitaires et communicants détiennent aussi un pouvoir monumental pour diffuser de nouveaux récits et partager à court terme de nouvelles valeurs et normes sociales vertueuses. Mais pouvons-nous constater une évolution dans la sincérité de l'engagement des publicitaires ? A cette question, Pascal Girodias, directeur de Radio France Publicité, répond :

"On voit que le marché se structure, que ce soit par la loi avec la promotion des énergies fossiles qui sera interdite à partir de juillet 2022, ou naturellement comme avec les publicités automobiles qui se concentrent désormais sur les véhicules électriques ou hybrides. Même si je pense que certains sujets demeurent vivaces, comme notamment la promotion de l'aérien court-courrier ou low-cost, je pense qu'il y a une prise de conscience collective qui est évidente".

Néanmoins, même si on peut observer certaines avancées, les principaux imaginacteurs sont loin d'être à la hauteur des enjeux contemporains, comme nous le rappelle Valérie Zoydo, autrice et réalisatrice de films engagés qui œuvre activement sur ces sujets depuis plusieurs années :

"Le monde culturel, tout comme le monde des médias et de l'information en général, a perdu son rôle de mise en perspective du monde contemporain. Autrefois ces acteurs étaient comme des "éclaireurs sociétaux". Ils permettaient de voir et déchiffrer le monde qui venait. Aujourd'hui les critères industriels ont appauvri l'offre et le regard. Il est donc important que le monde culturel retrouve ses lettres de noblesse en se formant à ces enjeux, en prenant le temps de la création, de la compréhension, de la contemplation... La culture, au-delà de son rôle d'émerveillement et d'enchantement, a aussi un rôle politique. C'est un contre-pouvoir. Créer c'est résister. Face au désenchantement voire au cynisme que suscite la fin de civilisation que nous vivons, la culture peut créer et diffuser des récits qui nous

“empuissantent” et nous permettent à nous, citoyens, de participer également à l’écriture de notre histoire commune”.

En outre, notons que les citoyens peuvent également être créateurs et vecteurs de récits et d’imaginaires dans leur vie quotidienne. Ils sont d’ailleurs ici considérés comme la clé-de-voûte de cette cartographie, c’est-à-dire que c’est seulement lorsque nous vivons activement et collectivement ces nouveaux imaginaires que nous pourrions former une société plus juste et harmonieuse. Mais c’est bien en ciblant en priorité l’accompagnement des principaux imaginacteurs que nous nous donnerons les moyens de catalyser l’émergence de *nouveaux récits incapacitants* dans la société, c’est-à-dire des récits inspirants qui nous mettent en capacité d’action. En donnant notamment à voir des futurs souhaitables et la possible reprise de pouvoir des citoyens pour réussir les transitions, les imaginacteurs peuvent activer notre puissance d’agir et créer des synergies pour matérialiser les nouveaux imaginaires. Car en effet, en choisissant de s’inscrire dans de nouveaux récits de sociétés socialement plus vertueuses, en cohérence avec les cycles du vivant et les limites planétaires, les citoyens peuvent à leur tour exercer une pression sur l’ensemble des imaginacteurs, qu’ils s’agissent par exemple des marques (par leurs choix de consommation), des partis politiques (par leur vote) ou des acteurs culturels (par l’attention accordée aux productions culturelles).

Mais soyons clairs, c’est seulement en multipliant les initiatives et en touchant un large public par la culture populaire que nous pourrions espérer que ces récits soient efficaces, comme nous le dit avec justesse Sandy Arzur :

“Le pouvoir de l’art et de la fiction est justement de toucher le public d’une manière indicible. Dans tous les cas, il ne s’agit pas d’être dans une logique monolithique où une seule œuvre provoquerait un sursaut planétaire mais plutôt dans une approche de couches et de faisceaux qui se superposent et se complètent. D’ailleurs, se pose aussi la question de qui a accès à la culture. Le travail est aussi de donner accès à la diversité culturelle”.

Il faut néanmoins être vigilant concernant l’efficacité de l’imaginaire que les imaginacteurs véhiculent dans leurs créations. Le photographe et metteur en scène Nicolas Henry revient justement sur l’importance de l’efficacité des imaginaires proposés et du rôle des formateurs pour accompagner les imaginacteurs :

“Pour donner envie aux personnes, il faut leur dire qu’on peut agir et montrer que les imaginaires sont efficaces. Dès lors que les personnes se sont mises en route localement avec des modèles efficaces, c’est-à-dire qui apportent des transformations directes et du mieux vivre, les modèles peuvent essaimer à plus grande échelle. [...] Pour moi il peut y avoir un écueil concernant l’imaginaire, c’est qu’il peut conduire à de nouvelles pauvretés ou des désillusions, par exemple en voulant reproduire la sobriété heureuse de Pierre Rabhi et pratiquer l’agroécologie sans formations. Les formations sont vraiment importantes pour assurer la pérennité des projets. Il faut donc cultiver des imaginaires et des modèles avec une efficacité réelle pour la société tout en accompagnant les acteurs qui voudraient les produire.

C'est là où il faut que le récit fasse rêver, qu'il soit gourmand, tout en démontrant sa viabilité, et cette partie plus concrète passe par l'éducation et la formation. Par exemple, les personnes qui vivent dans les ZAD sont souvent très formées. Il y a donc une partie plus romantique qui est celle de relier et de provoquer des prises de conscience par l'imaginaire, il y a ensuite la mise en récit au niveau sociétal des modèles qui sont réellement efficaces, puis il y a enfin la création de formations précises et complètes pour outiller les personnes qui veulent se lancer".

Ainsi se posent les questions suivantes : Comment les imaginacteurs peuvent-ils infuser de nouveaux imaginaires dans l'ensemble de la société ? Comment les sensibiliser et les accompagner en ce sens, c'est-à-dire les former et les outiller sur ces enjeux ? Comment éviter toute forme de réappropriation ou de greenwashing et faire en sorte que les nouveaux récits soient réellement transformateurs de nos rapports au monde ?

B. Accompagner les imaginacteurs

Durant notre stage de Master 2 au sein du Service Mobilisation Citoyenne et Médias de l'ADEME, nous avons réalisé cette-fois-ci une cartographie des actions menées par l'Agence de la transition écologique pour mobiliser la société à travers de nouveaux imaginaires. Celle-ci nous a largement aidé à visualiser la diversité d'actions et de ressources existantes sur le sujet. Nous commencerons par nous intéresser aux initiatives d'acculturation des imaginacteurs aux grands enjeux de notre époque, puis des formations et des outils collaboratifs qui sont aujourd'hui proposés. Ensuite nous détaillerons quelques ressources et études qui visent à mieux comprendre les attentes des imaginacteurs et des citoyens et proposer des actions novatrices.

1. Acculturation et formations

a) S'acculturer aux enjeux de transitions avec la Fabrique des Récits

Une première manière d'accompagner les imaginacteurs dans la création et la diffusion de nouveaux récits écologiques inspirants et mobilisateurs consiste à les acculturer à ces thématiques (c'est-à-dire à les familiariser aux grands enjeux contemporains et leur apporter une culture "Nouveau Monde" dans leurs approches) et les inspirer à travers des projets ou des initiatives qui ont déjà été initiés. A ce titre, la Fabrique des Récits¹³⁰ œuvre au quotidien pour sensibiliser les acteurs culturels aux enjeux de la transition écologique et sociale afin que leur créativité puisse inspirer la société. Comme nous explique Sandy Arzur, directrice générale de Sparknews, la Fabrique des Récits est un espace pour créer du dialogue entre différents univers :

¹³⁰ Collectif créé et animé par Sparknews depuis 2020 avec l'ADEME comme partenaire fondateur. La Fabrique met à disposition un centre de ressources inédit, organise des événements et des masterclass permettant de créer des rencontres entre des artistes, des experts et des acteurs de terrain. Retrouvez plus de détails concernant la Fabrique des Récits : <https://www.sparknews.com/fabrique-des-recits/>

“Pour faire bouger les choses, notre objectif est de faire en sorte que les personnes se passent le relais car l'exemplarité et le vécu jouent en faveur de la mobilisation. Nous leur proposons notamment de rencontrer des “positividers”, c'est-à-dire des personnes qui sont déjà dans cette logique de transformation de la société, qui vont parler autant de la partie très concrète de leur initiative que des leviers qui les ont animés. Car parfois, il peut être plus intéressant de comprendre quel a été le déclic d'une initiative - par exemple le biomimétisme ou la permaculture -, que de leur proposer simplement du contenu théorique, comme des cours sur le biomimétisme ou la permaculture”.

b) Inspirer les scénaristes avec le Parcours Nouveaux Récits

Dans le cadre de nos recherches, nous avons également assisté à une journée du Parcours Nouveaux Récits proposé par le Festival Atmosphère¹³¹. Ce parcours a pour vocation de donner aux auteurs et aux scénaristes des clés de compréhension de ce que pourrait être une société compatible avec le vivant, en créant un dialogue constructif avec tous les acteurs de la chaîne de fabrication des récits (scénaristes, réalisateurs mais aussi diffuseurs et producteurs) afin qu'ils se saisissent ensemble de ces enjeux et se questionnent sur leur responsabilité en tant que créateurs ou porteurs d'histoires.

Ainsi la Fabrique des Récits et le Parcours Nouveaux Récits sont des espaces qui viennent nourrir les participants sur les sujets de transitions et ouvrir des perspectives, créer du dialogue entre les différents acteurs, mais sans intervenir dans le processus créatif et dans le contenu des œuvres. Toutefois, nous allons voir que certaines démarches permettent d'accompagner au plus près les imaginacteurs qui le désirent dans la conception de nouveaux récits.

c) L'accompagnement éditorial proposé par Imagine 2050

Lors de notre stage de Master 1 avec On Est Prêt, nous avons eu l'opportunité d'accompagner plusieurs acteurs culturels avec Imagine 2050¹³², une société de production à impact et de conseil engagée qui propose aux imaginacteurs des contenus de sensibilisation et de mobilisation sur les enjeux de transition écologique et sociale. Nous avons par exemple eu la chance de travailler sur la nouvelle collection de romans jeunesse #OnEstPrêt avec la maison d'édition Glénat, qui abordent la question de l'urgence climatique et écologique à travers des récits inspirants et positifs. En conseillant et documentant les auteurs sur des sujets engagés, en enrichissant la toile de fond des récits et en proposant du contenu supplémentaire à la fin des ouvrages pour aller plus loin, ce type d'initiative très opérationnelle permet d'être au plus proche des créateurs et de les aider concrètement dans la création des récits. Lors de notre entretien avec Yasmina Auburtin, la consultante en

¹³¹ Plus d'informations sur : <https://www.atmospheresfestival.com/parcours-nouveaux-recits/>

¹³² Retrouvez plus de détails concernant Imagine 2050 sur : <https://imagine2050.fr/>

stratégies éditoriales à impact pour Imagine 2050 relevait d'ailleurs l'importance d'accompagner les imaginacteurs dans le processus de création des récits pour accélérer la mobilisation sur ces enjeux¹³³.

A présent, nous allons voir qu'il est aussi important de parvenir à proposer des formations adaptées à chaque imaginacteurs en nous intéressant sur le cas spécifique du secteur publicitaire.

d) Former les publicitaires et communicants

Nous avons vu jusqu'ici plusieurs initiatives permettant d'accompagner les acteurs culturels, mais nous aimerions à présent nous intéresser plus particulièrement aux publicitaires et communicants qui peuvent être très influents à court terme, notamment par leur capacité à marteler certains types de récits et influencer nos imaginaires. A ce titre, Entreprise pour l'Environnement (EpE) a sorti le guide *Représentations des modes de vie et transition écologique*¹³⁴ pour sensibiliser le secteur publicitaire à ces enjeux. Cependant, même si le guide a la vertu de mettre en évidence plusieurs stéréotypes à éviter dans les publicités et proposer des bonnes pratiques à adopter pour rendre désirables les comportements et modes de vie écoresponsables, il n'explique pas quels imaginaires sont à l'origine de ces stéréotypes et restent donc seulement à la surface du problème.

Mais alors comment pourrions-nous faire en sorte que la publicité devienne responsable ? Peut-elle vraiment se mettre au service de la sobriété et de la résilience solidaire ? N'y a-t-il pas ici une contradiction fondamentale ? Comment le secteur publicitaire, dont les indicateurs de performance reposent sur l'augmentation des ventes et des parts de marché, pourrait favoriser des facteurs plus qualitatifs comme l'évolution des imaginaires et des rapports au monde pour réussir les transitions ? Cela nous ramène alors aux premiers questionnements de ce mémoire : comment éviter toute forme de réappropriation des récits dans une logique marchande ou de divertissement ? Autrement dit, comment faire en sorte que de nouveaux récits, comme celui de la consommation responsable, ne soient pas au service du *statu-quo* mais qu'ils nous permettent véritablement de changer nos relations au monde ? Valérie Martin, experte en communication responsable et cheffe du Service Mobilisation Citoyenne et Médias (SMCM) de l'ADEME, nous apporte quelques éclairages :

“La première question qu'il faut se poser c'est : est-ce que la publicité a envie de mobiliser tous ces talents et ces moyens sur ces questions-là ? Ensuite, si la publicité promeut des biens ou services qui sont autorisés sur le marché, la seconde question est : faut-il les interdire ? Le rôle de la puissance publique est donc aussi à considérer. On voit que les publicitaires s'engagent sur l'éco-socio-conception des communications, sauf qu'il y a effectivement aussi toute une dimension sur les

¹³³ “C'est un gain de temps énorme. Il est vrai que le processus idéal serait d'abord d'acculturer les imaginacteurs aux enjeux de transitions, puis de les accompagner dans l'accueil des émotions que cela suscite chez eux, de focaliser ensuite sur l'impact de leur métier sur la société pour enfin passer à l'action. Mais face à l'urgence et sur le principe que certains créateurs ont déjà conscience de l'importance de véhiculer de nouveaux récits, on peut déjà les accompagner dans leur travail au quotidien tout en les formant en parallèle”.

¹³⁴ Entreprise pour l'Environnement (EpE), *Représentations des modes de vie et transition écologique*, 2021. A retrouver sur : <http://www.epe-asso.org/representations-des-modes-de-vie-et-transition-ecologique-novembre-2021/>

imaginaires, les messages et les représentations sociales qui sont véhiculées, etc. Le récit de la surconsommation existe depuis des décennies, il est donc difficile de changer les représentations associées du jour au lendemain. En revanche, c'est tout de même intéressant de voir que ce secteur porte une attention particulière sur les enjeux liés aux nouveaux récits. Par ailleurs, les consommateurs sont de plus en plus en mesure de déceler s'il s'agit d'une démarche de "greenwashing", ou pourrait-on dire de "récit-washing", et donc cela devient chaque jour un peu plus risqué pour les entreprises (risques de "name&shame" ou même de procès concernant l'utilisation d'allégations environnementales trompeuses). Car en effet, la publicité c'est aussi ce que les personnes en font et ce qu'elles en renvoient. Les collectifs citoyens et les lanceurs d'alertes ont donc aussi un rôle important à jouer dans cette transformation. Faire évoluer la publicité, c'est aussi travailler avec les influenceurs et amener les plus pollueurs à se questionner. Enfin sur le contenu véhiculé, il s'agit avant tout d'accompagner les imaginaires actuels du quotidien pour faire évoluer les imaginaires du futur. Et tout comme pour les autres imaginacteurs, l'enjeu de la formation est ici majeur. Sans formation, sans outils ni méthodes, on ne pourra pas infuser de nouveaux récits qui soient adaptés aux enjeux contemporains".

Nous le comprenons, les publicitaires détiennent une grande responsabilité, mais qui repose également sur d'autres acteurs, comme la puissance publique et la société civile. Pour espérer un changement radical dans les pratiques, l'enjeu de formations adaptées est fondamental. En plus des initiatives évoquées précédemment, nous allons voir ci-après quelques études et ressources qui peuvent d'ores et déjà aider les imaginacteurs dans la conception et la diffusion de nouveaux récits.

2. Ressources et études

a) La mise en récits des projets de territoires en transition

Depuis 2001, le Centre Ressource du Développement Durable (Cerdd) outille et accompagne les acteurs de la région Hauts-de-France vers de nouveaux modèles de société plus vertueux dans les territoires. Le Cerdd a ainsi mis à disposition un ensemble de ressources pour accompagner la mise en récits des projets de transitions. Une publication socle *Repères sur la mise en récit(s) de vos projets de transitions*¹³⁵ et un kit d'animation sont à retrouver sur leur boîte à outils en ligne¹³⁶. Ces ressources permettent de donner des clés d'actions et des éléments d'inspiration pour parvenir à faire récit avec l'ensemble des parties prenantes du territoire (élus, habitants, associations, entreprises, communautés de communes, etc.).

¹³⁵ Cerdd, *Repères sur la mise en récit(s) de vos projets de transitions*, Loos-en-Gohelle, 2021.

¹³⁶ <https://www.transitions-economiques.org/>

Lors de notre entretien avec Emmanuel Bertin, directeur du Cerdd, ce dernier nous expliquait que l'approche narrative permettait d'aller plus loin que la communication traditionnelle en mobilisant l'ensemble des parties prenantes des projets de transitions :

“La mise en récit consiste d'abord à situer la trajectoire du projet et de la mettre en perspective dans une trajectoire plus globale (par exemple la création de zones humides dans une commune peut s'inscrire dans un maillage plus large de corridors écologiques comme ceux de la trame bleue¹³⁷). Il s'agit ensuite de mettre en mouvement la population locale en suscitant des émotions et de la motivation notamment par des récits d'habitants qui se sont engagés, des créations artistiques ou par des formes d'animations qui apportent de la joie. Il faut toutefois en parler de manière sincère, en avouant qu'il s'agit d'un chemin qui s'inscrit dans la durée mais qui est malgré tout possible et même désirable. Enfin, la mise en récit des projets de transitions comprend également des phases d'évaluation et d'échanges avec toutes les parties prenantes afin de faire évoluer ensemble le projet. Ce management coopératif et ces temps de réflexivité permettent de développer la confiance et de constituer un terreau favorable pour pérenniser les projets”.

Ces dispositifs de co-construction des projets et de co-décisions peuvent en effet s'avérer plus longs et coûteux par rapport à une gestion de projet classique (il faut par exemple dégager des moyens pour proposer des formations, pour faire venir des dessinateurs ou des artistes, etc.), mais ces derniers entraînent des transformations en profondeur de la population locale. Cependant, la mise en récit n'est pas une action ponctuelle et temporaire, elle s'inscrit dans le temps. Elle nécessite donc une participation active avec la création d'événements, d'ateliers photos ou artistiques, etc. Il y a donc besoin d'avoir une vision qui nous engage dans la durée.

Par la mise en récit, plusieurs villes sont parvenues à accélérer leurs projets de transitions, qu'il s'agisse de l'ancienne ville minière de Loos-en-Gohelle qui s'est engagée dans une démarche de transition écologique et énergétique autour d'un nouvel imaginaire collectif, ou de Malaunay, une ville pilote de la transition qui a su développer une approche narrative séduisante et mettre au coeur de ses projets la participation citoyenne. Dans le développement de la troisième hypothèse, nous reviendrons sur une expérience de mise en récit que nous avons mené au sein d'un village de Seine-Maritime.

b) L'étude Des Récits et des Actes

Durant notre stage à l'ADEME, nous avons eu la chance de co-écrire l'étude *Des Récits et des Actes : La culture au populaire au service de la transition écologique*¹³⁸ dont nous nous permettons de reprendre des éléments de rédaction pour en expliquer les finalités et les résultats.

¹³⁷ A propos de la trame bleue : <https://www.ecologie.gouv.fr/trame-verte-et-bleue>

¹³⁸ Place To B, en partenariat avec l'ADEME et BVA, *Des Récits et des Actes : La culture populaire au service de la transition écologique*, Paris, 2022.

Face à la nécessité de rendre les défis sociaux et écologiques inspirants pour opérer un changement d'échelle, la culture populaire a un rôle clé à jouer. Par sa capacité à parler au plus grand nombre, ses différents styles et formats, elle a en effet la possibilité de faire exister et de développer nos imaginaires pour donner à voir et à expérimenter des sociétés soutenables et socialement plus justes. Les acteurs culturels ont - comme nous l'avons vu - la légitimité et la responsabilité de s'emparer des enjeux sociaux et écologiques pour participer à la création de nouveaux récits inspirants, qui favorisent l'engagement personnel et collectif. Leur participation est indispensable à l'accélération des prises de conscience et l'évolution effective des comportements à plus grande échelle. Pour aider à comprendre comment susciter l'intérêt du grand public sur ces enjeux et lui donner envie d'agir, l'étude *Des Récits et des Actes* a mis en avant plusieurs résultats clés, à partir des réponses d'un panel de 40 participants, permettant de proposer des actions concrètes et d'apporter des réponses aux problématiques suivantes : Comment mobiliser son public pour agir concrètement face aux enjeux climatiques, écologiques et sociétaux ? Quelles sont les attentes du public en ce sens ? Quels sont les ingrédients pour imaginer de *nouveaux récits encapacitants* face à ces défis ?

A partir des réponses des participants confrontés à des ressources culturelles et la mise en perspective avec les résultats d'autres études, le rapport fait tout d'abord ressortir l'importance du fond des récits, de leur contenu. C'est notamment dans leur capacité à susciter des émotions positives et à créer de l'empathie envers les protagonistes (par l'identification aux "héros du quotidien"), à composer avec des éléments réalistes (faits scientifiques, familiarité des lieux, des noms ou des territoires) tout en montrant d'autres voies possibles grâce à la fiction (65% des participants soulignent explicitement les bénéfices de la fiction pour sensibiliser, mais aussi pour se mobiliser en faveur de l'environnement) que le récit peut captiver le public et lui donner envie d'agir¹³⁹. Aussi, l'étude nous montre que la forme de l'œuvre façonne également la manière dont le message est reçu. L'esthétisme de la production, le ton employé (l'humour et la joie), la musique choisie, les formats courts et rythmés sont autant d'éléments qui permettent au public de mieux apprécier les messages de l'œuvre. De plus, nous avons vu que pour qu'il soit encore plus engageant, le récit peut également être prolongé dans le réel. Proposer des ressources complémentaires pour aller plus loin, créer des espaces d'échanges ou co-concevoir des scénarios participatifs permet d'augmenter considérablement la puissance d'agir du public. Ainsi, tous ces éléments réunis composent les ingrédients de *nouveaux récits encapacitants*, c'est-à-dire de récits capables à la fois de sensibiliser le public, de donner des ressources et des clés de compréhension des grands enjeux actuels, tout en l'affectant émotionnellement et en semant l'envie d'agir : autrement dit, des récits inspirants qui mettent en capacité d'action le public.

¹³⁹ La fiction favorise en effet l'engagement écologique lorsque "l'équilibre entre imaginaire et éléments réalistes, menaces et alternatives est correctement manié. Elle peut être un outil pour parler de manière plus subtile des enjeux environnementaux et sociétaux, en touchant les affects grâce à l'intrigue et par l'identification avec des "héros du quotidien". Pour répondre aux attentes du public en matière de culture populaire, la fiction environnementale doit parvenir à éveiller de la joie, de la surprise et de l'intérêt. Pour l'engager sur les grands enjeux de notre époque, elle doit réussir à l'inspirer à travers des dimensions universelles tout en suscitant plus de désirs actifs". *Ibid.* p.24.

A la fin de cette animation de 3 mois, 55% des participants affirment que leur conscience écologique a évolué, avec l'envie d'en faire plus et d'agir concrètement. L'expérience de l'étude *Des Récits et des Actes* a ainsi contribué à acculturer, sensibiliser ou renforcer l'engagement de nombreux participants, parmi ceux en phase d'apprentissage et qui souhaitent améliorer leurs pratiques (Consom'acteurs).auprès des participants qui agissent et essaient d'en parler autour d'eux (Ambassadeurs), elle a entraîné une consolidation des acquis et une intensification des intentions d'action. Ces enseignements s'inscrivent totalement dans la continuité de l'étude *Des Images et des Actes : quels visuels pour parler du climat ?*¹⁴⁰ et militent en faveur d'une création culturelle adaptée au plan émotionnel, aux cibles visées et aux ambitions en termes d'effets induits (sensibilisation ou incitation à l'action). Enfin, les résultats de cette étude et les propositions d'actions représentent des ressources intéressantes pour éclairer les acteurs culturels dans la conception de nouveaux récits, qui les invitent à renouveler leurs pratiques et à établir de nouvelles relations avec le grand public.

Pour finir, nous pouvons dire qu'il existe des moyens pour sensibiliser et inspirer les imaginacteurs, leur donner des ressources clés et des pistes d'actions pour les mettre en mouvement. Toutefois, il existe encore peu de matière concernant le contenu des imaginaires qui semblent les plus intéressants à promouvoir pour réussir les transitions écologiques et sociales. C'est que nous explorerons dans la partie suivante sur la base de nos lectures et entretiens. De plus les initiatives présentées reposent avant tout sur des dimensions rationnelles, or nous avons vu que la pensée technicienne et rationnelle était insuffisante pour mettre en action la majorité des publics. Dès lors, comment pourrions-nous accompagner ces imaginacteurs de manière plus sensible et émotionnelle, de sorte à créer de profonds déclics qui les amènent à questionner leur mode de pensée et à revitaliser leur rapport au monde ? Car comment pourraient-ils œuvrer dans leurs activités pour faire évoluer nos imaginaires et transformer nos relations au monde sans avoir auparavant vécu cette transformation intérieure ?

¹⁴⁰ Place To B, en partenariat avec l'ADEME et BVA, *Des Images et des Actes : quels visuels pour parler du climat ?*, Paris, 2017.

Hypothèse II : Promouvoir des imaginaires revitalisants, ouverts et sensibles

Suite aux conclusions de la revue de littérature, nous pensons que face à la crise des imaginaires que nous traversons, des *imaginaires revitalisants, ouverts et sensibles* semblent devoir émerger. Des *imaginaires revitalisants* d'abord, c'est-à-dire qui éveillent nos forces vitales, qui suscitent des affects et des désirs actifs, et qui prennent soin de la relation au monde vivant. Des *imaginaires ouverts* ensuite, c'est-à-dire qui évitent le dogmatisme et donnent à voir d'autres possibles, qui inspirent et sèment l'envie d'agir, qui nous aident à redéployer une imagination active. Des *imaginaires sensibles* enfin, qui font sens, c'est-à-dire qui réactivent notre sensibilité et nous permettent d'entrer en résonance avec le monde vivant.

Il ne s'agit pas ici d'être dogmatique ou exhaustif dans nos propositions, mais plutôt de faire ressortir les imaginaires qui nous semblent les plus en mesure de répondre aux enjeux actuels, en nous basant sur les conclusions de la revue de littérature et des différentes réponses recueillies lors des entretiens.

Pour commencer, nous pensons que nous ne pouvons pas faire table rase de notre mythologie, de notre culture, de nos imaginaires, mais que nous pouvons cependant "faire à partir de" et "faire avec" pour "aller vers". C'est d'ailleurs ce sur quoi Michaël Dandrieux, sociologue de l'imaginaire, a tenu à préciser dès le début de notre entretien à retrouver en Annexe 5 :

"J'aimerais commencer par un appel à la modestie sur cette question : on ne fonde pas des imaginaires car ce sont les imaginaires qui nous fondent. Peu de personnes parviennent à se détacher de l'imaginaire de leur époque, peut-être quelques anthropologues, des artistes et de grands entrepreneurs. [...] Ce n'est pas nous qui allons construire un imaginaire, c'est l'imaginaire qui nous construit et nous, nous allons le vivre. Gilbert Durand définit l'imaginaire comme "un ensemble d'images et des relations d'images qui constituent le capital pensée de l'*homo sapiens*". C'est donc très difficile de refonder un capital puisqu'en fait pour refonder un capital il faudrait avoir une source, et cette source dans laquelle nous allons puiser pour refonder ce capital, c'est notre capital.

Ensuite les récits et imaginaires ce n'est pas la même chose. Aujourd'hui il y a un certain nombre de récits en compétition les uns avec les autres, dont le récit dominant qui peut prendre plusieurs noms : capitalisme de croissance, progrès, modernité. Ce récit "Apollonien" (Nietzsche, *La naissance de la tragédie*) s'est incarné partout dans nos sociétés, mais il est très difficile d'avoir conscience que nous sommes le fruit d'un imaginaire donné. On vit depuis les années 1960 dans une "zone de haute pression de l'imaginaire" (Gilbert Durand), c'est-à-dire un moment où ces imaginaires saturent et où un autre type d'imaginaire "Diyonisiaque" (Michel Maffesoli) apparaît avec de nouvelles valeurs de proximité, d'enracinement, de présence, de polarités, etc. Et les récits sont produits à l'intérieur de ces grands imaginaires par des acteurs, notamment le récit de la jeunesse éternelle.

Par rapport à votre question, je ne suis pas certain qu'on puisse facilement modifier les imaginaires. Par contre on peut modifier les récits lorsqu'on arrive à les reconnaître. Et ce qui est vrai c'est que la société est toujours racontée avant d'être vécue. Aujourd'hui nous sommes par exemple dans un récit possibiliste (tout ce qui peut être fait doit être fait) et de la dématérialisation (avec la numérisation du monde), qui ont des impacts sur les évidences qu'ils construisent. L'humain contemporain, dans le récit actuel, est majoritairement nuisible pour son environnement. Mais nous pouvons rajouter à ces récits des histoires poétiques, économiques, écologiques, etc. qui nous permettront de construire d'autres évidences. Là, il y a un véritable outil pour accélérer la transition afin de maintenir l'habitabilité du monde”.

Ainsi ne s'agit-il pas de créer de nouveaux imaginaires mais plutôt de favoriser ceux qui émergent en leur attribuant une reconnaissance sociale et symbolique. Pour faire évoluer nos imaginaires, il semble donc nécessaire de proposer de nouveaux récits suffisamment séduisants pour dépasser les récits dominants. Des récits inspirants et mobilisateurs, qui créent de nouvelles évidences et nous permettent de transformer nos rapports au monde. C'est précisément ce dont nous manquons aujourd'hui, comme nous l'explique Sandy Arzur :

“Les derniers chocs que nous avons vécus nous ont permis d'accélérer la prise en compte de nos fragilités, y compris écologiques. S'il n'y a pas eu de révolutions dans nos manières de nous comporter, c'est justement parce que le “monde d'après” n'a pas trouvé de récits qui ne soient pas seulement la fin d'un système, mais aussi une renaissance à célébrer”.

Toutefois, comme nous l'avons vu dans la revue de littérature, l'imaginaire ne se limite pas seulement aux récits, il ne s'intériorise pas qu'à travers des récits. Dès lors, il nous paraît ici plus intéressant de nous concentrer sur le contenu des imaginaires, qui pourront certes être partagés à travers des récits, mais également s'incarner et se matérialiser dans des objets symboliques, des œuvres d'arts, des aménagements de territoires, être vécus à travers des immersions, des rituels collectifs, etc.

Maintenant, comment pouvons-nous aller au-delà de l'impasse de l'imaginaire de la modernité (qui est globalement un imaginaire dualiste, expansionniste et compétitif, comme nous l'avons identifié précédemment) et de l'imaginaire émergent de l'effondrement ? Si de nouveaux récits peuvent nous aider à réinterpréter notre imaginaire et le faire évoluer pour aller vers un monde plus soutenable et harmonieux, quels nouveaux imaginaires ces récits doivent-ils alimenter ? Pour répondre à cette question, notre hypothèse consiste à *promouvoir de nouveaux imaginaires de reliance et de revitalisation intégrale de nos relations au monde vivant, mais aussi de régénération symbiotique, qui pourront prendre vie à travers plusieurs récits autour d'une nouvelle éthique*. Mais pourquoi ces imaginaires seraient-ils les plus à même de résoudre les crises planétaires ? C'est ce que nous allons explorer à travers les réponses de plusieurs entretiens.

A. Reliance et revitalisation intégrale de nos relations au monde vivant

L'imaginaire de *la reliance et la revitalisation intégrale de nos relations au monde vivant* nous semble très intéressant pour développer des manières d'être-au-monde plus vertueuses et répondre aux crises planétaires. Par intégral, nous entendons à la fois une reliance et une revitalisation de la relation à soi (par des pratiques de soin de soi), de la relation aux autres êtres humains (notamment en créant des liens sociaux par des actions de coopération et d'entraide), et de la relation au monde vivant (en retissant des liens avec les êtres vivants et le cosmos plus qu'humain)¹⁴¹.

Cet imaginaire intégratif, qui s'inspire de l'écologie profonde d'Arne Naess¹⁴² et de l'écologie intégrale du Pape François¹⁴³, résonne totalement avec les propos de l'autrice et réalisatrice Valérie Zoydo (à retrouver en Annexe 7) :

“J’ai un regard très intégratif, pour moi il n’y a pas de possibilité de comprendre le monde de demain si on n’adopte pas une pensée holistique, ou pensée complexe (Edgar Morin, *Introduction à la pensée complexe*) qui intègre la transdisciplinarité et la triple connexion à soi, à l’autre et au Tout. Effectivement il s’agit d’une démarche qui est à la fois citoyenne comme intérieure (Thomas d’Ansembourg, *Du Je au Nous. L’intériorité citoyenne : le meilleur de soi au service de tous*), car on ne peut pas comprendre le monde sans se comprendre soi-même. Il y a des allers-retours entre l’infiniment grand et l’infiniment petit, entre soi et le monde [...]. Le voyage vers le Nouveau Monde est donc intimement lié au voyage intérieur”.

L'imaginaire de la reliance et la revitalisation intégrale de nos relations au monde vivant épouse en effet la complexité du monde. Il inclut et ne laisse personne de côté. Au lieu de séparer, il unit et réunit. Michaël Dandrieux souligne également la pertinence de cet imaginaire :

“D’abord, la “reliance” a été conceptualisée par le sociologue belge Marcel Bolle De Bal, puis fut ensuite réutilisée par Edgar Morin. La reliance, c’est l’idée de revenir sur cet imaginaire de la séparation pour reconstruire un imaginaire de la reconnexion. La réalité c’est qu’il n’y a pas de crise de l’environnement ou de la nature, il y a une crise de la relation que nous entretenons avec la nature. Cette relation de séparation avec la nature nous permet de nous tenir à l’écart de notre milieu et de le saccager, car dans ce récit nous n’en faisons pas partie. Dès lors qu’on considère que nous sommes en continuité avec notre milieu, nous n’allons pas le saccager”.

¹⁴¹ Lorsque nous parlons de “monde vivant”, le “monde” fait référence au cosmos, à l’univers, et le “vivant” fait référence aux êtres vivants qui l’habite et le compose.

¹⁴² Arne Naess, *Une écologie pour la vie, Introduction à l’écologie profonde*, Paris, Éditions du Seuil, 2017.

¹⁴³ Cette thèse est particulièrement développée dans le quatrième chapitre de L’encyclique *Laudato si’ La sauvegarde de la maison commune* du Pape François, parue en juin 2015.

C'est d'ailleurs pourquoi cet imaginaire ne met pas en son cœur la protection du vivant, mais la reliance et la revitalisation intégrale de *nos relations* au monde vivant. Car comme nous le démontre avec justesse le philosophe Baptiste Morizot : "La crise écologique actuelle, plus qu'une crise des sociétés humaines *d'un côté*, ou des vivants *de l'autre*, est une crise de nos *relations* au vivant"¹⁴⁴. Cette crise de nos relations, nous explique-t-il, est avant tout une crise de notre sensibilité au vivant, c'est-à-dire : "Un appauvrissement de ce que nous pouvons sentir, percevoir, comprendre, et tisser comme relation à l'égard du vivant"¹⁴⁵. Dès lors, il s'agit avant tout de trouver des manières de dialoguer avec les autres vivants pour mieux les comprendre et les considérer, de sorte à réapprendre à faire communauté. Il ne s'agit donc pas de défendre des êtres vivants en particulier, comme les loups ou les abeilles, mais bien de s'attacher aux relations constitutives qui nous lient aux autres vivants et de revitaliser les relations d'interdépendances interspécifiques qui rendent la vie individuelle, collective et autre qu'humaine plus vivable. Chacun pourrait alors *œuvrer avec et pour la relation au vivant* afin de vivre plus en harmonie avec les milieux. C'est ce qu'il appelle un "avenir diplomate" : "Le diplomate est ici un radical *pour* la relation, c'est un gardien du point de vue de la relation"¹⁴⁶.

Michaël Dandrieux poursuit sur cet imaginaire de reliance tout en nous invitant à questionner ses limites :

"La reliance c'est donc une forme de revendication par rapport à cet imaginaire de la séparation, qui invite à remettre du lien, de l'interrelationnel, de l'entre-deux, de la relation, du mou, de la connexion, du câlin, du contact, de la solidarité, etc. Elle invite à montrer que nos actes portent une rétroaction sur le monde et à faire apparaître les formes de continuité entre les choses, les corps, les affects, etc. La reliance permet de sortir de ce système de déliance. Vous êtes en train d'essayer de retrouver des modes de continuité entre l'homme et son environnement, mais il est très important de se demander pourquoi ? Est-ce mieux ? Aujourd'hui on ne sait pas. Si l'aboutissement de la reliance totale est la fusion, est-ce souhaitable ? Comment garder des formes d'individualisation ? Il faut garder une certaine modération dans cette recherche, comme nous le propose Arne Naess. En effet, le philosophe norvégien nous invite à être conscient de la continuité avec notre milieu tout en gardant une capacité de distanciation. Arne Naess parle d'identification, c'est-à-dire l'action au terme de laquelle nous découvrons que les parties de la nature sont des parties de nous-mêmes. C'est un processus d'amour, car dans l'amour celui qui aime perd une partie de son identité au bénéfice d'une identité plus grande, mais dans le même temps, il ne s'agit pas de faire en sorte que tout devienne partie de nous-même au point de dissoudre notre propre existence".

La reliance, c'est donc percevoir en l'autre ce qui nous ressemble, ce qui nous unit et nous relit. C'est saisir que nous sommes un nœud de relations et que nous faisons partie intégrante des milieux avec lesquels nous évoluons. Du point de vue de Naess, c'est comprendre que les relations aux autres humains et êtres vivants sont constitutives du soi (c'est ce qu'il désigne par *l'élargissement du Soi*). Mais si la reliance semble

¹⁴⁴ Baptiste Morizot, *Manières d'être vivant*, Paris, Éditions Actes Sud, 2020, p.16.

¹⁴⁵ *Ibid.* p.17.

¹⁴⁶ *Ibid.* p.260.

indispensable pour dépasser l’imaginaire dualiste, elle ne doit pas aboutir à un holisme et à une fusion totale qui conduirait à la dissolution du soi au profit d’un plus grand Tout. Il s’agit plutôt de nous relier au Tout, tout en reconnaissant et valorisant la singularité de chaque être, pour aller vers ce qu’il appelle la *réalisation du Soi*. La reliance n’est donc pas entendue ici comme une fusion ou une uniformisation, mais plutôt une communion, qui contient en elle la déliance et la séparation, mais intègre la diversité, accepte l’altérité et valorise les relations constitutives entre chaque élément du Tout. Comme nous l’explique Isabelle Priaulet dans *Penser les fondements philosophiques de la conversion écologique. Pour une écologie de la résonance* : “L’holisme tel que l’entend Naess ne conduit donc pas à un culte du Tout, à un “repli sur l’universel” [...] mais à une expression portée à chaque expression de ce Tout”¹⁴⁷. De plus, nous explique-t-elle, la pensée de Naess est précieuse car elle permet d’allier cette prise de conscience ontologique à une implication charnelle qui est celle de *l’approfondissement du Soi*. En ce sens, la reliance comme processus d’*identification* et de *réalisation du Soi* semble donc à même de nous amener à une véritable “conversion écologique”, telle qu’elle nous le propose.

De plus, comme nous l’avons vu dans la première partie, la sémantique joue un rôle important dans le renouvellement de nos imaginaires. Nous pourrions notamment parler de “reconnexion” ou de “triple reconnexion”, mais cette notion renvoie à un imaginaire mécaniste et technologique, avec une connotation plus technique, informatique et logique. Par ailleurs, contrairement à la notion de “connexion”, le concept de reliance ajoute une dimension de sens et s’inscrit dans un système de pensée complexe. En effet, la reliance possède une double signification, qui comprend à la fois à l’acte de relier ou de se relier (la reliance agie), et l’aboutissement de cet acte (la reliance vécue). Ainsi, l’imaginaire de la reliance offre un chemin pour aller au-delà du réductionnisme qui sépare et du holisme qui fusionne.

Pour finir, l’imaginaire dont nous parlons n’est pas seulement un imaginaire de reliance intégrale au monde vivant, mais également un imaginaire de *revitalisation*. Car se relier au monde vivant (à soi, aux humains et aux êtres vivants), c’est aussi se donner la possibilité de revitaliser nos relations au monde vivant. Et revitaliser en conscience, c’est presque toujours relier. Ces deux notions semblent en effet intimement liées et complémentaires. C’est ce que nous tenterons de démontrer dans la dernière partie avec l’étude de l’espace d’émergence pour le vivant à Greuville.

¹⁴⁷ Isabelle Priaulet, *Penser les fondements philosophiques de la conversion écologique. Pour une écologie de la résonance*, Genève, Labor Et Fides, 2020, p.509.

B. Régénération symbiotique

Nous avons vu l'intérêt de l'imaginaire de la reliance et de la revitalisation intégrale de nos relations au monde vivant, mais d'autres imaginaires sont également ressortis lors de nos entretiens¹⁴⁸, en particulier l'imaginaire de la régénération et de la symbiose, que nous appellerons ici la "régénération symbiotique". La régénération, c'est la capacité d'une entité vivante (génome, cellule, organe, organisme, superorganisme, écosystème) à se reconstituer après la destruction d'une partie de cette entité. La régénération représente donc un processus de restauration et de renouvellement qui permet d'aller vers un nouvel état d'épanouissement de l'entité vivante. Contrairement à la "réparation" qui renvoie à un imaginaire mécaniste et technologique, la régénération s'inscrit dans un imaginaire plus organique et nous semble à ce titre plus intéressante. De plus, cet imaginaire qui contient un nouvel élan vital pourrait être une manière de réorienter l'imaginaire expansionniste et illimiste moderne vers le soin du vivant. La symbiose, quant à elle, caractérise l'association mutuellement bénéfique de deux ou plusieurs organismes vivants, souvent indispensable à leur survie. Il s'agit de relations mutualistes entre des êtres vivants différents qui vivent ensemble, et résonne donc pleinement avec l'imaginaire de revitalisation de nos relations développé précédemment. L'imaginaire de la symbiose - et plus généralement de l'entraide - semble donc pertinent pour questionner le mythe de la compétition qui sévit dans nos sociétés.

Il est justement ici question de mettre en relation de symbiose ces deux mots, telle la bactérie rhizobium qui rend l'azote atmosphérique assimilable par le trèfle, en échange d'une niche écologique nécessaire à son développement. Cet imaginaire de régénération symbiotique intègre ainsi une notion de continuité et d'acceptance (faire avec), mais qui est porteur d'un nouvel élan vital (aller vers). Il s'agit non seulement de laisser se régénérer le monde vivant, mais aussi de le régénérer par des activités symbiotiques que ce soit dans l'agriculture, les territoires, les villes, les organisations, etc.

Durant notre échange, Valérie Zoydo relevait notamment l'importance de renouer avec une culture symbiotique et régénérative :

"La culture symbiotique et régénérative est en fait la culture que nous avons et que nous avons perdu. Par exemple, la civilisation Égyptienne a perduré pendant plus de 4000 ans, car elle reposait sur les rythmes naturels pour l'agriculture et sur le féminin. Il faut insuffler beaucoup de douceur et d'intégration, malgré la nécessité de sortir d'une culture capitaliste et patriarcale qui a peur de la puissance du vivant et du féminin. Nous sommes dans une société de l'extraction, de la prédation, de la possession, de la compétition et de l'individualisme, qui ne sont que des énergies qui vont à l'encontre des énergies du vivant. Celles-ci ne sont pas seulement de la prédation et de la compétition, mais aussi surtout de l'accueil, de la coopération, de l'intégration, de la circularité, de la synergie, de

¹⁴⁸ L'importance de la régénération a en effet été évoquée (spontanément ou en réponse de question ciblée) dans la plupart de nos entretiens.

la régénération, de la symbiose. Or il s'agit d'énergies puissantes et plus féminines, et tout l'enjeu est de passer du pouvoir à la puissance.

Les récits actuels ne montrent que des enjeux de pouvoir et de domination, et ne donnent pas à voir ce qu'est la puissance. Non seulement ces récits ne montrent pas des héros dans leur puissance et donc dans leur vulnérabilité, mais valorisent des héros qui ont des rapports de pouvoir et qui l'entretiennent, qui font tout pour le garder. En plus de ça, ces récits n'empuissent pas le spectateur, comme peut le faire Matrix ou certains films d'animation.

Ces récits peuvent nous aider à redevenir une culture régénérative et symbiotique, qui était aussi déjà présente dans les cultures autochtones amérindiennes, avec un ancrage local et des savoirs pour se soigner soi-même par exemple. Or la culture régénérative crée de l'abondance et va à l'encontre du système actuel centralisé, avec un monopole des industries agro-alimentaires. Nous sommes aujourd'hui face à deux projets sociétés : celle de Davos, avec le tout-technologique, un gouvernement mondial et de grandes entreprises agro-alimentaires et pharmaceutiques, où tout est centralisé et où l'on maintient le peuple dans une servitude volontaire ; versus une société de Permaculture, dans laquelle on est dans un pouvoir redistribué, avec de l'autonomie alimentaire, énergétique, territoriale et productive, avec une meilleure autonomie dans la gestion de sa santé. Ces deux modèles civilisationnels sont en train d'entrer en conflit en ce moment”.

Nous pouvons tout à fait vivre de manière plus harmonieuse avec le monde vivant, à l'image de la civilisation Égyptienne ou des peuples autochtones amérindiens. Il ne s'agit pas de les idéaliser, mais seulement de nous inspirer des modes de pensée de ces peuples en les adaptant aux contextes contemporains. Savoir que des cultures régénératives et symbiotiques ont existé, c'est renforcer l'idée que nous pouvons réellement devenir des “diplomates du vivant” (Baptiste Morizot), c'est-à-dire des êtres qui s'épanouissent avec et pour la relation au vivant. Nous pouvons développer des relations de coexistence avec les autres vivants (c'est-à-dire qui ne sont plus comme aujourd'hui majoritairement nuisibles aux milieux vivants) et de préférence, régénératives et symbiotiques.

Ainsi, la régénération symbiotique contient la graine de la transmutation de nos pollutions, nos résidus, nos déchets, nos indésirables ou autres conséquences de nos actes mortifères. Elle ne les nient pas, mais au contraire les prends à bras le corps pour entrer dans une posture d'émergence revitalisante, en ne se contentant pas seulement de régénérer les milieux, mais d'en assurer à nouveau l'homéostasie par des aménagements, des activités et des manière d'être symbiotiques. Concrètement, il s'agit par exemple de désartificialiser un espace bétonné ou de reconverter un champ aseptisé pour donner place à des tiers-lieux ou des jardins-forêts en permaculture. Plus que la régénération, la régénération symbiotique permet ainsi d'éviter toute forme de réappropriation et de greenwashing. Pourquoi ? Car beaucoup d'entreprises, en particulier du secteur de la mode haut de gamme, commencent à parler de “luxe régénératif”. Cela peut s'avérer très intéressant à plusieurs

égards, notamment puisque cela permettrait d'infuser un nouvel imaginaire de soin des écosystèmes et d'insuffler potentiellement de nouvelles valeurs et normes sociales vertueuses. Néanmoins, si une marque se contente par exemple de régénérer des écosystèmes pour un seul produit de sa gamme, à côté de ses activités polluantes ou insoutenables socialement, cela peut induire en erreur le consommateur et ne permet pas d'entraîner des changements profonds dans le mode de fonctionnement de nos sociétés. La régénération symbiotique évite précisément ces insuffisances, car on ne régénère pas ici seulement pour verdir l'image de son organisation, mais on régénère pour proposer des produits ou services plus vertueux et responsables, qui sont bénéfiques aux humains (producteurs et consommateurs) et aux milieux vivants. Enfin, la régénération symbiotique peut, nous semble-t-il, nous inspirer à la fois sur des actions de résistance, d'adaptation et d'atténuation.

Les imaginaires évoqués pourraient donc irriguer et alimenter de nouveaux récits, qui permettraient de redonner doublement du sens au monde vivant, c'est-à-dire de donner des significations aux contextes actuels pour créer un nouvel élan ; et de faire sens, c'est-à-dire d'éveiller nos sens et de rendre sensibles ces enjeux. Nous développerons justement dans la troisième hypothèse la capacité de ces imaginaires à être vécus et éprouvés, notamment par des expériences immersives et des rituels.

C. Des imaginaires qui peuvent prendre vie à travers plusieurs récits et découler sur une nouvelle éthique

1. Irriguer de nouveaux récits

Pour commencer, l'imaginaire de reliance pourrait aussi s'incarner dans des récits "cycliques et terrestres", comme le propose le réalisateur Emmanuel Cappellin à la fin de son film à impact *Une fois que tu sais*¹⁴⁹. À la fin de son avant-première à Paris, nous avons eu l'opportunité de nous entretenir avec le réalisateur. Emmanuel Cappellin nous laissait entendre que les nouveaux récits pourraient nous aider à nous préparer ensemble au monde d'après en donnant à voir de nouvelles sociétés basées sur de nouvelles formes de vie. Ces nouveaux récits, cycliques et terrestres, seraient utiles pour dépasser le modèle linéaire actuel et se réinscrire à la fois dans les rythmes du vivant et les limites planétaires. Ces types de récits qui sont d'ailleurs, comme nous l'avons vu, au cœur de la vie des peuples autochtones et qui peuvent nous inspirer pour revitaliser nos relations au monde vivant. Or ces récits sont intimement liés à l'imaginaire de reliance au monde vivant, car celle-ci apporte dans le même temps la compréhension de son fonctionnement dynamique, qui inclut à la fois la vie et la mort dans des successions de cycles terrestres et cosmiques. Et lorsque nous comprenons mieux ces

¹⁴⁹ "Après le laid de l'insouciance, après le feu du savoir, je sens face aux cauchemars d'apocalypse et face aux fantasmes de progrès infinis, que nous avons maintenant un besoin vital de nouveaux récits. Et parce que la désobéissance civile ne suffira sans doute pas à éviter l'effondrement climatique, aujourd'hui il nous faut inventer de nouveaux récits où, en se préparant ensemble, on préparerait aussi le monde d'après. Des récits terrestres et cycliques, où notre résilience passerait d'abord par la relocalisation, des récits collectifs, humbles, et joyeux" Emmanuel Cappellin, *Une fois que tu sais*, film documentaire, 2021.

mécanismes, nous pouvons alors plus naturellement nous synchroniser avec les cycles du vivant, nous ancrer avec la terre et nous sentir reliés au cosmos. Nous y reviendrons plus en détail lorsque nous développerons les enseignements de notre observation participante. Par ailleurs, l’imaginaire de reliance et de revitalisation intégrale de nos relations au monde vivant pourrait s’imprégner dans bien d’autres récits, à commencer par celui de la sobriété désirée - c’est-à-dire celui de la frugalité non pas perçue comme un renoncement, mais comme un élan vers potentiellement plus de conscience, de plénitude, d’émerveillement et d’amour - ou bien encore celui de la résilience solidaire.

Ensuite, l’imaginaire de la régénération symbiotique résonne par exemple avec le concept de Symbiocène¹⁵⁰ proposé par le penseur australien Glenn Albrecht : “Le symbiocène est un nouveau mème, c’est-à-dire un nouveau grand récit culturel, qui invite tous les humains à créer un avenir où les émotions positives de la terre l’emporteront sur les émotions négative”¹⁵¹. Cet imaginaire peut aussi nourrir des récits de biomimétisme (innovations qui s’inspire du monde vivant) voire de symbiomimétisme¹⁵², qui représentent une opportunité d’irriguer la technique par l’ingéniosité du vivant et de mettre la technique au service du vivant (humains et autres vivants). Ou bien encore un récit mobilisateur autour de notre (Ré)génération, à savoir la présente génération qui doit régénérer la Terre. Cet imaginaire pourrait aussi prendre forme dans des récits de régénération de soi. Lors de notre premier stage de Master, nous avons eu la chance de nous entretenir avec Alice Desbiolles - médecin et spécialiste en santé publique, autrice de *L’éco-anxiété. Vivre sereinement dans un monde abîmé* (Fayard, 2020) - pour la création d’une campagne de mobilisation citoyenne pour comprendre l’éco-anxiété et la convertir en action joyeuse et revitalisante. La docteure nous disait alors que la régénération des écosystèmes (par exemple, la plantation de haies mellifères ou la mise en place de carrés en permaculture dans des rues goudronnées) représentait un levier puissant pour apaiser l’éco-anxiété et prendre soin de soi. Et ses paroles résonnent totalement avec le discours de Glenn Albrecht sur l’importance de l’action politique locale ou régionale pour dépasser le sentiment de solastalgie et résister à la dévastation de la terre : “Une telle action chassera des émotions négatives avec la restauration et la revitalisation du lieu, qui pourra à nouveau leur fournir une nourriture émotionnelle positive. Le travail de restauration émotionnelle est intimement lié à la restauration biophysique de la terre dégradée. En s’impliquant dans ce projet de restauration et en prenant soin des lieux dégradés, les humains se soignent eux-mêmes également”¹⁵³.

Autant de récits qui peuvent infuser ces imaginaires plus compatibles avec les enjeux planétaires, et capables de toucher nos affects, du susciter des désirs actifs mais aussi de véhiculer des représentations, des valeurs ou

¹⁵⁰ “Le Symbiocène sera une ère caractérisée par l’intelligence et la pratique humaines répliquant les formes et les processus symbiotiques se renforçant mutuellement pour reproduire la vie dans les systèmes vivants. Cette période de l’existence humaine connaîtra une affirmation positive de la vie et offrira la possibilité de la réintégration complète du corps humain, de sa psyché et de sa culture dans le reste de sa vie” Glenn Albrecht, *Les émotions de la Terre, Des nouveaux mots pour un nouveau monde*, Paris, Éditions Les liens qui libèrent, 2021, p.179.

¹⁵¹ *Ibid.* p.326.

¹⁵² “Le symbiomimétisme [...] consiste à reproduire les éléments symbiotiques des processus vitaux dans la créativité humaine et le design. Au-delà de l’imitation des formes de vie, nous dupliquons alors les processus vitaux” *Ibid.* p.183.

¹⁵³ *Ibid.* p.322.

des normes sociales vertueuses qui permettraient d'augmenter notre puissance d'agir. Des récits qui peuvent aussi et surtout, contribuer à faire émerger une nouvelle éthique.

2. Une éthique de reliance

La revue de littérature nous a permis de montrer la nécessité - face aux défis systémiques - non seulement de renouveler nos imaginaires mais également de proposer une nouvelle éthique, telle que nous l'avons définie avec Spinoza. Dans le 6ème tome de *La méthode. L'éthique*, le penseur Edgar Morin développe avec précision les différents aspects à considérer pour penser l'éthique. Sans prétendre aborder le sujet dans toute sa complexité, l'idée est simplement de montrer qu'une nouvelle éthique peut découler naturellement des imaginaires de reliance et de régénération.

Car en effet pour l'auteur, l'éthique est toujours reliance : "L'éthique est, pour les individus autonomes et responsables, l'expression de l'impératif de reliance. Tout acte éthique, répétons le, est en fait un acte de reliance, reliance à avec autrui, reliance avec les siens, reliance avec la communauté, reliance avec l'humanité et, en dernière instance, insertion dans la reliance cosmique"¹⁵⁴. Or la reliance, nous dit-il, est aussi toujours éthique, car l'éthique est une conséquence directe de l'acte de reliance.

Toutefois, pour que l'éthique qui découle de ces imaginaires ne se dégrade pas en morale écologique, il faut sans cesse qu'elle se régénère : "Régénérer est le maître mot commun à la vie, à la connaissance, à l'éthique : tout ce qui ne régénère pas dégénère. L'éthique elle aussi doit se régénérer sans cesse. Si elle ne se régénère pas constamment à partir de ses sources vivantes, elle se dégrade en moraline, qui est sclérose et pétrification de la morale"¹⁵⁵. On perçoit donc mieux ici la complémentarité de l'imaginaire de la reliance et de la régénération pour faire émerger une nouvelle éthique, qui ne soit pas vécue comme une morale contraignante mais bien comme une inhérence qui découle de l'acte de reliance, qui est en réalité un acte d'amour¹⁵⁶ (ce que Spinoza appelle la réalisation de notre désir par la connaissance intuitive de la nature ou ce que Naess conceptualise par la réalisation du Soi). Mais nous le comprenons, pour que l'éthique émerge librement de ces nouveaux imaginaires, il faut d'abord parvenir à les éprouver intimement et corporellement.

Pour finir, nous pourrions dire que les deux grands imaginaires que nous avons étudiés peuvent effectivement s'avérer intéressants pour renouveler l'imaginaire dominant en alimentant de nouveaux récits inspirants et espérer bifurquer vers un monde soutenable et plus harmonieux. Ces derniers s'avèrent d'autant plus intéressants qu'ils peuvent s'inscrire dans une forme de continuité avec l'imaginaire de la modernité - qui rappelons-le, est principalement un imaginaire de la dualité, de l'expansion et de la croissance infinie, de

¹⁵⁴ Edgar Morin, *La méthode. L'éthique*, Paris, Éditions Points, 2014, p.39.

¹⁵⁵ *Ibid.* p.251.

¹⁵⁶ "L'amour est l'expérience fondamentalement reliant des êtres humains. Au niveau de la plus haute complexité humaine, la reliance ne peut être qu'amour" *Ibid.* p.40.

l'individualisme et de la compétition - et nous aider à les faire évoluer. A ce titre, la régénération symbiotique peut par exemple être une manière de réorienter l'élan expansionniste et illimitiste de nos sociétés vers des activités productives au service du vivant. Nous pouvons aussi nous servir de la compétition pour rivaliser de vertus comme l'entraide ou stimuler les comportements symbiotiques. L'éthique qui découle de la reliance au monde vivant peut également être une manière de rediriger la pensée dualiste, avec d'un côté les personnes qui oeuvrent avec et pour la relation au vivant, et de l'autre les personnes "déliées" qui nuisent aux relations constitutives et qui mettent en péril la biosphère.

De plus, s'ils semblent bien être des imaginaires revitalisants et ouverts - car ils nous relient et régènèrent le tissu du vivant, en débouchant sur une éthique non dogmatique -, qu'en est-il de leur dimension sensible et leur capacité à faire sens, c'est-à-dire leur faculté à être éprouvé et nous permettre d'entrer en résonance avec le monde vivant ? En plus d'avoir la capacité de redonner du sens au monde contemporain, les imaginaires évoqués peuvent-ils également être facilement mis en récit et vécus de manière sensible ? Comment pourrions-nous les promouvoir et les partager dans la société ?

Car en effet, bien que les résultats de l'étude *Des Récits et des Actes* nous donnent des pistes d'actions sur les formes d'expression à employer, le ton et les rythmes à utiliser, ces derniers concernent principalement les créations audiovisuelles ; or l'imaginaire ne se diffuse pas seulement via ce type d'œuvres. Et nous l'avons vu, les acteurs culturels ne sont pas les seuls à influencer et éclairer nos imaginaires, mais également les territoires, les associations, etc. Par ailleurs, la revue de littérature nous a montré que pour qu'il se transforme dans la société, l'imaginaire ne doit pas seulement être raconté mais aussi être vécu, incarné et entretenu dans le temps afin d'être considéré comme plus efficient et devenir véritablement transformateur de rapport au monde. A présent, nous allons donc étudier comment nous pourrions vivre activement ces nouveaux imaginaires et les entretenir à travers le temps.

Hypothèse III : Vivre activement les imaginaires à travers le temps

Aujourd'hui, la grande majorité des personnes n'ont pas encore profondément intériorisé l'ampleur des dérèglements qui se sont amorcés, ou plutôt pourrait-on dire, n'ont pas encore incorporé les enjeux, c'est-à-dire ne les ont pas encore vécus et saisis dans leurs corps. Beaucoup ont déjà entendu parler des grands défis, nombreux sont ceux qui souhaitent aller vers des sociétés plus responsables (69% des Français en 2021¹⁵⁷), mais peu l'ont intimement saisi dans leur chair et agissent concrètement en ce sens. Plus que jamais, nous pensons qu'il est nécessaire de s'ouvrir à une écologie culturelle du sensible et de parvenir à ressentir, vivre, éprouver et incarner de nouveaux imaginaires afin de mieux les incorporer et se relier au monde vivant. C'est-à-dire de trouver des manières corporelles et sensorielles d'éprouver les imaginaires, non-dogmatiques et conscientes, qui permettraient d'échapper à toute forme de réappropriation ou d'instrumentalisation du système marchand. Car en effet, comment ne pas retomber dans une logique de consommation, de compensation ou de fuite temporaire ? Comment faire en sorte que les imaginaires nous aident concrètement à faire évoluer nos rapports au monde et nos modes de pensée pour réussir les transitions ?

Pour dépasser le modèle linéaire extractiviste et consumériste, nous pensons qu'il faut avant tout parvenir à nous rattacher aux lieux et nous resynchroniser aux cycles du vivant. Pour cela, nous avons vu que nous pourrions renouer avec une forme de pensée symbolique et repenser notre langage, c'est-à-dire s'inspirer de la vie rituelle des peuples premiers et de la vitalité des récits oraux. Dès lors, il semble donc nécessaire de réussir à prolonger l'imaginaire dans le réel, à l'enraciner dans des *espaces d'émergence pour le vivant* et l'incarner dans des structures humaines, des aménagements de territoires, etc. A créer des ponts et des synergies entre les *imaginaires idéels* du monde culturel et les *imaginaires matérialisés* qui se sont concrétisés dans les territoires, pour parvenir à *faire récit en commun*.

A. Faire l'expérience active de l'imaginaire

1. Enraciner les nouveaux imaginaires avec les espaces d'émergence pour le vivant

Lors de notre entretien avec Emmanuel Bertin, directeur du Cerdd, ce dernier notait l'importance de mise en récit territoriale pour mobiliser les citoyens et le rôle des territoires dans le renouvellement de nos imaginaires collectifs :

“Ce qu'on voit, c'est qu'on peut se mettre en mouvement par exemple grâce à un film comme *Demain*, mais qu'il faut toujours pouvoir “atterrir” et s'enraciner sur des territoires en développant des projets collectifs capables de fédérer la population locale”.

¹⁵⁷69% des Français sont en faveur d'une société qui soutiendrait exclusivement les activités économiques préservant l'environnement et la cohésion sociale, et qui pénaliserait celles qui nuisent aux milieux vivants, selon l'édition 2021 du baromètre de l'ADEME *Représentations sociales du changement climatique*.

Michaël Dandrieux nous faisait également remarquer l'importance des lieux pour vivre l'imaginaire :

“Je pense que c'est une très bonne intuition car le lieu fait le lien. En racontant simplement les imaginaires, il n'y aura pas de changement massif. Parce que si je rentre en compétition avec mon expérience de la vie, je vais rester confortablement là où je me trouve. [...] Être pénétré ou compénétré par un autre imaginaire, c'est se rendre compte de lieux dans lesquels il va s'exprimer. Et quand vous êtes à l'intérieur d'un lieu qui ne correspond pas à ce que vous imaginerez être l'état ambiant, vous avez envie de le suivre et donc ça peut vous changer”.

a) Les espaces d'émergence pour le vivant

Un espace d'émergence pour le vivant est un espace physique, territorial, qui incarne l'imaginaire de la reliance et de la revitalisation intégrale de nos relations au monde vivant, et aussi bien souvent l'imaginaire de la régénération symbiotique. C'est donc un lieu qui permet de se relier au monde vivant (la biodiversité, les milieux vivants locaux, etc.), mais également de recréer des liens sociaux (organisation de rencontres, mise en place de coopérations et de solidarités etc.) et de permettre la reconnexion à soi (par des espaces ou des moments dédiés, qui permettent de s'adonner en conscience à une activité revitalisante). Un lieu qui, par ses caractéristiques ou ses activités, est utile pour le vivant au sens large (humains y-compris).

En réalité, de tels espaces existent déjà, cette appellation permet avant tout d'identifier des imaginaires matérialisés afin de pouvoir ensuite les faire rayonner à travers un méta-récit commun. Les éco-lieux et tiers-lieux (comme ceux identifiés dans *Le Tour de France des éco-lieux*¹⁵⁸ ou *La Tournée des Tiers-Lieux*¹⁵⁹), les écovillages et éco-lieux ou les jardin-forêts partagés sont autant d'espaces d'émergence pour le vivant dont l'imaginaire s'est déjà enraciné dans le réel. Ce sont des lieux qui vont rendre visible et sensible l'imaginaire, lui donner de la consistance et pouvoir démontrer son efficacité. Ils constituent un maillage territorial qui s'élargit et se densifie progressivement comme un réseau mycorhizien.

Ces espaces d'émergence pour le vivant peuvent prendre forme par exemple dans des espaces en libre évolution (c'est-à-dire des milieux vivants qui suivent leurs propres dynamiques écologiques sans interventions ou activités humaines, exceptées les promenades contemplatives), comme les Réserves de Vie Sauvage® de l'Association pour la protection des animaux sauvages et du patrimoine naturel (ASPAS). Il peut aussi s'agir de projets de territoires comme pour le terrain communal de Greuville ou l'écosystème coopératif territorial Tera que nous développerons dans les prochains paragraphes. Ces espaces peuvent aussi être comme des nids qui accueillent de nouvelles formes d'organisations que sont les entreprises à mission, les sociétés coopératives d'intérêt collectif telles que Les Licoornes (groupement de SCIC pour la transition) ou encore les “entreprises à buts communaux” (telles que décrites plus loin par Frédéric Bosqué). Bien qu'ils peuvent avoir

¹⁵⁸ ADEME, Colibris, Coopérative Oasis, *Le Tour de France des éco-lieux*, Paris, 2021. A retrouver sur : <https://librairie.ademe.fr/consommer-autrement/4963-le-tour-de-france-des-ecolieux-enquetes-et-reportages-complets.html>

¹⁵⁹ Retrouvez les différents lieux-étapes sur : <https://www.latourneedestierslieux.fr/etapes>

été imaginés et créés par une seule personne, ces espaces doivent souvent être portés par des collectifs, qui incarnent et entretiennent l’imaginaire plus facilement dans le temps (par l’organisation d’événements, la mise en place d’actions pédagogiques, la création de contenu, la mise en récit, etc.).

Notons qu’il ne s’agira pas ici de fantasmer ces espaces, mais bien de montrer en quoi ils peuvent être les sources depuis lesquelles se révèlent l’imaginaire, et dont découlent des prises de conscience et des changements de rapport au monde.

b) L’Espace d’émergence pour le vivant à Greuville

Dans le cadre de notre mémoire, nous avons souhaité mettre en pratique nos hypothèses sur un terrain communal de notre village natal. En nous inspirant des premières intentions des élus locaux et en considérant l’avis du Conseil d’Architecture, d’Urbanisme et de l’Environnement (CAUE) et les attentes des habitants (via un questionnaire envoyé par la mairie), nous avons imaginé un projet d’aménagement holistique qui a ensuite été retenu par le conseil municipal et transmis pour demande de subventions à la communauté de commune du Terroir de Caux, au département de la Seine-Maritime et à l’Office Français de la Biodiversité (OFB)¹⁶⁰.

Cet *espace d’émergence pour le vivant* a donc été l’occasion de matérialiser un *imaginaire de reliance et de revitalisation intégrale de nos relations au monde vivant*¹⁶¹. Ainsi, le projet d’aménagement répond à un triple objectif de reliance :

1. **Se relier à soi** : en créant une promenade comestible offrant la possibilité de cueillir des fruits et des plantes saines, en installant des bancs à la lisière du bois pour offrir des moments de quiétude, etc.
2. **Recréer des liens sociaux intergénérationnels** : redynamiser la vie du village en permettant aux familles de se retrouver et de se ressourcer (notamment avec les espaces de loisirs comme le terrain de pétanque, le jardin-partagé, etc.)
3. **Renouer avec le vivant en intégrant la biodiversité au cœur du projet** : faire à nouveau l’expérience du vivant en implantant notamment des panneaux pédagogiques tout le long de la promenade comestible, des refuges pour la biodiversité (hôtels à insectes, nichoirs, abris à hérissons), etc.

Ce projet permet par ailleurs d’améliorer la résilience territoriale, notamment la résilience alimentaire, grâce aux productions des haies comestibles ; la résilience écologique, par la mise en place de refuges pour la biodiversité et la conservation de l’espace boisé ; la résilience sociale, avec la création de liens sociaux et le

¹⁶⁰ Le coût total du projet d’aménagement s’élevant à plus de 36 000 € HT bénéficia ainsi de près de 29 000 € de subventions.

¹⁶¹ Ce projet s’inspire aussi de l’imaginaire de la permaculture, qui repose sur trois grands principes : prendre soin de la Terre, prendre soin de l’être humain, partager les surplus équitablement. Dans la mesure du possible, les éléments d’aménagement ont été pensés pour être multifonctionnels et chaque fonction devrait être remplie par plusieurs éléments. Par exemple, l’abri randonnée est également devenu un abri pour la biodiversité en y installant un hôtel à insectes, et une source de nourriture avec la plantation d’une vigne grimpante. La fonction récréative est notamment remplie par les aménagements dédiés (terrain de pétanques, aires de jeux, etc.) mais aussi par le parcours comestible ou encore le jardin-partagé.

partage de communs. Ainsi, le conseil municipal souhaite faire de cet espace d'émergence pour le vivant un lieu central de la commune. L'aménagement du lieu permettra par ailleurs de créer de nouvelles liaisons avec les chemins de randonnées des alentours et pourrait être le point d'émergence des futures politiques environnementales (création de mares, plantations de haies, mise en place de voies cyclables, etc.) qui seront déployées dans la Communauté de Communes du Terroir de Caux, récemment labellisé "Territoire Engagé pour la Nature" (TEN). Mais quels enseignements pouvons-nous tirer de cette observation participante ?

Des enfants qui changent de relation au monde

Le terrain a commencé à être aménagé fin 2021, avec la plantation des haies mellifères comestibles et des arbres fruitiers. En début 2022, nous avons mis en place deux carrés potagers en permaculture avec les élèves de l'école de la commune, labellisée "Ecole du dehors" (images en Annexe 4). En utilisant du terreau issu des feuilles mortes du village et en plantant des végétaux dont la plupart proviennent de nos boutures, en associant les cultures selon les principes de la permaculture, nous nous inscrivons pleinement dans un imaginaire de reliance et de revitalisation de nos relations au monde vivant, un imaginaire de régénération symbiotique, cyclique et terrestre. Lors de discussions avec le directeur de l'école, ce dernier nous témoignait que depuis que les enfants pratiquent ces activités, ils sont beaucoup plus attentifs à leur environnement. Ils reconnaissent par eux même l'arrivée des hirondelles ou les différentes essences d'arbres qui composent le bois. S'ouvrir à ce nouvel imaginaire par l'éducation, l'expérience et la pratique est donc bien un moyen de le vivre activement et de l'intérioriser, tout en permettant de faire à nouveau l'expérience du vivant. Par ailleurs, une seconde haie fruitière a été plantée pour honorer symboliquement les nouvelles naissances dans le village. Chaque nouveau-né a ainsi vu un arbre porter son nom. Une manière de se relier à d'autres vivants dès la naissance et de vitaliser les relations que nous entretenons avec eux.

Une mise en récit lors de l'inauguration

Lors de l'inauguration du terrain communal avec une centaine d'habitants et des personnalités locales, nous avons souhaité prendre la parole pour mettre en récit cet espace d'émergence pour le vivant. En nous inspirant des travaux du Cerdd sur la mise en récit, nous avons conté une histoire mobilisant à la fois des dimensions rationnelles et émotionnelles pour réinscrire le projet dans une perspective plus large. Cela a été l'occasion de rappeler les enjeux liés à la sixième extinction de masse de la biodiversité et l'urgence de préserver et régénérer les écosystèmes. Mais cela a surtout été l'opportunité de partager l'imaginaire derrière ce projet, pour qu'il se transforme non seulement matériellement et symboliquement, mais également, espérons-nous, dans les représentations et les rapports sociaux des habitants. De plus, la publication d'articles dans la presse locale et sur les réseaux sociaux aide à faire connaître le projet et à partager l'imaginaire associé.

Ce que nous pouvons en dire à l'heure actuelle, c'est que cette mise en récit a suscité de nombreuses réactions positives. On peut facilement voir que les personnes sont très enthousiasmées par ce type de récit territorial, peu importe leur niveau de sensibilité sur ces sujets. Car cela concerne le milieu vivant dans lequel ils évoluent au quotidien et ne leur semble donc pas abstrait.

Nous pouvons constater que ce projet crée un nouvel élan et suscite des désirs actifs, qui permettront certainement de revitaliser la vie du village. En effet, nous avons pu constater la rapide fréquentation du lieu et l'appropriation de l'espace par les habitants et les promeneurs. Une cabane en branches est d'ailleurs apparue à la lisière du bois de la forêt. A l'heure où les enfants sont de plus en plus déconnectés du monde vivant et que l'amnésie environnementale générationnelle représente un véritable enjeu, nous pouvons nous demander combien ça vaut, la réapparition d'une cabane ?

Principaux enseignements

A ce jour, nous pouvons seulement présenter des résultats partiels, puisqu'il s'agit d'un projet en émergence. Des entretiens avec les habitants de la commune pourraient être menés dans les mois à venir pour étudier plus en détail l'impact d'un tel projet sur leur imaginaire et leur rapport au monde. Il serait également intéressant de mener ce type de recherches dans d'autres espaces d'émergence pour le vivant.

Malgré ces premières limites identifiées, cette expérience conforte ici le rôle des imagineurs que sont les collectivités et les organismes d'éducation et de formation dans la transformation de nos imaginaires, notamment par leurs capacités respectives à matérialiser des imaginaires dans des aménagements de territoire et à les mettre en pratique. Cette expérience nous a également enseigné qu'un espace d'émergence pour le vivant décèle d'autant plus de force qu'il est occupé collectivement, et qu'un imaginaire matérialisé doit trouver des manières de se pérenniser dans le temps pour transformer durablement nos relations au monde.

Ce projet nous montre enfin que se relier au monde vivant, c'est aider la revitalisation intégrale de nos relations au vivant ; et que revitaliser en conscience, c'est favoriser la reliance. Les enfants qui ont mis en place les jardins-partagés en permaculture, dans une démarche d'économie circulaire, régénérative et symbiotique, se sont ainsi un peu plus reliés au vivant. En apprenant la composition des sols, en découvrant les organismes qui le composent, les synergies qu'il peut y avoir entre différentes plantes, champignons et bactéries, les vertus des végétaux cultivés pour leur santé, l'importance des insectes et des oiseaux pour les écosystèmes... ces jeunes ont de fait revitalisé leurs relations au monde vivant. Ils sont désormais plus attentifs aux bourdonnements des abeilles, aux chants des mésanges ou aux symbioses qu'ils peuvent favoriser lors des plantations. Et cette revitalisation entretient par ailleurs leur reliance au vivant. Comme ils connaissent mieux leur milieu et s'attachent aux relations d'interdépendances, les enfants se relient dans le même temps un peu plus au monde vivant. Reliance et revitalisation semblent donc bien liées et complémentaires, comme l'écureuil qui aide la dispersion des glands du chêne dont il se nourrit. Unis comme base d'un nouvel imaginaire, ils peuvent alors constituer un cercle vertueux véritablement transformateur de rapport au monde.

Après cette observation de terrain, nous allons à présent nous intéresser à des espaces d'émergence pour le vivant qui ont été créés il y a plusieurs années afin de pouvoir prendre plus de recul sur ces lieux.

c) Tera, l'écosystème coopératif territorial

Dans le cadre de notre recherche, nous avons souhaité interroger Frédéric Bosqué, le fondateur du projet Tera dans le Lot-et-Garonne. Ce projet de territoire a pour ambition de revitaliser un espace rural en relocalisant 90% de la production vitale aux habitants, en développant des activités économiques respectueuses du vivant tout en déployant une monnaie locale complémentaire et citoyenne (MLCC). Il s'y expérimente depuis un revenu d'autonomie inconditionnel, c'est-à-dire un revenu de base supérieur au seuil de pauvreté versé avec cette monnaie locale, garanti par la production issue de ces nouvelles activités et cumulable avec d'autres revenus. Mais pourquoi parler d'écosystème coopératif territorial plutôt que d'écovillage ?

“Après mon tour de France des écovillages, j'ai remarqué que ces initiatives manquaient souvent d'interconnexions et d'une vision plus holistique. J'ai alors ressenti qu'il fallait créer une niche qui permette de prendre soin des initiatives respectueuses du vivant et d'aider leur développement, un lieu dans lequel les personnes pourraient s'interconnecter les unes avec les autres, tout en ancrant le patrimoine financier sur le territoire et en le réinvestissant localement, dans des activités qui vont faire sens ensemble. On passe ainsi de la vision de l'écovillage à l'écosystème coopératif territorial, qui permet de soutenir un ensemble d'initiatives interreliées, desquelles émergent une nouvelle forme d'organisation qui est à la fois plus résiliente et plus efficiente”.

Pour Tera, la revitalisation intégrale c'est l'approche écosystémique dans laquelle chaque fonction joue un rôle essentiel. L'enjeu est précisément de créer un processus itératif de revitalisation qui va venir alimenter chaque fonction du projet. Et parce que chaque fonction aura été alimentée, cela permet de développer l'ensemble de l'écosystème. Comme nous l'explique Frédéric, Tera représente donc un lieu qui incarne un nouvel imaginaire et un modèle de société plus vertueux :

“De nombreuses personnes souhaitent venir expérimenter ce nouveau modèle de société et faire l'expérience de ce nouvel imaginaire dont l'essence réside dans la dénomination “*Tera : Tous ensemble vers un revenu d'autonomie*”. *Tous*, c'est-à-dire ne laisse personne de côté. *Ensemble*, car on accueille la diversité, dans le respect des humains et de la nature. *Vers*, c'est-à-dire des projets en émergences qui évoluent et s'équilibrent par des essais-erreurs. *Un revenu d'autonomie*, car les fruits de la production locale sont redistribués équitablement via un revenu qui est contre-garanti par cette production, permettant à chaque citoyen d'avoir le choix de ses activités et de pouvoir ainsi mieux s'épanouir. Tout cela montre que l'imaginaire peut créer du concret, du réel”.

A ce jour le projet suscite un véritable engouement puisque plus de 75 personnes se sont installées et les premiers signes de revitalisation apparaissent, avec une croissance démographique de 10% et un rajeunissement de la population. A tel point que les porteurs du projet sont dans l'incapacité de répondre à toutes les demandes (avec environ 300 mails par jour). Mais en quoi est-ce important de pouvoir expérimenter ces nouvelles manières de vivre, d'habiter et de travailler ?

“Les personnes souhaitent venir pour diminuer leur éco-anxiété face à la possibilité d’effondrements, retrouver de la cohérence et des perspectives (pas seulement intellectuelles mais surtout concrètes), pour s’épanouir, se former mais également pour changer de représentations. Tera propose justement des perspectives concrètes en réduisant leur zone de préoccupation et en augmentant leur zone d’influence : c’est une utopie concrète (basée sur des solutions existantes, ici et maintenant) qui permet de redonner du sens à leur vie et d’être plus heureux. Ce sont ces utopies concrètes qui peuvent engendrer des phénomènes globaux qui vont peut-être transformer l’ensemble de la société. C’est ce qu’on appelle des “actions locales”, c’est-à-dire des actions qui à la fois au niveau local changent la vie des gens immédiatement, et qui, si elles sont répétées suffisamment de fois, peuvent provoquer des changements globaux. En effet le “réempuissantement citoyen” est empli d’enthousiasme et de joie, qui sont des états d’être communicatifs, qui peuvent alors rayonner et se diffuser rapidement”.

De plus, comme nous le témoigne Frédéric, les personnes qui visitent de tels lieux n’en restent pas indifférentes. Faire l’expérience de ces imaginaires matérialisés peut donc effectivement nous toucher émotionnellement et bousculer nos imaginaires :

“Les personnes qui visitent Tera ou s’y installent ne viennent pas pour la ferme en permaculture, l’épicerie bio, etc. mais bien pour le projet politique et l’imaginaire que Tera incarne sous forme d’écosystème coopératif territorial. D’ailleurs quand on leur présente le projet, beaucoup ont la larme à l’œil car ils ont l’impression que c’est quelque chose de nouveau, qui les inspire et qui leur prouve que c’est possible”.

Mais néanmoins, bien que ce type de projet suscite un réel engouement, une question importante reste en suspens : comment pérenniser son efficacité dans le temps ?

“A mon sens le plus difficile aujourd’hui, c’est de parvenir à trouver un équilibre entre les préférences personnelles et les devoirs. C’est-à-dire qu’il est difficile de maintenir un niveau d’efficacité et d’exigence par rapport à ses devoirs pour parvenir à transformer la société. Il y a donc tout un apprentissage pour comprendre pourquoi il est nécessaire de faire ce qu’on doit faire, et donc de rendre désirable le nécessaire. C’est-à-dire qu’aujourd’hui on est dans une écologie du “Thanatos”, une écologie de la mort et qu’il s’agit maintenant de regarder comment faire pour passer à une écologie du “Eros”, une écologie du désir. On pourrait presque parler d’un travail de conversion écologique, de métamorphose”.

Pour qu’un tel imaginaire s’affirme dans le temps, il faut ainsi parvenir à développer et maintenir sa désirabilité. A ce titre, l’ensemble des imaginaires ont donc ici un rôle clé à jouer pour “rendre désirable le nécessaire”. Mais n’existe-t-il pas d’autres manières d’entretenir de tels imaginaires dans le temps, de sorte à ce qu’ils s’intègrent naturellement dans notre quotidien ? Nous y reviendrons un peu plus bas dans notre développement.

Pour terminer sur ce projet expérimental, nous pouvons dire que l'écosystème coopératif territorial Tera est finalement parvenu à transformer un imaginaire en rapports sociaux réels, en aménagements de territoire concrets et résilients, mais également à le matérialiser dans de nouvelles formes d'organisations¹⁶².

d) La Forêt Gourmande

Toujours dans le cadre de nos recherches visant à mieux comprendre comment vivre et exprimer l'imaginaire à travers des espaces d'émergence pour le vivant, nous avons tenu à dialoguer avec Claire Mauquié, spécialiste des forêts comestibles (entretien complet à retrouver en Annexe 6.) Formatrice en création de jardin-forêt, elle anime aujourd'hui des visites sensorielles et des ateliers culinaire pour la Forêt Gourmande¹⁶³, association pour laquelle elle produit également du contenu pour internet. Durant notre échange, Claire soulignait l'intérêt d'un tel espace d'émergence pour le vivant pour ouvrir et enrichir nos imaginaires :

“Dans notre imaginaire, on pense qu'il faut travailler d'ur pour se nourrir, alors qu'au contraire on peut se nourrir simplement en se faisant plaisir, en pratiquant la cueillette et en faisant de temps à autre des plantations. Dans le jardin-forêt on a toute une gamme d'activités diverses qui ne sont pas routinières. C'est un mode de vie plus basé sur le plaisir, la contemplation et qui est propice à l'art (le dessin, la peinture végétale, la sculpture de bois, l'écoute du chant des oiseaux...). La notion d'imaginaire et de rêve est vraiment présente, c'est comme si le rêve devenait réalité”.

La Forêt Gourmande est donc un lieu qui révèle un nouvel imaginaire, qui ouvre l'imagination et fait rêver. Pour Claire Mauquié comme pour les autres personnes interrogées, ces espaces d'émergence pour le vivant s'avèrent nécessaires pour transformer nos imaginaires et nos rapports au monde vivant :

“Je pense vraiment qu'il faut faire des actions concrètes et que ça passe donc par la matérialisation, car il y a beaucoup de grandes idées [...] mais qui restent dans le domaine de l'intellectuel. C'est très important de les concrétiser et de créer des espaces de démonstration, d'encourager les personnes à le faire elles-mêmes car c'est seulement par l'action que nous pouvons être alignés et que nous pourrions créer une nouvelle société. En plus il existe une diversité d'activités pour s'impliquer dans le processus

¹⁶² Concernant ces dernières, Frédéric Bosqué développait l'idée d'aller au-delà des sociétés coopératives d'intérêts collectifs comme les Licoornes - qui sont certes selon lui des modèles d'entreprises plus vertueuses, mais qui restent encore dans des logiques de silos - pour aller vers ce qu'il appelle des “entreprises à buts communaux” : “Je pense qu'il est plus intéressant aujourd'hui de financer des écosystèmes coopératifs territoriaux dans lesquels on relocalise la production de l'alimentation, de l'énergie renouvelable, de l'eau potable, de la gestion des déchets, de la mobilité partagée, de l'écoconstruction... J'espère voir émerger un nouveau genre d'entreprises qu'on pourrait appeler “entreprises à buts communaux”, qui prennent véritablement en charge la restauration des communs dans les territoires, et qui assument à la fois des fonctions des collectivités territoriales qu'elles n'ont plus les moyens de faire, des fonctions de la société civile pour recréer des activités au service des communs et des citoyens, et des fonctions de la société privée comme la production de biens et services, etc. Dans l'un de nos écoquartiers, il y a par exemple une activité de maraîchage, de la transformation, une épicerie, un café restaurant... sous une seule organisation. Il est nécessaire de sortir de la logique de filières pour en faire des pôles de telle façon à ce que la valeur ajoutée soit répartie équitablement entre les filières. Ce nouveau modèle de “société coopérative d'intérêt collectif à buts communaux” sort donc de la logique de silos pour intégrer différentes activités sous forme de pôles”.

¹⁶³ Retrouvez plus de détails concernant la Forêt Gourmande sur : <https://foretgourmande.fr/>

créatif de ce type de lieux : des personnes vont planter, d'autres vont récolter, d'autres encore vont communiquer, etc. Chacun peut y trouver sa place, même sans expérience.”.

Ces espaces permettent donc non seulement de faire l'expérience de nouveaux imaginaires matérialisés, mais également d'agir concrètement pour les transitions, par exemple ici en régénérant les écosystèmes¹⁶⁴ :

“Il est vrai que le jardin-forêt permet de régénérer à la fois les sols, mais aussi le paysage et par conséquent, les cœurs des habitants. Toutes les personnes qui repartent des visites commentées sont heureuses, inspirées et ont envie de passer à l'action à leur tour.”.

Ainsi nous pourrions dire que ces lieux permettent d'inspirer les citoyens et d'augmenter leur puissance d'agir. Toutefois, l'enjeu d'inclusivité et d'accessibilité évoqué par Claire s'avère en tout point fondamental. En effet, comment faire en sorte que les visiteurs ne soient pas uniquement des personnes déjà informées ou sensibles à ces sujets ? Par ailleurs, tout le monde est-il en mesure de pouvoir faire pleinement l'expérience de ces nouveaux imaginaires matérialisés ? Valérie Martin, cheffe du Service Mobilisation Citoyenne et Médias (SMCM) de l'ADEME, nous apporte des points de vigilance :

“On peut aller dans ces lieux, mais la connexion peut se faire comme ne pas se faire. Cela nécessite quand même une autre façon d'apprendre et de vivre la relation aux autres. Quelqu'un peut donc visiter un lieu sans le vivre selon son éducation ou son contexte de vie. Il y a des personnes qui sont tellement en dehors de la société, qu'il faut d'abord reconstruire le lien avec la société. On peut effectivement passer par de l'expérientiel et de l'immersif, mais ça ne veut pas dire que tout le monde ne va ou ne peut passer par ce chemin-là. La prise de conscience peut aussi passer par la culture populaire, l'aménagement des territoires, etc. Une personne peut aussi changer de comportements pour d'autres raisons que les enjeux écologiques. Enfin, je pense qu'il ne faut pas en faire un objet de concept intellectuel, mais quelque chose de concret pour tous. C'est en cela que les espaces d'émergence pour le vivant peuvent être intéressants, car ils représentent autant de lieux qui peuvent permettre d'attirer une diversité de personnes avec des modes de vie et de pensée différents”.

On perçoit ici l'intérêt de la dimension intégrale qu'incarne les espaces d'émergence pour le vivant, en agissant non seulement sur la dimension écologique mais aussi sociale et personnelle. Ainsi nous percevons mieux

¹⁶⁴ Plus largement, les jardins en permaculture représentent autant d'espaces de cohabitation avec le vivant qui permettent de mettre en pratique un certain imaginaire et d'agir concrètement pour la régénération des biotopes. Ces derniers peuvent être très utiles pour se réinscrire dans les cycles du vivant, se familiariser aux lieux et contextes locaux et tisser de nouvelles relations mutualistes avec le vivant (y-compris humain lorsqu'il s'agit de jardins familiaux ou collectifs). Ils représentent ainsi des espaces dans lesquels l'imagination peut être agissante (car vécue activement en tant qu'expérience) et qui peuvent questionner notre rapport au monde (en particulier notre rapport à l'altérité, en faisant avec le vivant plutôt que contre).

En France, plus d'un tiers de la population jardinerait et la superficie totale des jardins particuliers représenterait près d'un million d'hectares, soit presque autant que les réserves naturelles, selon un article du Figaro: <https://www.lefigaro.fr/jardin/2015/03/20/30008-20150320ARTFIG00027-17millions-de-jardiniers8230-et-vous-et-vous-et-vous.php>

l'importance de rendre l'imaginaire visible et sensible, mais également accessible. A présent, nous allons voir d'autres manières de faire l'expérience de l'imaginaire.

2. Expériences immersives, multisensorielles et participatives

a) L'immersion avec l'Arbre Soleil d'Onyo

Nous avons exploré les potentiels de l'immersion avec Charlotte-Amélie Veaux, co-fondatrice de UXmmersive¹⁶⁵ et d'Onyo¹⁶⁶, un projet créatif qui propose des expériences immersives sonores et lumineuses pour se relier intégralement au monde vivant. Avec Yann Garreau, ils ont imaginé l'Arbre Soleil, une immersion qui éveille nos sens et notre imaginaire. Celle-ci nous invite à travers un rituel collectif de régénération interspécifique à régénérer cet Arbre Soleil par le souffle. Un moment magique qui ne laisse personne indifférent. Lors de notre échange, Charlotte-Amélie nous rappelait les principes de l'immersion et les motivations pour lesquelles ils ont imaginé ce rituel de régénération principalement sonore :

“En général il y a 5 piliers pour créer de l'immersion : le sensoriel, le narratif, l'interactif, le spatial et le collectif. Pour Onyo, on a décidé de se concentrer sur le narratif, avec du sensoriel et un peu d'interactif [...] en se concentrant sur le sonore qui a beaucoup de potentiel, tant dans sa capacité à développer l'imaginaire (d'une manière différente qu'avec les écrans) que par ses faibles coûts de production et sa faible empreinte carbone. [...] Pour l'Arbre Soleil, on a choisi l'arbre non seulement car il s'agit d'un symbole universel présent dans beaucoup de symboliques et de mythologies, mais également car il est intéressant d'un point de vue scientifique pour répondre aux enjeux actuels. Il y a une phrase particulièrement importante dans l'histoire qui donne la clé de lecture de toute l'expérience : “Tu es vivant parmi les vivants, tu connais ce rituel”. En effet l'exercice de respiration proposé dans l'expérience est une action commune à beaucoup d'êtres vivants et tous les êtres humains”.

On retrouve ici l'enjeu d'inclusivité évoqué plus haut, à travers l'universalité des symboles et gestes invoqués. Les co-fondateurs d'Onyo souhaitent en effet que leurs immersions soient accessibles au plus grand nombre, notamment en passant par le merveilleux et le narratif, sans qu'elles soient étiquetées par les participants comme des immersions “écologiques”. En les proposant par exemple à des salariés de grandes entreprises, l'idée est de pouvoir toucher des personnes qu'il serait difficile de mobiliser sur ces sujets et peut-être créer des bifurcations.

Par ailleurs, ce type d'immersion nous permet de retrouver une forme d'identification rituelle dans laquelle l'imagination est agissante et non passive, car vécue activement en tant qu'expérience physique et psychique:

“La puissance de l'immersif par rapport à de simples histoires comme dans un podcast ou un film, c'est qu'on les vit activement et que l'impact émotionnel est donc beaucoup plus important. Il ne s'agit

¹⁶⁵ UXmmersive est un blog spécialement consacré aux expériences immersives : <https://uxmmersive.com/>

¹⁶⁶ Retrouvez plus de détails concernant Onyo sur : <https://onyo.fr/>

pas seulement de regarder ou d'écouter, mais de faire pleinement partie de l'expérience et de savoir que son point de vue va compter. Tu passes ainsi de spectateur à acteur de la scène”.

L'imaginaire n'est plus ici quelque chose d'idéal, mais bien quelque chose de perceptible qui s'éprouve dans la chair.

b) Des visites sensorielles pour faire à nouveau l'expérience du vivant

Si nous explorons un peu plus les activités qui se cachent sous la canopée de la Forêt Gourmande, Claire Mauquié nous explique pourquoi elle anime des visites sensorielles et des ateliers cuisines et en quoi elles sont des manières de *faire à nouveau l'expérience du vivant* :

“La Forêt Gourmande est très dense, on est sur une visite de 2h et on présente aux visiteurs une centaine d'essences comestibles parmi les 1000 présentes. Si on le prend juste sur le plan intellectuel et verbal, en expliquant le nom latin de chacune des plantes, les personnes vont être vite perdues. Mais en fait ce n'est pas ça qu'elles retiennent de la visite, mais bien plutôt l'immersion et l'aspect sensible (par exemple lorsqu'elles entendent le concert des oiseaux). Et il y a du changement à chaque saison, des fleurs différentes, de l'esthétisme avec un paysage en volume. Les odeurs des plantes dégagent des parfums très agréables et bien évidemment, il y le goût qui est très important, car on se souvient d'une plante lorsqu'on la mange. Tout cela fait appel à l'ensemble de nos sens. C'est d'ailleurs pour ça que j'organise aussi des stages de cuisine”.

Il s'agit donc d'une expérience multisensorielle et participative qui permet de toucher intimement les publics, de les émouvoir et donc d'espérer mieux les mouvoir. Mais faire l'expérience active de nouveaux imaginaires en s'immergeant dans de tels milieux vivants luxuriants (ou via des “bain de forêt”, *Shinrin-yoku* en japonais), c'est aussi faire à nouveau l'expérience du vivant. A ce titre, cela représente certainement l'une des meilleurs manières de lutter contre les deux grands fléaux encore trop méconnus de notre époque que sont “l'extinction de l'expérience de la nature”¹⁶⁷ (Robert Miller Pyle, 2016) et “l'amnésie environnementale générationnelle”¹⁶⁸ (Peter Kahn, 2002). Comme nous le partage Claire :

¹⁶⁷ Les recherches de Robert Miller Pyle, principalement en milieu urbain, montrent que nous nous connectons de moins en moins avec la nature, non seulement à cause de nos modes de vie modernes (notamment à cause du monde digital), mais également car nous sommes entrés dans un cercle vicieux : moins nous « expérimentons » la nature librement, intimement et facilement, moins nous pensons que nos liens avec elle sont importants pour nous, et moins nous portons d'intérêt à sa préservation. Il souligne également que la plupart du temps, nous ne prenons même pas conscience qu'il nous manque quelque chose.

¹⁶⁸ Peter Kahn, psychologue américain de l'environnement, parle “d'amnésie environnementale générationnelle”, c'est-à-dire la capacité des êtres humains, de génération en génération, à se familiariser avec la dégradation de leur environnement. En effet, nous considérons l'environnement naturel dans lequel nous grandissons comme la référence d'une nature “normale”. Et c'est à partir de ce niveau de référence que nous mesurerons plus tard dans nos vies les évolutions de la nature. Lorsque l'artificialisation des sols et les dégradations des milieux vivants augmentent d'une génération à l'autre, chaque nouvelle génération considère le niveau dégradé de cette nature comme un niveau “normal”. C'est pourquoi il semble si difficile de prendre conscience de notre amnésie environnementale et de l'ampleur de la dégradation historique du monde vivant.

“L’un des retours assez unanime des visiteurs, c’est que ça leur redonne de l’espoir. A titre personnel, lorsque j’ai découvert cette abondance et cette luxuriance que je n’avais vue nulle part ailleurs en climat tempéré, je me suis dit que oui c’était possible, et ça m’a redonné envie de vivre en France et d’œuvrer en ce sens”.

L’imaginaire matérialisé dans les espaces d’émergence pour le vivant serait-il, comme nous le propose Jean-Christophe Cavallin dans *Valet Noir. Vers une écologie du récit*, une manière de nous réinscrire dans le monde vivant et de vivre une forme d’anamnèse, c’est-à-dire de vivre individuellement et collectivement la résurgence d’un souvenir d’un passé vécu et oublié ? N’est-ce pas là également l’un des enjeux des nouveaux récits ?

“Plutôt que des mondes possibles, une écologie du récit produit des mondes tangibles. L’intrigue, régulièrement, au lieu de courir, y revient au monde. La littérature de genre - la fantaisie, la science-fiction - peut lui servir de main courante. Le problème du rapport au monde, résolu ou refoulé par notre modernité, doit être remis au centre. L’écologie du récit suppose une réforme culturelle dont l’horizon encore lointain est une culture vivante, c’est-à-dire une relation créatrice et rétroactive avec un monde qui fait retour”¹⁶⁹.

Pour finir, si ces expériences et ces immersions représentent ainsi des manières ouvertes de vivre et d’éprouver l’imaginaire, c’est-à-dire qui sont à même d’éviter toute forme de réappropriation économique ou politique, sont-elles suffisantes pour entretenir l’imaginaire dans le temps et parvenir à changer durablement nos rapports au monde ?

B. Entretenir l’imaginaire dans le temps

Si la matérialisation de l’imaginaire dans le réel et les immersions sont des manières d’en faire activement l’expérience, notre dernier grand questionnement reste pour autant : comment faire perdurer l’imaginaire dans le temps de sorte à faire évoluer nos relations au monde vivant ? Car en effet, suffit-il d’organiser des visites, des événements, des balades contées ou d’installer des panneaux pédagogiques dans de tels espaces d’émergence pour le vivant pour que l’imaginaire soit incorporé et perçu comme “plus efficient” que l’imaginaire dominant ? De plus, avant de pouvoir vivre intimement l’imaginaire, il faut parfois pouvoir dépasser certaines normes sociales passives et limitantes (issues de l’ordre imaginaire établi). En ce sens, comment faire en sorte que chacun puisse également être en mesure de le vivre collectivement ? Nous verrons, dans cette dernière partie, en quoi les rituels collectifs et la symbolique peuvent nous aider en cela.

¹⁶⁹ Jean-Christophe Cavallin, *Valet Noir. Vers une écologie du récit*, Paris, Éditions Corti, Biophilia, 2021, p.66.

1. De nouveaux rituels collectifs

Dans la revue de littérature, nous avons vu que pour les sociétés primitives, les rituels permettaient de maintenir le mythe vivant et de transformer l'imaginaire des récits mythiques en imaginaire vécus dans les corps. Nous pensons, comme Jean-Christophe Cavallin, que si de nouveaux rituels collectifs peuvent nous aider à traverser les crises planétaires, ce n'est pas dans le but de provoquer des effets directs d'atténuation ou d'adaptation dans un désir persistant de maîtrise du monde, mais bien avant tout de nous permettre de nous resynchroniser avec le monde vivant et les cycles. Il s'agit aussi, comme nous l'avons étudié avec Mircea Eliade et Maurice Godelier, de pouvoir vivre et incarner l'imaginaire des nouveaux récits, de se le remémorer et de l'actualiser pour le maintenir vivant à travers le temps.

a) Des rituels pour se relier au monde vivant

Pour commencer, nous avons vu que l'immersion de l'Arbre Soleil d'Onyo nous invite à réaliser un rituel de régénération interspécifique. Comme nous en parle Charlotte-Amélie, le rituel proposé permet de s'ouvrir au collectif et de se relier à d'autres formes de vie :

“On a décidé de faire en sorte qu'il s'agisse d'une expérience collective, c'est-à-dire qu'il n'y ait pas un seul héros mais une multitude de héros, parmi lesquels les interlocuteurs de l'histoire mais aussi les participants. C'était aussi très important de mettre en scène une histoire dans laquelle il n'y a pas de relations de dominations entre les humains, ni avec les autres êtres vivants, même si c'était difficile d'un point de vue narratif. On voulait que les participants vivent un moment de relation harmonieuse avec les autres vivants, et que leur voix compte autant qu'eux”.

En utilisant ici un narratif inclusif irrigué par le vivant, cette expérience immersive va au-delà des récits écrits et permet de renouer avec certaines dimensions des récits oraux. Elle permet, comme nous le proposons, de *redonner doublement du sens aux récits* : c'est-à-dire de donner des significations au monde vivant en le rechargeant symboliquement, et d'ouvrir nos sens aux milieux avec lesquels nous évoluons en nous aidant à mieux entrer en résonance.

Toutefois, ce rituel qui se déroule dans un monde purement fictif et imaginaire pourrait-il être prolongé dans le réel ?

“On propose trois types d'engagements dans le réel assez simples : prêter attention au vivant, prendre part à des sciences participatives ou rejoindre des associations de préservation des forêts. Aussi à la fin du narratif de l'Arbre Soleil, il y a l'esprit du soleil qui donne un appel à l'action par cette phrase : “Il y'a d'autres arbres à régénérer, nous nous reverrons peut-être un jour”, puis une biche qui ajoute un peu après : “Il y a d'autres Arbres Soleil à raviver en ce monde”. Même si nous remarquons que cette invitation est souvent entendue par les personnes qui sont les plus sensibles à ces enjeux”.

Ce rituel imaginaire pourrait donc être un premier pas nous invitant dans un second temps à le réitérer dans la vie réelle. Cependant, plusieurs questions demeurent ouvertes : ce rituel fera-t-il sens avec des récits mythiques, comme c'est le cas pour les peuples indigènes ? Sera-t-il rattaché à des lieux spécifiques et effectué à des moments précis ? Pourra-t-il être vécu comme l'entretien d'une nouvelle mythologie et non pas dans une logique de consommation ou de fuite temporaire ?

b) Des rituels pour entretenir l'imaginaire dans le temps

Lors de notre échange avec Claire Mauquié, nous avons aussi évoqués l'importance des rituels pour entretenir et actualiser les imaginaires concrétisés comme celui qu'incarne la Forêt Gourmande :

“Pour garantir une participation dans le temps, il faut effectivement que ça s'inscrive dans une forme d'habitude et de rituel. Pour que ces projets prennent et se pérennisent, il s'agit encore une fois selon moi d'une “fermentation”, qui dépend d'une multitude de paramètres. Il s'agit de faire en sorte que les conditions soient favorables à ce que cela se produise, et donc les rituels peuvent aider. Ça me fait penser au mode de fonctionnement des peuples asiatiques qui ont des fêtes selon les différentes périodes de l'année. Par exemple à Taiwan lors de la fête de la lune les personnes s'offrent des pomelos, puis s'offrent des oranges à une autre saison, etc. Donc en effet on pourrait imaginer qu'il y ait dans les jardins-forêts des calendriers avec des temps forts liés à des activités importantes, où les personnes pourraient se rassembler pour cueillir telle plante, pour transformer tel aliment, comme un rituel”.

Nous voyons bien ici l'intérêt des rituels pour s'inscrire dans une forme d'habitude et maintenir l'imaginaire actif. Mais pour que ces rituels soient pleinement effectifs (c'est-à-dire qu'ils prennent les mêmes dimensions que pour les sociétés primitives), il faudrait certainement qu'ils s'inscrivent dans une nouvelle mythologie plus large, or celle-ci semble bien difficile à faire advenir... Il s'agit certainement, comme le disait Claire, d'un processus de fermentation : il y a une multitude d'initiatives et de pratiques plus vertueuses qui émergent partout, avec chacune leur singularité, desquelles peuvent découler une diversité de récits qui peuvent nourrir des imaginaires émergents, comme ceux de la reliance et de la régénération symbiotique évoqués plus haut. Ces derniers peuvent être vécus activement à travers et des rituels, des espaces d'émergence pour le vivant ou des immersions. Mais c'est seulement par l'ensemble de ces éléments qui interagissent ensemble qu'émergera peut-être un nouveau mythe qui puisse permettre à l'homme moderne de vivre durablement en harmonie avec le monde vivant. Pour l'heure, il s'agit donc sans doute avant tout de faire en sorte que les rituels soient en cohérence avec les nouveaux récits et les imaginaires qu'ils contiennent, c'est-à-dire qu'ils se répondent et s'auto-entretiennent.

c) Dépasser les normes sociales passives et limitantes

Pour finir, le sociologue Michaël Dandrieux insiste également sur l'importance des rituels collectifs pour dépasser les normes sociales :

“La fonction rituelle, selon C.G. Jung, c'est d'aller chercher dans le domaine de l'inconscient collectif ce qui est éprouvé implicitement par tous, pour le faire apparaître et le rendre explicite aux yeux de chacun. Le rituel sert à faire avancer les imaginaires en matérialisant les choses éprouvées par les personnes. C'est donc un outil très fort parce qu'il rend évident les choses que, sans les rituels, nous n'aurions jamais eu l'idée ou le courage de faire. C'est par exemple le cas avec l'enseignement collectif du yoga qui nous permet de nous sentir autorisé à essayer telle ou telle posture. Le rituel sert ainsi à surpasser le regard social”.

Ainsi, les rituels collectifs peuvent être utiles pour nous rassurer et nous aider à dépasser certaines normes sociales passives et limitantes véhiculées par l'imaginaire dominant. En ce sens et pour les autres aspects précédemment évoqués, les rituels s'avèrent donc nécessaires pour renouveler nos imaginaires et nos modes de pensée. Par ailleurs, nous pensons que s'ils font sens avec les nouveaux récits et qu'ils sont vécus dans des espaces d'émergence pour le vivant, les rituels collectifs peuvent effectivement nous aider à retrouver le souci des lieux et nous resynchroniser aux cycles du vivant. Enfin, les rituels sont également intéressants pour donner consistance à l'imaginaire et le perpétuer à travers le temps. Toutefois, revenons-en à un point essentiel : comment rendre ces récits et ces rituels désirables et faire en sorte qu'ils soient reconnus et valorisés socialement ? A travers plusieurs témoignages, nous allons approfondir le rôle clé de la symbolique et les manières de la réajuster.

2. Symbolique et imaginaires du quotidien

Dans la revue de revue de littérature, nous avons souligné avec Aurélien Barrau la nécessité de réorienter notre symbolique pour valoriser de nouvelles manières d'être-au-monde plus vertueuses. Mais comment pouvons-nous essayer de la réajuster ?

D'abord, comme nous le disait Michaël Dandrieux, nous vivons aujourd'hui une compétition symbolique, car les symboles aujourd'hui valorisés dans la société nous permettent avant tout de nous divertir et de ne pas regarder en face la réalité des crises systémiques qui sont enclenchées. Tout l'enjeu semble donc de réussir à proposer de nouveaux symboles plus séduisants que ceux à l'œuvre actuellement, mais comment ? En quoi les imaginacteurs, et plus particulièrement les créateurs de contenus, peuvent-ils œuvrer en ce sens ?

a) Incarner et diffuser une nouvelle symbolique

A ce sujet, nous avons questionné Yasmina Auburtin, consultante en stratégies éditoriales spécialisée dans les nouveaux récits, qui nous faisait alors remarquer le rôle particulier des créateurs de contenus pour faire évoluer nos représentations symboliques :

“Les créateurs sont les “incarnants”, les rôles modèles, ceux qui rendent les choses désirables et ceux à qui on a envie de ressembler. Ils ont évidemment une influence sur la symbolique. Par exemple, en devenant agriculteur, l’humoriste et vidéaste Nicolas Meyrieux va peut-être faire évoluer les représentations associées à ce métier et susciter de nouvelles vocations dans sa communauté. Les influenceurs peuvent ainsi devenir les porte-drapeaux de ce Nouveau Monde. Ils peuvent montrer qu’il est possible de bifurquer sans que cela soit perçu comme contraignant ou trop radical, en valorisant un nouvel idéal”.

Dès lors, nous percevons mieux l’influence que peuvent avoir les créateurs-diffuseurs de contenu (mais aussi indirectement de leurs agences et managers), qui sont devenus de nouveaux médias à part entière et de nouveaux vecteurs publicitaires. En tant que conteurs et créateurs de récits, ils entretiennent au quotidien certains régimes d’imaginaires et systèmes symboliques, impulsent des tendances, stimulent des désirs et banalisent les pratiques. En cela, ils ont à la fois la responsabilité et la capacité de les faire évoluer pour bâtir de nouvelles sociétés plus respectueuses du monde vivant. Mais cela nécessite d’abord, nous disait Yasmina, de changer la symbolique de la où l’on parle. C’est-à-dire qu’il faut aussi parvenir à se sentir légitime, en tant qu’influenceur, à prendre la parole sur un sujet sans forcément devoir être parfait et irréprochable. En levant ce frein au changement et en renouvelant leurs modèles d’affaires, les créateurs pourraient devenir de véritables relais des transitions. Claire Mauquié est justement l’exemple d’une personnalité qui incarne déjà un contenu plus vertueux sur les réseaux sociaux :

“Je travaille énormément avec les réseaux sociaux, qui sont des outils me permettant de mettre au service mon image pour créer de l’émotion et inspirer à travers une forme d’identification. Et cela fonctionne très bien [...]. Pour moi c’est très essentiel de communiquer sur ce que l’on fait. Les réseaux sociaux sont un moyen, mais il en existe pleins d’autres notamment à l’échelle locale (sur le marché, via la création de visuels, de spectacles, de rencontres, etc.). Même à petite échelle, partager son expérience peut inspirer d’autres personnes”.

Les créateurs de contenus ont donc un rôle clé à jouer en incarnant de nouveaux modes de vie plus responsables, en ajustant la valeur méliorative qu’ils attribuent aux choses ou aux gestes tout en faisant remarquer l’obsolescence de certaines pratiques climaticides, en révélant l’absurdité de certains usages écocides ou en montrant le ridicule du consumérisme effréné. Mais soyons clairs, l’ensemble des imaginacteurs peuvent et doivent également contribuer à diffuser de nouvelles représentations symboliques, de la publicité aux collectivités. Les acteurs culturels peuvent par exemple valoriser certains symboles dans leurs récits, même s’il s’agit de récits de divertissement, à condition que ceux-là soient également des récits encapacitants, c’est-

à-dire qui nous invitent à sortir de la bulle de divertissement encouragé par les algorithmes des plateformes de streaming et des réseaux sociaux pour agir dans le réel¹⁷⁰. L'autre défi est également de parvenir à redonner toute leur puissance aux symboles, de sorte à ce qu'ils nous "donnent à penser" - comme le développe Paul Ricoeur dans le tome II de *Finitude et culpabilité* - et qu'ils nous mettent collectivement en mouvement. A travers des récits de régénération symbiotique, le symbole du champignon pourrait alors par exemple prendre une toute autre dimension et faire jaillir du sens à nouveau.

Tous ces acteurs peuvent ainsi nous aider à réinvestir symboliquement le monde vivant - l'arbre centenaire qui sublime ce parc urbain, le bénévole qui aide le sans abri, le permaculteur qui conserve ses légumes lactofermentés - et nous permettre de nous réapproprier ses nouveaux symboles dans notre quotidien. Néanmoins, comment faire en sorte que les nouveaux imaginaires et les symboles soient visibles et accessibles dans la vie de tous les jours afin de transformer effectivement notre rapport au monde ?

b) L'imaginaire dans la vie quotidienne

Finalement, tout l'enjeu semble se tenir là : comment parvenir à transformer les nouveaux imaginaires dans notre quotidien, de sorte à ce qu'ils soient pensés et vécus comme plus efficaces que l'imaginaire dominant ? Nous avons demandé à Michaël Dandrieux si les manières de faire l'expérience de l'imaginaire précédemment étudiées seraient suffisantes pour bousculer l'ordre imaginaire actuel et construire de nouvelles évidences. Le sociologue nous répondait alors que :

“Les matérialisations de l'imaginaire et les expériences sont en effet importantes mais il ne faut pas en oublier une fondamentale qui est celle de la vie quotidienne. Le tissu même de la vie quotidienne est une matérialisation systématique de l'imaginaire (dans les transports, les salutations, etc)”.

C'est également un point sur lequel Marianne Bloquel, ingénieure au Service Consommation Responsable (SCR) de l'ADEME, attirait notre attention, en nous invitant à considérer un imaginaire plus proche du présent et de nos vies actuelles, avec lequel chacun puisse s'identifier :

“Pour rester dans le plus proche et le plus concret, il nous semble qu'il est aussi important de raconter les modes de vie bas carbone de nos voisins. Pas seulement ceux de personnes qui vivent en oasis, pas seulement ceux des héros du Nouveau Monde, athlètes cyclistes, experts de l'autoconstruction d'habitats passifs, jardiniers hors pairs, esthètes du zéro déchet et du réemploi. Mais également ceux de nos voisins, des étudiants, des ruraux qui vivent à côté de moi et qui réduisent de beaucoup leur empreinte”.

¹⁷⁰ En effet, les plateformes de streaming et les réseaux sociaux ont de nos jours d'énormes impacts sociétaux. Ces organisations nous incitent-elles à entrer dans une logique de surconsommation de contenu ou s'engagent-elles en faveur de la sobriété des usages, grâce à des contenus de fond, qui n'encouragent pas un visionnage compulsif et addictif?

On notera donc l'importance d'avoir comme Claire Mauquié des personnalités qui incarnent la transitions, mais également des "héros du quotidien" pour permettre à tout un chacun de pouvoir s'identifier et se projeter en eux¹⁷¹. Par ailleurs, certains imaginacteurs comme les médias "life style" ou de "normalisation des pratiques" peuvent également nous aider à proposer des imaginaires plus concrets qui s'inscrivent dans la continuité de notre vie quotidienne. L'idée étant, comme nous le disions au début, de faire "à partir de" l'imaginaire moderne pour "aller vers" des imaginaires qui entretiennent de nouveaux rapports au mondes plus soutenables et des modes de pensées adaptés. C'est d'ailleurs précisément ce en quoi les imaginaires que nous avons étudiés sont intéressants. Enfin, nous pouvons aussi faire en sorte de prolonger le récit dans le réel, comme nous l'avons fait avec *Imagine 2050* lorsque nous avons accompagné la production de *Plus Belle La Vie* sur une arche narrative autour de la protection du vivant et que nous avons dans le même temps organisé la mobilisation "Viens On Sème" pour semer des fleurs mellifères dans plusieurs villes françaises avec les acteurs de la série et les téléspectateurs¹⁷².

Toutefois, s'il est possible de faire en sorte que ces nouveaux imaginaires s'inscrivent dans une certaine continuité avec la vie actuelle et que la banalisation de l'imaginaire dans notre quotidien semble nécessaire, nous pensons malgré tout que cette dernière ne pourra se faire que par l'activation des différentes propositions que nous avons développées à travers nos différentes hypothèses.

Pour conclure cette dernière partie, nous avons montré que les espaces d'émergence pour le vivant s'avèrent nécessaires pour donner de la consistance à l'imaginaire et démontrer son efficience, mais que les immersions et les expériences multisensorielles représentaient également des manières d'en faire l'expérience et de bousculer l'imaginaire dominant. De plus, nous avons également vu qu'il fallait non seulement permettre aux imaginaires de faire corps mais également de réussir à les maintenir dans le temps. Pour cela, vivre des rituels collectifs et réajuster notre symbolique dans notre quotidien semble incontournable. Par l'ensemble de ces combinaisons d'actions, nous pouvons espérer modifier nos perceptions et nos affections au monde en réanimant le monde vécu et en renouant avec une pensée symbolique, cyclique et terrestre. Finalement, nous pouvons aussi constater que les imaginaires étudiés sont non seulement des imaginaires ouverts et revitalisants, mais bien également des imaginaires sensibles qui peuvent s'enraciner dans la terre et être vécus dans la chair de multiples manières.

¹⁷¹ C'est d'ailleurs ce que suggèrent les résultats de l'étude *Des Récits et des Actes* précédemment citée.

¹⁷² Une manière ici de prolonger le récit dans le réel en invitant les participants à revitaliser leur relation au vivant depuis chez eux ou à côté de chez eux. Yasmina Auburtin témoignait à ce sujet : "Planter le récit dans le réel est un acte très fort, cela permet d'ajouter le geste à la parole, de faire la preuve que c'est tangible et concret, que c'est porteur de joie et de vie. Ça permet aussi de montrer que l'histoire qu'on raconte peut se vivre dans le corps et dans le réel. De faire le lien entre l'imaginaire, le récit et les impacts dans la vie quotidienne. Même si ce type d'actions demande beaucoup d'énergie, elle permet d'exploiter le large spectre du pouvoir des imaginaires en l'alignant avec le geste".

RECOMMANDATIONS ET CONCLUSION

Pour ce mémoire de recherche, nous avons souhaité aller à la racine des crises actuelles en nous intéressant à la crise de nos relations au monde. Celle-ci, nous l'avons vu, est intimement liée à l'obsolescence des imaginaires qui nourrissent les sociétés modernes. Or ce sont bien les imaginaires sociaux qui influencent nos manières d'être-au-monde, en entretenant des croyances, des valeurs et des normes sociales à travers des récits, des rituels et des symboles.

Alors finalement, comment pouvons-nous faire évoluer nos imaginaires pour changer nos relations au monde vivant et aller vers un monde soutenable et harmonieux ?

Les imaginacteurs peuvent faire rayonner de nouveaux imaginaires

Dans un premier temps, la cartographie des imaginacteurs nous a permis de constater quelles organisations ou groupement d'organisations ont aujourd'hui le plus d'influence sur les imaginaires sociaux. Parmi eux : les acteurs culturels, les marques, les publicitaires et communicants, les médias mais aussi les créateurs de contenus - et dans une moindre mesure les associations - sont les plus à même de pouvoir véhiculer de nouveaux *imaginaires idéels* à court et moyen terme. En partageant de nouveaux récits inspirants, ils ont la capacité de rendre sensibles les enjeux planétaires et de donner à voir d'autres trajectoires souhaitables. Cependant, la plupart de ces acteurs - en particulier les publicitaires, les annonceurs et les communicants - sont aujourd'hui confrontés à de profondes dissonances. Comment faire en sorte d'éviter le "récit-washing" dans des logiques de réappropriation marchandes et réellement mobiliser la société à travers de nouveaux imaginaires ?

De plus, nous avons également souligné l'importance des organismes de formation et d'éducation pour former l'ensemble des imaginacteurs à ces enjeux et les introduire à la pensée complexe. Mais eux aussi doivent parvenir à se réinventer pour toucher différemment leurs publics, d'une manière plus sensible et expérientielle. L'analyse de plusieurs initiatives et ressources existantes pour accompagner les imaginacteurs nous a en effet permis d'étudier leurs intérêts mais aussi leurs limites actuelles. Pour que ces outils expérimentaux deviennent efficaces, il faut qu'ils soient adaptés, à l'échelle et engageants. En ce sens, nous pensons qu'il serait intéressant de proposer aux imaginacteurs les plus influents de *faire l'expérience de nouveaux imaginaires à travers des espaces d'émergence pour le vivant*. Car ce dont témoignent les résultats de cette recherche, c'est que les collectivités et les projets territoriaux s'avèrent en tous points fondamentaux pour transformer dans le réel ce que nous avons appelé les *imaginaires matérialisés*.

Les espaces d'émergence pour le vivant, pierre angulaire des nouveaux imaginaires

Les enseignements de la revue de littérature, des entretiens et de l'observation de terrain nous ont tous fait converger vers un même point : celui des espaces territoriaux qui nous révèlent d'autres imaginaires que ceux actuellement à l'œuvre. Ces lieux, que nous avons conceptualisés comme des *espaces d'émergence pour le vivant*, sont en effet indispensables dans la mesure où ils nous permettent de faire l'expérience de nouveaux imaginaires qui se sont d'ores et déjà transformés en rapports sociaux, matériels et symboliques. Ils permettent non seulement de leur donner de la consistance et d'une certaine manière de démontrer leur efficacité, mais également de faire à nouveau l'expérience du vivant et même peut-être dans certains cas nous réveiller de l'amnésie environnementale générationnelle. D'autre part, il nous semblait important de regrouper tous ces espaces d'émergence pour le vivant sous une appellation commune pour qu'ils constituent un maillage territorial identifiable et qu'ils soient vécus comme tels par l'ensemble des citoyens. Ainsi, ces espaces sont à même de nourrir la mise en récit des territoires et d'inspirer les imaginacteurs (qui permettront de visibiliser et favoriser la mise en réseau de ces espaces d'émergence pour le vivant). Enfin, ils peuvent aussi réellement nous aider à repenser notre mode de pensée rationnel, dualiste et linéaire pour aller vers une forme de pensée symbolique, cyclique et terrestre (en retrouvant une participation active aux lieux à travers des rituels, en se reconnectant aux cycles du vivant, en redonnant un ancrage aux récits qui peuvent alors faire *doublement sens*, en favorisant l'oralité avec des promenades contées ou des spectacles vivants, etc.). Face aux bouleversements en cours, les espaces d'émergence pour le vivant représentent donc à la fois des solutions d'atténuation et d'adaptation (notamment par la mise en place d'activités de régénération symbiotique) mais aussi des lieux propices à la "conversion écologique" (par les dimensions expérientielles qu'ils rendent possible mais aussi leur ouverture et leur accessibilité qui nous donnent l'occasion de renouer avec le courant de l'instant et de nous relier intégralement au monde vivant).

De nouveaux imaginaires revitalisants, ouverts, sensibles mais aussi accessibles

Face à l'imaginaire dogmatique et impérialiste moderne (qui est globalement un imaginaire de la dualité, de l'expansion et de la croissance infinie, de l'individualisme et de la compétition), nous avons vu que *l'imaginaire de la reliance, de la revitalisation intégrale de nos relations au monde vivant et de la régénération symbiotique* s'avère à plusieurs égards intéressants, par sa capacité à *pouvoir prendre vie dans plusieurs récits encapacitants et à découler sur une nouvelle éthique*. De plus, nous pouvons dire que ces imaginaires sont bien revitalisants, ouverts, sensibles mais qu'ils doivent aussi veiller à rester accessibles pour tous, comme nous l'ont montré les entretiens. Des *imaginaires revitalisants* d'une part, c'est-à-dire qui éveillent en nous la joie d'être pleinement vivant, qui suscitent des affects et des désirs actifs, et qui nous conduisent à reconsidérer nos relations au monde vivant. Des *imaginaires ouverts* d'autre part, c'est-à-dire qui évitent tout dogmatisme et donnent à voir d'autres possibles, qui inspirent et sèment l'envie d'agir, qui nous aident à redéployer une imagination active. Des *imaginaires sensibles* ensuite, qui font sens, c'est-à-dire qui réactivent notre sensibilité et nous permettent d'entrer en résonance avec le monde vivant. Des *imaginaires accessibles* enfin, c'est-à-dire

des imaginaires qui peuvent parler à tous les publics et qui s'inscrivent dans une forme de continuité avec nos imaginaires du quotidien.

Entretenir les nouveaux imaginaires à travers le temps

Si nous avons vu que les espaces d'émergence pour le vivant peuvent nous permettre de révéler de nouveaux imaginaires revitalisants, ouverts, sensibles et accessibles, les conclusions de nos entretiens nous ont également montré la nécessité de réussir à entretenir ces imaginaires dans le temps. D'un côté, cela pourrait être rendu possible par la pratique de *rituels collectifs* qui feraient sens avec les nouveaux récits émergents et qui permettraient de revivre et d'actualiser périodiquement leur contenu imaginaire, mais aussi de dépasser certaines normes sociales passives et limitantes qui inhibent le passage à l'action. De l'autre, le *réajustement de notre symbolique* pourrait nous aider à faire perdurer l'imaginaire dans le quotidien en partageant des symboles réinvestis de sens. Si une approche sensible et expérientielle nous semble indispensable pour que de nouveaux imaginaires soient pensés et vécus comme "plus vrais" et "plus efficaces" que ceux aux fondements des sociétés modernes, il paraît cependant difficile de pouvoir passer outre de la force de frappe et de martelage de certains imaginaires comme les publicitaires, les communicants et les médias.

Créer des ponts et des synergies pour faire récit en commun

Cette recherche nous a aussi amené à nous demander comment nous pourrions *créer des interrelations entre les différents imaginaires de manière à faire récit en commun*. D'abord, nous pensons que pour faire saisir aux citoyens l'ampleur des crises systémiques, le monde scientifique et technique doit parvenir à créer beaucoup plus de synergies avec les principaux imaginaires (comme l'ADEME a par exemple pu le faire avec les scénarios de prospectives *Transition(s) 2050*¹⁷³ qui ont permis de venir en support de plusieurs actions menées avec différents acteurs culturels et même des organismes d'éducation¹⁷⁴). Il doit réussir à passer le relai des informations rationnelles à ces athlètes de l'imaginaire qui permettront de les rendre sensibles (à travers des récits, des objets artistiques, des projets d'aménagement de territoire, etc.), de toucher un plus large public et d'espérer enclencher une mise en mouvement massive en déclenchant des effets de rétroactions positives (mimétisme comportemental, normes sociales vertueuses, etc.).

Mais alors finalement, ça veut dire quoi *faire récit en commun* ? Faire récit en commun, c'est à la fois mettre en récit les projets de territoires avec l'ensemble des parties prenantes locales (élus, habitants, associations, entreprises, communautés de communes, etc.) et les acteurs culturels. C'est créer des ponts et des synergies entre les *imaginaires matérialisés* dans les territoires et les *imaginaires idéels* qui se diffusent dans le monde culturel. C'est par exemple recharger symboliquement les lieux grâce aux œuvres culturelles ou concevoir de nouveaux récits à travers les espaces d'émergence pour le vivant, qui incarnent de nouveaux imaginaires déjà

¹⁷³ ADEME, *Transition(s) 2050. Choisir maintenant. Agir pour le climat*, rapport complet, Paris, 2022. <https://transitions2050.ademe.fr/>

¹⁷⁴ Retrouvez plusieurs de ces projets sur : <https://communication-responsable.ademe.fr/>

concrétisés en rapports sociaux, matériels et symboliques. C'est aussi savoir intégrer une diversité de récits vernaculaires, spécifiques à chaque territoire et aux coutumes locales, de manière à nourrir un méta-récit commun qui inspire et fédère les citoyens autour d'un nouvel élan. Car finalement, tout l'enjeu est de faire en sorte que ces récits fassent corps, de sorte à ce qu'ils s'inscrivent durablement dans notre quotidien et qu'ils sèment l'envie d'agir afin de réussir la nécessaire métamorphose de nos sociétés.

Faire évoluer nos imaginaires pour changer nos relations au monde vivant

Ainsi, comme l'illustre le schéma *Faire évoluer nos imaginaires* en Annexe 8, les enseignements de ce mémoire nous montrent que c'est seulement par un ensemble d'actions variées et complémentaires - qui seraient impulsées par les différents imaginacteurs et réappropriées par les citoyens eux-mêmes dans leur vie quotidienne - que nous pourrions favoriser l'émergence de nouveaux imaginaires qui nous permettraient de nous épanouir durablement et harmonieusement avec le monde vivant. Il s'agit d'un processus long et complexe, en émergence, qui se déploie à l'image des fractales dans une échelle "glocale", comme nous l'évoquait Sandy Arzur et Frédéric Bosqué.

Si les changements du mode de fonctionnement de certains acteurs comme les annonceurs ou les créateurs de contenu peuvent sembler utopistes, nous ne pouvons tout simplement pas les nier et les mettre de côté. Il faut s'y atteler, renouveler les manières d'accompagner chaque acteur dans leur transition intérieure, et sans cesse innover pour trouver des façons de s'émanciper de certaines formes de réappropriation ou d'instrumentalisation qui peuvent déjà se profiler.

Il s'agit aussi de toujours se demander depuis quel endroit sont diffusés ces imaginaires : le faisons-nous par peur de perdre notre illusoire maîtrise du monde ou par l'amour du vivant dans toutes ses formes ? Souhaitons-nous insuffler dans la société de nouveaux récits inspirants pour accroître nos volumes de ventes ou pour réellement changer nos relations au monde vivant ? Car en effet, la posture et l'énergie qu'il en émane en sera alors totalement différente. Si nous le faisons dans l'amour et la poésie¹⁷⁵, alors les nouveaux imaginaires pourraient non seulement changer nos représentations des enjeux socio-écologiques et nous faire passer à l'action, mais aussi nous aider à nous inscrire dans une trajectoire joyeuse, au sens spinoziste, comme l'aigle qui s'élève avec les courants ascendants dans le ciel.

¹⁷⁵ Vers un devenir poétique ? La poésie est une émergence qui permet de créer de nouvelles images et de nouveaux sens, c'est pourquoi nous pensons que les nouveaux récits qui seront emplis de poésie seront les plus en mesure de recharger symboliquement le monde vivant et de lui redonner doublement du sens.

OUVERTURE

La convergence des imaginacteurs pour faire jaillir la puissance d’agir des citoyens

Ce que nous constatons, après de multiples rencontres, discussions, lectures et observations, c’est que les personnes semblent prêtes à se mobiliser pour tenter de préserver l’habitabilité de la planète. Mais pour cela, nous devons compter à la fois sur des mesures à la fois incitatives et coercitives.

Si plusieurs récits doivent donner à voir ce que pourrait être un monde soutenable et harmonieux, ces derniers semblent devoir converger vers une trame de fond commune : celle de la reprise de pouvoir citoyenne, de l’"empuissancement citoyen" tel que nous l’évoquait Valérie Zoydo. Ces histoires pourraient alors former un méta-récit de lobbying citoyen victorieux, d’insurrection joyeuse qui serait, dans la mesure du possible, non-violente afin de mobiliser le plus grand nombre de personnes, des plus jeunes aux plus âgées. Il faut pouvoir montrer en priorité que les populations détiennent un pouvoir d’influence immense, notamment sur les entreprises et les décideurs politiques. Il faut parvenir à activer leur puissance d’agir, au sens spinoziste, en rendant visible les pistes qui permettraient de créer la bascule et d’opérer un changement d’échelle. Parmi elles : la désobéissance civile et les blocages, le boycott ou encore la mise en place de mesures législatives (incitatives et coercitives). La dimension législative nous apparaît en effet comme indispensable à la bifurcation de nos sociétés. Cependant, nous pensons qu’elle ne sera possible - au sens qu’elle ne sera acceptée et incitée - seulement si elle s’accompagne d’actions d’envergure qui agissent sur nos représentations et qui parviennent à mobiliser les citoyens afin de faire pression sur les législateurs. D’où l’importance fondamentale de faire évoluer nos imaginaires pour changer nos perceptions du monde et nous donner envie d’agir. Or l’imaginaire de la modernité est entretenu par un système économique et politique qui, certes, évolue avec les nouveaux contextes, mais qui n’a pas l’intention de changer radicalement.

Nous partons en effet du principe que les pouvoirs économiques et politiques - comme le suggère l’auteur Amitav Ghosh - privilégieront le plus longtemps possible le *statu-quo*. Nous connaissons également l’extraordinaire capacité du système capitaliste à tout se réapproprier, à ingérer et métaboliser la moindre vertueuse nouveauté, à engloutir le pire et le verdir. Au final, malgré les aléas, le système ne se transforme pas de manière radicale. Au contraire, il parvient à préserver sa racine, à concentrer ces ressources vives pour une prochaine excroissance qui s’avérera peut-être plus dévastatrice encore. Le capitalisme est devenu le "capitalisme vert", puis devient désormais "responsable". Demain sera-t-il peut-être un "capitalisme joyeux" ou "vertueux" ? Même lorsqu’il sont à court de mots, les pilotes et défenseurs du système usent de néologismes et manient de manière subtile la métaphore vive, telle que nous la décrivions avec Paul Ricoeur. Ils parviennent ainsi à redonner sans cesse du sens à leurs excroissances.

Le système actuel nous piège dans son inertie, nous plonge dans une dissonance voire une polyphasie cognitive quotidienne qui nous pousse à la schizophrénie. C’est que nous montre dernièrement les résultats de plusieurs

enquêtes sociologiques, comme l'étude Ipsos *Perdus, ensemble*¹⁷⁶ parue en juin 2022. Ainsi malgré sa souplesse et sa résilience, le système nous conduit à l'implosion. L'entropie augmente, l'espace des futurs possibles se rétrécit chaque jour un peu plus. Tout se rigidifie comme de la croûte terrestre. Le repli sur soi s'accroît, nos sociétés se polarisent de plus en plus et il semble que nous nous trouvions juste au-dessus de la faille sismique, au bord de la rupture.

Mais nous l'avons vu, les citoyens sont pourtant la véritable clé-de-voûte de la transformation de nos imaginaires. Ils sont à l'épicentre des tremblements qui commencent déjà à se faire ressentir. La plupart se sentent impuissants ou tétanisés par le monde qui vient. Dès lors, il appartient aux imaginacteurs de favoriser l'émergence de nouveaux imaginaires idéels et matérialisés afin de les aider à se relier les uns avec les autres, mais également avec le monde vivant et avec leur soi intérieur. En rechargeant symboliquement le monde, en redonnant doublement du sens à notre époque, c'est-à-dire en proposant des significations et en rendant ces enjeux sensibles, les imaginacteurs peuvent aider à mettre en mouvement la société. Ils peuvent nous aider à rendre visible et désirable les formes de sociétés plus vertueuses et harmonieuses qui sont en train d'émerger, et de nous permettre de faire un pas-de-côté pour atténuer les secousses qui viennent.

Ainsi, les imaginacteurs ont la responsabilité de ne plus alimenter la racine d'un système mortifère et d'aider les citoyens à faire circuler le magma qui brûle en eux, pour ne pas imploser mais au contraire faire jaillir leur puissance d'agir et laisser place à l'éruption d'un Nouveau Monde dans lequel l'être humain s'épanouit durablement et harmonieusement avec le monde vivant.

¹⁷⁶ Retrouvez les principaux résultats de l'étude dans cet article de l'ADN : <https://www.ladn.eu/nouveaux-usages/ipsos-perdus-ensemble-etude/>

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages :

- ABRAM David, *Comment la terre s'est tue ? Pour une écologie des sens*, Paris, Éditions La découverte, paru en 1996, traduit en 2013.
- ALBRECHT Glenn, *Les émotions de la Terre, Des nouveaux mots pour un nouveau monde*, Paris, Éditions Les liens qui libèrent, 2021.
- BARRAU Aurélien, *Le plus grand défi de l'histoire de l'humanité (édition revue et argumentée)*, Paris, Éditions Michel Lafon, 2020.
- BARRAU Aurélien, *Il faut une révolution politique, poétique et philosophique*, Paris, Éditions Zulma, 2022.
- BOHLER Sébastien, *Le bug humain : Pourquoi notre cerveau nous pousse à détruire la planète et comment l'en empêcher*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2019.
- BOHLER Sébastien, *Où en est le sens ?*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2020.
- CAVALLIN Jean-Christophe, *Valet Noir. Vers une écologie du récit*, Paris, Éditions Corti, Biophilia, 2021.
- COMMARET Manon, PANTEL Pierrot, *L'effondrement de l'empire humain*, Regards croisés, Paris, Rue de l'échiquier, 2020.
- DION Cyril, *Petit manuel de résistance contemporaine*, Arles, Éditions Actes Sud, 2018.
- DURAND Gilbert, *L'imagination symbolique (6e édition)*, PUF Éditions, 2015.
- ELIADE Mircea, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, Folio Essais, 1988.
- GODELIER Maurice, *L'imaginé, l'imaginaire et le symbolique*, Paris, CNRS Éditions, 2015.
- GHOSH Amitav, *Le Grand Dérangement : d'autres récits à l'ère de la crise climatique*, Éditions Wildproject, 2021.
- HOPKINS Rob, *Et si... on libérait notre imagination pour créer le futur que nous voulons ?*, Paris, Éditions Actes Sud, 2020.
- NAESS Arne, *Une écologie pour la vie, Introduction à l'écologie profonde*, Paris, Éditions du Seuil, 2017.
- MORIZOT Baptiste, *Manières d'être vivant*, Paris, Éditions Actes Sud, 2020.
- GIULIANI Bruno, *Le bonheur avec Spinoza*, Paris, Almora Éditions, 2017.
- MARSHALL George, *Le Syndrome de l'autruche, pourquoi notre cerveau veut ignorer le changement climatique*, Arles, Éditions Actes Sud, 2017
- MARTIN Valérie, JAHNICH Mathieu pour l'ADEME, *Guide de la communication responsable*, Paris, ADEME Éditions, 2022.
- MORIN Edgar, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Éditions du Seuil, 2015.
- MORIN Edgar, *La méthode. L'éthique*, Paris, Éditions Points, 2014.

- PABLO Servigne, Gauthier Chapelle, *L'Entraide : l'autre loi de la jungle ?*, Paris, Éditions Les liens qui libèrent, 2019.
- PRIAULET Isabelle, *Penser les fondements philosophiques de la conversion écologique. Pour une écologie de la résonance*, Genève, Labor Et Fides, 2020.

Articles :

- BAUDIN Mathieu, *Futurs souhaitables*, propos recueillis pour Sciences Avenir, N°793, 2013. <https://www.futurs-souhaitables.org/wp-content/uploads/2017/06/IFsScience-AvenirProspective.pdf>
- ELLUL Jacques (1912-1994), *Le phénomène technique*, expliqué par René Sigrist, 2018. <https://nosfuturs.ch/jacques-ellul-1912-1994-le-phenomene-technique/>
- FINEL Kevin, *Ça donnerait quoi si on prenait des cours de cerveau ?*, conférence TEDxVaugirardRoad, 2014. <https://www.youtube.com/watch?v=ksB80XYiYzI>
- FRICOT Pauline, *Climat : les solutions plébiscitées par les français ne sont pas toujours les meilleures*, Novethic, 1 juin 2021.
- ZARACHOWICZ Weronika, *Moins on est en relation avec la nature, plus on l'oublie*, Propos recueillis pour Télérama, 2017.

Rapports et revues :

- ADEME, *Changer les comportements, faire évoluer les pratiques sociales vers plus de durabilité*, rapport écrit par Solange Martin et Albane Gaspard, Service Économie et Prospective, Paris, 2016.
- ADEME, Colibris, Coopérative Oasis, *Le Tour de France des éco-lieux*, Paris, 2021.
- ADEME, réalisé par Valérie Zoydo, *Quel storytelling des enjeux actuels dans l'industrie du cinéma et de la télévision ?*, Paris, 2020.
- ADEME, *Représentations sociales du changement climatique*, baromètre, Paris, 2021.
- ADEME, *Transition(s) 2050. Choisir maintenant. Agir pour le climat*, rapport complet, Paris, 2022.
- CERDD, *Repères sur la mise en récit(s) de vos projets de transitions*, Loos-en-Gohelle, 2021.
- PLACE TO B, en partenariat avec l'ADEME et BVA, *Des Images et des Actes : quels visuels pour parler du climat ?*, Paris, 2017.
- PLACE TO B, en partenariat avec l'ADEME et BVA, *Des Récits et des Actes : La culture populaire au service de la transition écologique*, Paris, 2022.
- SOCIALTER, *Le Réveil des Imaginaires*, Hors-Série n°8, Paris, avril-mai 2020.

Ressources vidéo :

- CAPPELLIN Emmanuel, *Une fois que tu sais*, film documentaire, 2021.
- DION Cyril, LAURENT Mélanie, *Demain*, film documentaire, 2015.
- DOSSIER Julien, *À la recherche de la ville durable, leçons d'une fresque inspirée de la Renaissance*, entretien pour l'AFD, 2020. <https://youtu.be/t3a2ludh35k>

- KLEIN Naomi, *Le plus grand succès du néolibéralisme : la colonisation de nos imaginaires*, entretien Regards, 2017. <https://youtu.be/A-Ye2INN67U>
- HEINICH Nathalie, *Des valeurs. Une approche sociologique*, entretien France Culture, 2017. https://www.youtube.com/watch?v=97_uOxYPAfU
- MBOUGAR Sarr Mohammed, *Mettre en mouvement avec la littérature*, entretien pour l'AFD, 2020. <https://youtu.be/w2E87suFdpI>
- RICOEUR Paul, *Conférence L'imagination et la règle*, Université Hébraïque, Jérusalem, 1994 <https://www.youtube.com/watch?v=PmSmSjZn9e4>

Supports de cours :

- MARCINKOWSKI Julien, *Construire un monde durable et agréable*, cours de psychologie sociale de l'environnement, 2019-2020.
- PRIAULET Isabelle, *Traditions Africaines et Amérindiennes : l'homme relié*, cours de religions et environnement, 2020-2021.

Entretiens de terrain :

- ARZUR Sandy, directrice générale de Sparknews
- AUBURTIN Yasmina, consultante en stratégies éditoriales à impact
- BERTIN Emmanuel, directeur du Centre Ressource du Développement Durable (Cerdd)
- BOSQUÉ Frédéric, fondateur de l'écosystème coopératif territorial Tera dans le Lot-et-Garonne
- BLOQUEL Marianne, ingénieure au Service Consommation Responsable (SCR) de l'ADEME
- CAPPELLIN Emmanuel, réalisateur du film documentaire *Une fois que tu sais* (2021)
- CHEKCHAK Tarik, expert en biomimétisme, Institut des Futurs Souhaitables
- DANDRIEUX Michaël, sociologue de l'imaginaire, cofondateur et président d'Eranos, enseignant
- DESBIOLLES Alice, médecin spécialiste en santé publique, autrice de *L'éco-anxiété* (Fayard, 2020)
- GIRODIAS Pascal, directeur de Radio France Publicité
- HENRY Nicolas, artiste photographe, metteur en scène et plasticien
- VEAUX Charlotte-Amélie, co-fondatrice d'Onyo
- MARTIN Valérie, cheffe du Service Mobilisation Citoyenne et Médias (SMCM) de l'ADEME
- MAUQUIÉ Claire, spécialiste des forêts comestibles pour la Forêt Gourmande
- ZOYDO Valérie, auteure-réalisatrice de films engagés, comédienne

ANNEXES

Annexe 1 - Résumé des entretiens

Voici en quelques lignes, le résumé de nos entretiens qui ont porté sur plusieurs questionnements :

Sandy Arzur est directrice générale de Sparknews, une entreprise qui a pour raison d'être de faire émerger dans la société de nouveaux récits pour accélérer les transitions. Après plusieurs années à travailler dans le marketing opérationnel, relationnel et digital, elle décide de mettre au service ses compétences pour avoir un impact positif. Pour Sandy, les enjeux sociaux et écologiques sont avant tout des enjeux culturels, car la culture représente tout ce qui nous constitue pour penser, agir et communiquer. Lors de cet échange, nous avons évoqué la place des acteurs culturels dans la réussite des transitions, tout en abordant les manières de les accompagner et les interrelations possibles avec les projets de territoires.

Valérie Zoydo est auteure-réalisatrice de films engagés, comédienne et storytelleuse du changement individuel et collectif. Elle a cofondé le Parcours Nouveaux Récits du Festival Atmosphères et a réalisé pour l'ADEME le rapport "Quel storytelling des enjeux actuels dans l'industrie du cinéma et de la télévision ?". A travers nos discussions, nous avons abordé l'importance des nouveaux récits et du monde culturel pour réussir les transitions, nous nous sommes interrogés sur le contenu des nouveaux imaginaires à promouvoir ainsi que sur les manières de les vivre et de les entretenir au quotidien.

Michaël Dandrieux est sociologue de l'imaginaire, cofondateur et président d'Eranos, et enseignant à Sciences Po Paris. Il réalise son doctorat au Centre d'Etude sur l'Actuel et le Quotidien au côté de Michel Maffesoli. Héritier des études sur l'imaginaire qui trouvent ses origines avec Gaston Bachelard et qui furent développées par Gilbert Durand, Michaël Dandrieux publie en 2017 aux éditions CNRS l'ouvrage *Le Rêve et la métaphore. Sources et structures du lien social*. Lors de cet entretien, nous nous sommes questionnés sur les imaginaires à promouvoir pour assurer l'habitabilité de la planète, les manières de les déployer à travers des récits et de les vivre activement, en nous intéressant à la fonction symbolique et rituelle.

Frédéric Bosqué est le fondateur de l'écosystème coopératif territorial Tera dans le Lot-et-Garonne. Ce projet de territoire vise à revitaliser un espace rural en relocalisant 90% de la production vitale aux habitants, en développant des activités économiques respectueuses de la nature et de l'humain dans une démarche permaculturelle (maraîchage bio, éco-construction, formations, etc.), tout en déployant une monnaie locale complémentaire et citoyenne (MLCC). Il s'y expérimente depuis un revenu d'autonomie inconditionnel, c'est-à-dire un revenu de base supérieur au seuil de pauvreté versé avec cette monnaie locale, garanti par la production issue de ces nouvelles activités et cumulable avec d'autres revenus. Durant cet entretien, nous avons abordé en quoi ce projet territorial nous permet de faire l'expérience d'un nouvel imaginaire et de transformer radicalement nos manières de vivre.

Spécialiste des forêts comestibles, **Claire Mauquié** a développé durant plusieurs années des jardins-forêts publics à Taiwan. C'est en se reconnectant à une alimentation saine et diversifiée que l'ancienne diplômée en physique de l'atmosphère et en météorologie a commencé à s'intéresser de plus près à la cueillette de plantes sauvages et perpétuelles. Après avoir visité la Forêt Gourmande créée par Fabrice Desjours en Bourgogne, elle décide de rejoindre en 2020 l'association pour laquelle elle anime désormais des ateliers cuisines et des visites sensorielles. Claire est également formatrice en création de jardin-forêt et partage du contenu sur internet. Durant notre échange, nous avons vu en quoi les imaginaires matérialisés comme celui incarné par la Forêt Gourmande permettent de faire l'expérience sensible et active de nouveaux imaginaires à travers des espaces d'émergence pour le vivant. Nous avons également parlé du rôle de la mise en récit de telles initiatives et des moyens pour les entretenir dans le temps.

Charlotte-Amélie Veaux est la co-fondatrice d'Onyo, un projet créatif qui propose des expériences immersives sonores et lumineuses pour se relier à soi, aux autres et au vivant. Avec Yann Garreau, elle a notamment conçu l'Arbre Soleil, une immersion qui éveille nos sens et notre imaginaire en nous invitant à participer à un rituel de régénération interspécifique. Un moment magique qui ne laisse personne indifférent. Lors de notre échange, nous avons abordé plusieurs axes dont la puissance de l'immersion et l'importance de la revitalisation intégrale de nos relations au monde vivant.

Nicolas Henry est un artiste photographe, metteur en scène et plasticien qui retranscrit et théâtralise dans ces œuvres des récits de diverses initiatives locales, comme dans les *Cabanes imaginaires* autour du monde ou avec le *Tour de France des ONG*. Après avoir collaboré avec Yann-Arthus Bertrand notamment pour le projet 6 milliards d'autres, il expose depuis dans le monde entier, des pays du Sud aux rues parisiennes. Nicolas est à l'initiative de la Biennale PhotoClimat, un festival artistique, écologique et pédagogique qui a accueilli en 2021 pour sa première édition près de 5 millions de visiteurs. Lors de cet entretien, nous avons discuté de ses différentes expositions et nous sommes revenus sur l'importance de la mise en récit dans le changement de notre rapport au monde, ainsi que la place de la photo dans ce processus.

Yasmina Auburtin est consultante en stratégies éditoriales à impact notamment pour la société Imagine 2050. Elle œuvre au quotidien pour faire émerger dans la société des récits inspirants, compatibles avec les limites planétaires et la dignité humaine, en travaillant main dans la main avec les imaginacteurs pour faire évoluer leurs pratiques et leurs contenus. Durant notre discussion, nous nous sommes justement questionnés sur les manières d'accompagner ces acteurs, du rôle montant des créateurs de contenus et de l'importance de prolonger le récit dans le réel.

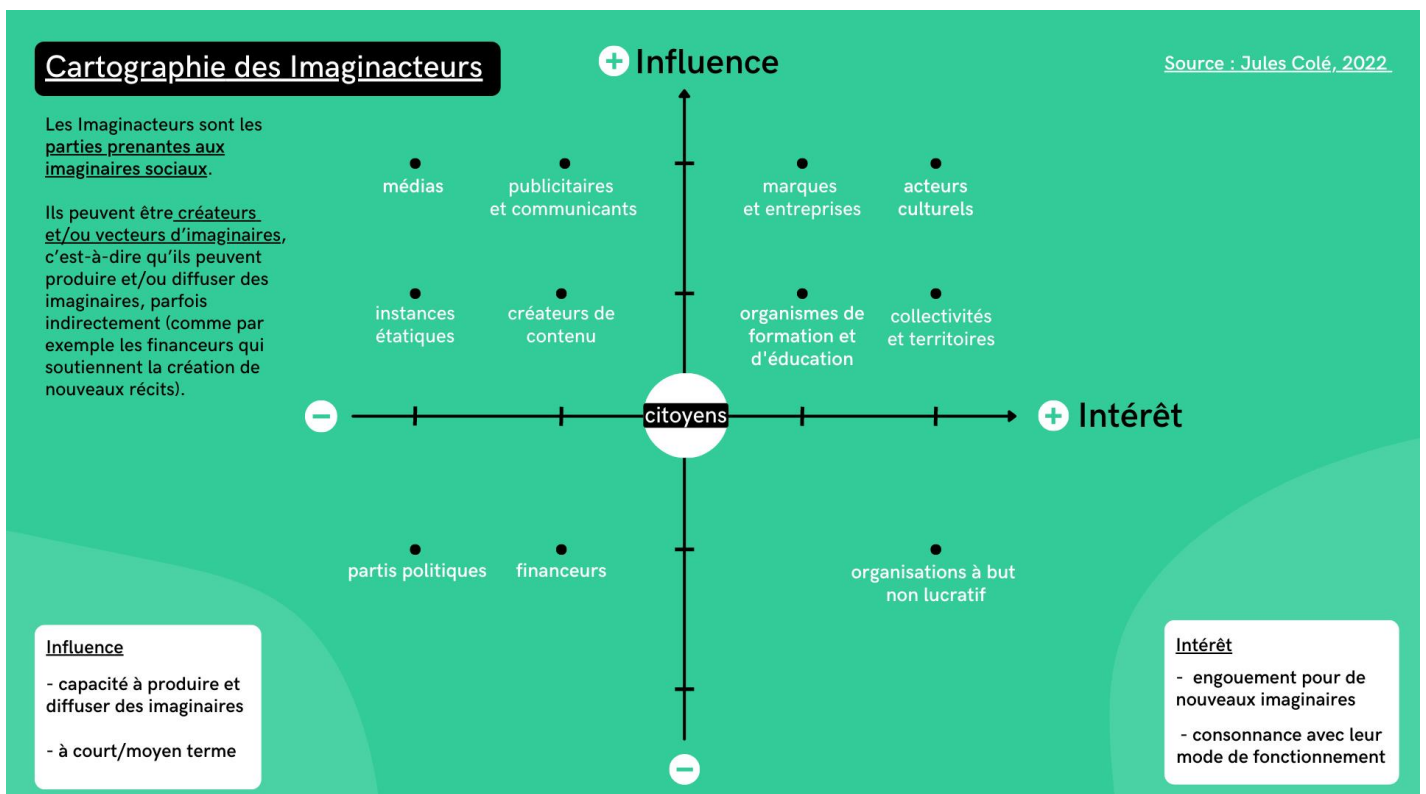
Enfin, nous avons réalisé un entretien avec **Valérie Martin**, cheffe du Service Mobilisation Citoyenne et Médias (SMCM) de l'ADEME. Valérie pilote la Stratégie Grand Public de l'Agence de la transition écologique et soutient depuis plusieurs années une diversité de projets pour mobiliser les publics à travers de nouveaux

imaginaires. De par son expertise, nous avons privilégié un échange holistique sur le sujet, abordant à la fois la mobilisation des imaginacteurs et des citoyens.

D'autre part, nous avons également réalisés des entretiens sur des questionnements plus ciblés avec:

- **Emmanuel Bertin**, directeur du Centre Ressource du Développement Durable (Cerdd) sur la mise en récits des projets de territoires en transitions.
- **Emmanuel Cappellin**, réalisateur du film documentaire *Une fois que tu sais* (2021), sur la notion de “récits cycliques et terrestres”.
- **Pascal Girodias**, directeur de Radio France Publicité, sur l'évolution de l'engagement de la publicité dans la diffusion de nouveaux contenus plus responsables.
- **Alice Desbiolles**, médecin et spécialiste en santé publique, autrice de *L'éco-anxiété. Vivre sereinement dans un monde abîmé* (Fayard, 2020) avec qui nous avons discuté des liens entre régénération des écosystèmes et régénération de soi.
- **Tarik Chekchak**, expert en biomimétisme, au sujet des “futurs souhaitables” et des “imaginaires ouverts”.
- **Marianne Bloquel**, ingénieure au Service Consommation Responsable (SCR) de l'ADEME, avec qui nous avons échangé par écrit des imaginaires plus proches de notre quotidien.

Annexe 2 - Cartographie des imaginacteurs



Cartographie des Imaginacteurs, Jules Colé, 2022

Annexe 3 : Synthèse - Cartographique des imaginacteurs

Synthèse - Cartographie des Imaginacteurs			
Sous-groupe	Influence	Intérêt	Commentaires
Acteurs culturels	☆☆☆☆	☆☆☆☆	<p>Les acteurs culturels se réfèrent ici au monde artistique (la littérature, le spectacle vivant, les arts picturaux et plastiques, l'audiovisuel, la sculpture, l'architecture, etc.). A travers leurs créations, ces acteurs véhiculent des représentations sociales et des imaginaires qui permettent de faire société.</p> <p>Les productions culturelles, en particulier audiovisuelles, sont au cœur de nos sociétés de divertissement et contribuent très activement au développement de nos imaginaires. De plus, les artistes ont une sensibilité plus prononcée concernant les défis sociétaux et expriment un fort intérêt concernant les nouveaux récits et la diffusion d'imaginaires souhaitables, ce qui en fait des imaginacteurs incontournables</p>
Marques et entreprises	☆☆☆☆	☆☆☆	<p>Les entreprises et les marques ont une capacité d'influence sur nos imaginaires impressionnante, notamment par les représentations sociales et les valeurs qu'elles véhiculent. Elles ont également une très grande capacité d'impact sur la société, d'une part car elles sont au cœur des activités économiques, ce qui en fait des acteurs centraux des transitions. D'autre part, car l'impact positif et l'innovation au service du vivant créent, par effet de mimétisme, d'autres opportunités d'impact. Les entrepreneurs à impact ont donc un rôle de catalyseur dans les transitions, d'autant plus qu'ils peuvent créer des synergies avec d'autres imaginacteurs comme les créateurs de contenu.</p>
Publicitaires et communicants	☆☆☆☆	☆☆	<p>Les agences, en particulier les agences de publicité, de communication et les agences médias ont un pouvoir absolument monumental sur la diffusion de récits. Chaque année en France, plus de 33 milliards d'euros sont dépensés en publicité. Soit 8 fois le budget du ministère de la Culture.</p> <p>L'enjeu principal est donc de modifier les récits que produisent et véhiculent ces agences, tout en évitant le greenwashing, afin de partager à court terme de nouvelles valeurs et normes sociales vertueuses.</p>
Médias	☆☆☆☆	☆	<p>Les médias permettent une diffusion large d'informations ou d'opinions via différents supports. Les mass-médias ont la capacité de toucher un très grand nombre de personnes. Cependant, ces derniers sont majoritairement détenus par des milliardaires qui influencent fortement les lignes éditoriales.</p> <p>Véritables vecteurs d'imaginaires et de récits, l'enjeu principal se trouve dans la libération des imaginaires du secteur médiatique notamment en prouvant que le public désire de nouveaux récits souhaitables.</p>
Collectivités et territoires	☆☆☆	☆☆☆☆	<p>Les collectivités et les projets de territoires ont un rôle crucial dans la création de nos imaginaires. En matérialisant de nouveaux imaginaires dans le réel, ces projets donnent non seulement à voir mais aussi matière à expérimenter de nouvelles manières de vivre, d'habiter, de travailler, etc.</p> <p>C'est seulement par la mise en récit de ces initiatives et la création de synergies avec les acteurs culturels que les territoires pourront donner une consistance réelle aux nouveaux imaginaires.</p>

Organismes de formation et d'éducation	☆☆☆	☆☆☆	Les organismes de formation et d'éducation ont une très forte influence sur nos imaginaires. Ils sont indispensables pour nous acculturer aux enjeux contemporains, pour faire évoluer les normes éducatives, redonner de l'importance à la pensée symbolique et redéployer notre imagination. Bien qu'absolument nécessaires à la compréhension de la pensée complexe et systémique, leurs actions seront parfois efficaces à plus long terme (notamment pour l'éducation des jeunes générations), d'où l'influence limitée face aux urgences actuelles et l'importance aussi de s'appuyer sur les réseaux existants d'acteurs déjà conscientisés ou engagés.
Créateurs de contenu	☆☆☆	☆☆	Les créateurs de contenu, ou influenceurs, sont de nouveaux médias à part entière. Souvent raconteurs d'histoires et sources de divertissement, ils infusent au quotidien des normes sociales et des valeurs à leur communauté. Leurs propos et leurs modes de vie influencent leurs communautés, car ils représentent des symboles de prestige sociale. Ils ont la capacité d'être à la fois créateurs et vecteurs d'imaginaires. Créateurs dans leur contenu, vecteurs dans leurs partenariats notamment. Il est donc important de les sensibiliser à l'impact qu'ils peuvent avoir dans les transitions, mais également de les former à un changement de modèle d'affaires et à la création-diffusion de nouveaux contenus plus responsables. Même s'ils éprouvent souvent une certaine sensibilité aux crises planétaire et un intérêt pour porter des contenus plus riche de sens, d'importants freins au changement persistent (notamment leur modèle d'affaire qui dépend fortement de marques et d'entreprises polluantes, la peur d'un rejet de leur communauté, le syndrome de l'imposteur, etc.)
Instances étatiques	☆☆☆	☆	L'Etat et ses instances sont bien sûr des parties prenantes aux imaginaires sociaux, mais il soutiennent et véhiculent encore principalement les anciens imaginaires mortifères, qui détruisent la biosphère (comme la croissance infinie et le solutionnisme technique). Si les instances étatiques devenaient "alliées des nouveaux imaginaires" en investissant massivement dans la diffusion de nouveaux récits écologiques inspirants, en mettant en place des structures de formation au changement, etc. ; l'incorporation des nouveaux imaginaires et les transitions dont nous avons besoin auraient évidemment beaucoup plus de facilité à voir le jour.
Organisation à but non lucratif	☆☆	☆☆☆	Les organisations à but non lucratif ont une place importante dans nos sociétés : 1,3 millions d'associations sont actives en France, comptant plus de 23 millions d'adhérents. Elles peuvent être un contrepoids aux systèmes politiques et idéologiques en créant ou diffusant de nouveaux imaginaires. Leur influence actuelle reste cependant limitée, mais par la création de synergies et la mise en récit, elles ont la capacité de mobiliser plus massivement, d'impulser des alternatives et d'ouvrir des possibles dans l'ensemble de la société.
Financeurs	☆☆	☆☆	Les financeurs - et plus généralement la finance - ne contribuent pas directement à la création de récits. Toutefois, ces acteurs sont importants à considérer, puisqu'ils peuvent décider, à travers leurs choix de financements et d'investissements, de soutenir certains imaginaires plutôt que d'autres. Autrement dit, les financeurs sont des vecteurs d'imaginaires à part entière.
Partis politiques	☆☆	☆	Les partis politiques sont aussi des parties prenantes aux imaginaires et aux représentations sociales. Les imaginaires politiques et les récits véhiculés par les partis ont une influence sur les représentations

		<p>collectives, mais ils répondent également aux représentations des différents groupes qui composent leur électorat.</p> <p>Ainsi, la puissance d'un imaginaire politique réside dans sa capacité à résonner avec les représentations et les attentes de l'électorat. Si d'autres imaginacteurs influencent l'imaginaire des électeurs, alors ces derniers influencent aussi l'imaginaire des partis politiques. Les imaginaires politiques et sociaux sont donc intimement liés : en faisant évoluer les imaginaires sociaux, nous faisons évoluer les imaginaires politiques.</p>
Citoyens	Clé-de-voûte	<p>Les citoyens peuvent être à la fois créateurs et/ou vecteurs d'imaginaires et de récits dans leur vie quotidienne. Ils sont placés ici comme la clé-de-voûte de cette cartographie, car c'est seulement lorsque les citoyens intérioriseront et vivront activement ces nouveaux imaginaires qu'ils pourront se transformer matériellement, socialement et symboliquement pour former une société plus juste et harmonieuse.</p> <p>Les citoyens détiennent un pouvoir d'influence sur l'ensemble des imaginacteurs, encore sous-estimé ou trop peu valorisé. En donnant notamment à voir la possible reprise de pouvoir des citoyens, les imaginacteurs peuvent activer leur puissance d'agir et créer des synergies pour matérialiser les nouveaux imaginaires.</p>

Annexe 4 : Espace d'émergence pour le vivant à Greuville - Photos des plantations



Annexe 5 : Entretien avec Michaël Dandrieux (21/06/2022)

Résumé de l'entretien :

Michaël Dandrieux est sociologue de l'imaginaire, cofondateur et président d'Eranos, et enseignant à Sciences Po Paris. Il réalise son doctorat au Centre d'Etude sur l'Actuel et le Quotidien au côté de Michel Maffesoli. Héritier des études sur l'imaginaire qui trouvent ses origines avec Gaston Bachelard et qui furent développées par Gilbert Durand, Michaël Dandrieux publie en 2017 aux éditions CNRS l'ouvrage *Le Rêve et la métaphore. Sources et structures du lien social*. Lors de cet entretien, nous nous sommes questionnés sur les imaginaires à promouvoir pour assurer l'habitabilité de la planète, les manières de les déployer à travers des récits et de les vivre activement, en nous intéressant à la fonction symbolique et rituelle.

Jules : Quels imaginaires pouvons-nous développer pour maintenir l'habitabilité de la planète ?

Michaël : J'aimerais commencer par un appel à la modestie sur cette question : on ne fonde pas des imaginaires car ce sont les imaginaires qui nous fondent. peut-être quelques anthropologues, des artistes et de grands entrepreneurs. [...] Ce n'est pas nous qui allons construire un imaginaire, c'est l'imaginaire qui nous construit et nous, nous allons le vivre. Gilbert Durand définit l'imaginaire comme "un ensemble d'images et des relations d'images qui constituent le capital pensée de l'*homo sapiens*". C'est donc très difficile de refonder un capital puisqu'en fait pour refonder un capital il faudrait avoir une source, et cette source dans laquelle nous allons puiser pour refonder ce capital c'est notre capital.

Ensuite les récits et imaginaires ce n'est pas la même chose. Aujourd'hui il y a un certain nombre de récits en compétition les uns avec les autres, dont le récit dominant qui peut prendre plusieurs noms : capitalisme de croissance, progrès, modernité. Ce récit "Apollonien" (Nietzsche, *La naissance de la tragédie*) s'est incarné partout dans nos sociétés, mais il est très difficile d'avoir conscience que nous sommes le fruit d'un imaginaire donné. On vit depuis les années 1960 dans une "zone de haute pression de l'imaginaire" (Gilbert Durand), c'est-à-dire un moment où ces imaginaires saturent et où un autre type d'imaginaire "Dionysiaque" (Michel Maffesoli) apparaît avec de nouvelles valeurs de proximité, d'enracinement, de présence, de polarités, etc. Et les récits sont produits à l'intérieur de ces grands imaginaires par des acteurs, notamment le récit de la jeunesse éternelle.

Par rapport à votre question, je ne suis pas certain qu'on puisse facilement modifier les imaginaires. Par contre on peut modifier les récits lorsqu'on arrive à les reconnaître. Et ce qui est vrai c'est que la société est toujours racontée avant d'être vécue. Aujourd'hui nous sommes par exemple dans un récit possibiliste (tout ce qui peut être fait doit être fait) et de la dématérialisation (avec la numérisation du monde), qui ont des impacts sur les évidences qu'ils construisent. L'humain contemporain, dans le récit actuel, est majoritairement nuisible pour son environnement. Mais nous pouvons rajouter à ces récits des histoires poétiques, économiques, écologiques, etc. qui nous permettront de construire d'autres évidences. Là, il y a un véritable outil pour accélérer la transition afin de maintenir l'habitabilité du monde.

Jules : Comment pouvons-nous vivre activement les nouveaux imaginaires et les intérioriser de manière à créer de nouvelles évidences ?

Michaël : Les matérialisations de l'imaginaire et les expériences sont en effet importantes mais il ne faut pas en oublier une fondamentale qui est celle de la vie quotidienne. Le tissu même de la vie quotidienne est une matérialisation systématique de l'imaginaire (dans les transports, les salutations, etc). En observant simplement les personnes, en regardant quelles sont leurs évidences, on peut déceler l'imaginaire infini, patriarcal, etc. qui se cache derrière tel ou tel comportement.

Jules : Comment les nouveaux récits peuvent-ils nous relier aux milieux vivants ? Doivent-ils se déployer à travers des espaces d'émergence pour le vivant ?

Michaël : Je pense que c'est une très bonne intuition car le lieu fait le lien. En racontant simplement les imaginaires, il n'y aura pas de changement massif. Parce que si je rentre en compétition avec mon expérience de la vie, je vais rester confortablement là où je me trouve. Jung disait que "ce n'est pas avec des paroles qu'on arrive à éloigner un chien du feu". En articulant justement cette volonté de modification de l'imaginaire avec une forme d'action. Être pénétré ou compénétré par un autre imaginaire, c'est se rendre compte de lieux dans lesquels il va s'exprimer. Et quand vous êtes à l'intérieur d'un lieu qui ne correspond pas à ce que vous imagineriez être l'état ambiant, vous avez envie de le suivre et donc ça peut vous changer.

Aujourd'hui nous avons tendance à penser que la société est un lieu de confort, c'est-à-dire un lieu qui va nous conforter dans ce qu'on croit et ce qu'on fait ; or la société est un lieu de contrariété car en réalité, nous croisons sans cesse des personnes qui ne nous ressemblent pas, qui ne croient pas aux mêmes choses, qui ne pensent pas pareil, etc. et qui vivent ensemble malgré les différences.

Entrer dans un tel lieu et comprendre que ce lieu expose ce mensonge selon lequel ma manière de vivre est la seule manière de vivre, cela vous met sur le chemin de modifier votre manière de vivre. Donc l'exposition aux aménagements, à l'architecture mais aussi à l'art en général sont des occasions de modifier les récits.

Jules : En quoi l'imaginaire de la reliance et de la revitalisation intégrale de nos relations au monde vivant peut-il inspirer de nouveaux récits ?

Michaël : L'imaginaire de la modernité est un imaginaire de la séparation et de l'ascension, qui considère que la meilleure manière de comprendre le monde, c'est de l'atomiser pour avoir une vision d'ensemble de ce qui nous entoure et pouvoir ainsi exercer notre pouvoir sur nous-mêmes et notre environnement. Le premier chapitre "Le grand partage" de Descola dans Par-delà Nature et Culture explique très bien cela.

D'abord, la "reliance" a été conceptualisée par le sociologue belge Marcel Bolle De Bal, puis fut ensuite réutilisée par Edgar Morin. La reliance, c'est l'idée de revenir sur cet imaginaire de la séparation pour reconstruire un imaginaire de la reconnexion. La réalité c'est qu'il n'y a pas de crise de l'environnement ou de la nature, il y a une crise de la relation que nous entretenons avec la nature. Cette relation de séparation avec la nature nous permet de nous tenir à l'écart de notre milieu et de le saccager, car dans ce récit nous n'en faisons pas partie. Dès lors qu'on considère que nous sommes en continuité avec notre milieu, nous n'allons

pas le saccager. La reliance, c'est l'idée de revenir sur cet imaginaire de la séparation pour reconstruire un imaginaire de la reconnexion. La réalité c'est qu'il n'y a pas de crise de l'environnement ou de la nature, il y a une crise de la relation que nous entretenons avec la nature. Cette relation de séparation avec la nature nous permet de nous tenir à l'écart de notre milieu et de le saccager, car dans ce récit nous n'en faisons pas partie. Dès lors qu'on considère que nous sommes en continuité avec notre milieu, nous n'allons pas le saccager.

La reliance c'est donc une forme de revendication par rapport à cet imaginaire de la séparation, qui invite à remettre du lien, de l'interrelationnel, de l'entre-deux, de la relation, du mou, de la connexion, du câlin, du contact, de la solidarité, etc. Elle invite à montrer que nos actes portent une rétroaction sur le monde et à faire apparaître les formes de continuité entre les choses, les corps, les affects, etc. La reliance permet de sortir de ce système de déliance.

Vous êtes en train d'essayer de retrouver des modes de continuité entre l'homme et son environnement, mais il est très important de se demander pourquoi ? Est-ce mieux ? Aujourd'hui on ne sait pas. Si l'aboutissement de la reliance totale est la fusion, est-ce souhaitable ? Comment garder des formes d'individualisation ? Il faut garder une certaine modération dans cette recherche, comme nous le propose Arne Naess. En effet, le philosophe norvégien nous invite à être conscient de la continuité avec notre milieu, tout en gardant une capacité de distanciation. Arne Naess parle d'identification, c'est-à-dire "l'action au terme de laquelle nous découvrons que les parties de la nature sont des parties de nous-mêmes. C'est un processus d'amour, car dans l'amour celui qui aime perd une partie de son identité au bénéfice d'une identité plus grande, mais dans le même temps, il ne s'agit pas de faire en sorte que tout devienne partie de nous-même au point de dissoudre notre propre existence".

Jules : Les récits de régénération et de symbiose sont-ils à même d'inspirer une nouvelle mythologie à partir de notre mythologie actuelle ?

Michaël : A mon sens il n'y a plus de place physiquement ou dans la mémoire collective pour pouvoir créer les fondements d'une nouvelle mythologie. Il nous reste à interpréter les fondements présents, à les adapter, à les faire vivre en diffusant de nouveaux récits. Je pense que c'est par l'incarnation de ces récits dans les structures humaines (les organisations, les lieux, les objets, les œuvres, les réussites, etc.) que va apparaître une nouvelle mythologie.

Jules : Ce que je constate après tous ces entretiens, c'est qu'on peut en effet redonner du sens, proposer de nouvelles interprétations à travers ces nouveaux récits, mais que c'est bien la somme de ces actions qui font qu'il y a une émergence qui nous dépasse d'un certain point de vue. Maintenant, comment pouvons-nous essayer de réajuster notre symbolique ? Est-ce par exemple nécessaire de promouvoir les outils des permaculteurs et leurs manières d'être plutôt que les stars de la télé réalité ?

Michaël : Dans une économie symbolique du monde, l'intérêt des individus est-il strictement fonctionnel ? [...] Tout symbole, pour qu'il existe en tant que symbole, doit être insoluble. Personne ne doit pouvoir l'expliquer totalement. C'est pour ça que le Christ, le Bouddha ou Mahomet existent dans l'interprétation. [...]

Maintenant, pourquoi les programmes de télé-réalité font des millions de vues ? Qu'allons-nous chercher en tant qu'espèce dans ces contenus ? Et pourquoi la crise écologique n'est-elle pas encore résolue si tout le monde est d'accord que c'est un vrai problème ?

A mon sens, la réponse à ces questionnements est liée à la fonction apotropaïque, c'est-à-dire que ces contenus nous divertissent du véritable problème. C'est le même phénomène que lorsque nous évitons le regard d'un SDF dans la rue, pour ne pas en répondre émotionnellement. On a en réalité un intérêt morbide à ne pas regarder la réalité en face. La fonction de Netflix c'est de "ne pas" regarder la réalité en face en nous proposant du divertissement. [...] Nous sommes donc en compétition avec une force extrêmement puissante qui est celle de la peur d'un être humain de devenir responsable d'un état du monde dont il doit se saisir mais dont il n'est pas la cause, particulièrement pour la nouvelle génération. C'est donc là où par exemple la promesse de Tiktok paraît pour beaucoup plus intéressante. Il y a donc une compétition symbolique qui est en place. Comment amener de nouveaux symboles et permettre aux personnes à la fois de les posséder et de les manipuler alors qu'il existe des symboles beaucoup plus puissants ?

Jules : Est-ce pertinent d'entrer dans une logique de "Cheval de Troie", en divertissant tout en passant des messages, en véhiculant de nouvelles valeurs et normes sociales vertueuses ?

Michaël : Oui évidemment. Mais je dirais qu'il faut créer deux catégories : d'un côté le divertissement qui nous enferme dans une boucle de divertissement comme les plateformes de streaming, et de l'autre le divertissement qui nous apprend des choses mais qui nous invite à sortir de la boucle de divertissement pour s'engager dans le réel, en parler à son entourage, etc. Les entreprises qui structurent ce genre d'activités ne comprennent pas encore qu'elles ne sont pas seulement responsables des produits ou des services qu'elles proposent sur le marché, mais qu'elles sont également responsables du monde que ces produits ou services autorisent. Donc oui il faut le faire, mais qu'est-ce que divertir ? Qu'est-ce que la récréation ? Quels principes éthiques décidons-nous d'appliquer ?

Jules : Dans quelle mesure la pratique de rituels collectifs rattachés à ces nouveaux récits peut-elle nous aider à transformer nos imaginaires et nos rapports au monde ?

Michaël : La fonction rituelle, selon C.G. Jung, c'est d'aller chercher dans le domaine de l'inconscient collectif ce qui est éprouvé implicitement par tous, pour le faire apparaître et le rendre explicite aux yeux de chacun. Le rituel sert à faire avancer les imaginaires en matérialisant les choses éprouvées par les personnes. C'est donc un outil très fort parce qu'il rend évident les choses que, sans les rituels, nous n'aurions jamais eu l'idée ou le courage de faire. C'est par exemple le cas avec l'enseignement collectif du yoga qui nous permet de nous sentir autorisé à essayer telle ou telle posture. Le rituel sert ainsi à surpasser le regard social. Il s'agit, comme le dit Mathieu Baudin, directeur de l'Institut des Futurs Souhaitables, de montrer que les "anomalies" du monde présent font déjà partie de la collectivité du monde d'après.

Annexe 6 : Entretien avec Claire Mauquié de la Forêt Gourmande (07/06/2022)

Résumé de l'entretien :

Spécialiste des forêts comestibles, Claire Mauquié a développé durant plusieurs années des jardins-forêts publics à Taiwan. C'est en se reconnectant à une alimentation saine et diversifiée que Claire commença à s'intéresser de plus près à la cueillette de plantes sauvages et perpétuelles. Après avoir visité la Forêt Gourmande créée par Fabrice Desjours en Bourgogne, elle décide de rejoindre en 2020 l'association pour laquelle elle anime désormais des ateliers cuisines et des visites sensorielles. Claire est également formatrice en création de jardin-forêt et partage du contenu sur internet. Durant notre échange, nous avons développé en quoi les imaginaires matérialisés et les espaces d'émergence pour le vivant comme la Forêt Gourmande permettent de faire l'expérience sensible et active de nouveaux imaginaires. Nous avons également parlé du rôle de la mise en récit de telles initiatives et des moyens à disposition pour les entretenir dans le temps.

Jules : En quoi la reconexion à l'alimentation permet-elle de s'inscrire dans une démarche de revitalisation intégrale ?

Claire : Pour moi, l'alimentation est au cœur de tous les enjeux (économiques, sociaux, environnementaux). On parle d'une révolution sociétale puisqu'entre 60% et 80% de nos calories alimentaires proviennent de seulement 4 ou 5 plantes annuelles. A la Forêt Gourmande on propose de découvrir des ingrédients qui proviennent des arbres, de plantes sauvages ou vivaces qui nécessitent très peu d'énergie et de temps pour être cultivés, en plus de reposer sur des agro-écosystèmes plus résilients. C'est plutôt un système basé sur la cueillette et le bien-être. En fait, on veut limiter notre temps de production en accompagnant la nature, en l'imitant, ce qui donne par ailleurs accès à une diversité de plantes locales et qui ouvre les portes à de nouvelles saveurs et de nouvelles couleurs. C'est important car il y a aujourd'hui très peu de diversité dans nos assiettes (environ 7000 ingrédients au lieu d'environ 60 en moyenne).

Jules : Les forêts comestibles permettent-elles de changer notre rapport au monde et nos imaginaires ?

Claire : Depuis des millénaires nous avons des pratiques alimentaires qui sont basées sur une agriculture en deux dimensions, sur une séparation Nature-Culture et qui sont influencées par les Etats. Aujourd'hui nous sommes complètement déconnectés de la forêt. Par les visites qu'on propose, on permet justement de s'y reconnecter et de retrouver de l'émerveillement. Dans notre imaginaire, on pense qu'il faut travailler d'ur pour se nourrir, alors qu'au contraire on peut se nourrir simplement en se faisant plaisir, en pratiquant la cueillette et en faisant de temps à autre des plantations. Dans le jardin-forêt on a toute une gamme d'activités diverses qui ne sont pas routinières. C'est un mode de vie plus basé sur le plaisir, la contemplation et qui est propice à l'art (le dessin, la peinture végétale, la sculpture de bois, l'écoute du chant des oiseaux...). La notion d'imaginaire et de rêve est vraiment présente, c'est comme si le rêve devenait réalité.

Jules : Pourquoi proposer des visites sensorielles ?

Claire : La Forêt Gourmande est très dense, on est sur une visite de 2h et on présente aux visiteurs une centaine d'essences comestibles parmi les 1000 présentes. Si on le prend juste sur le plan intellectuel et verbal, en expliquant le nom latin de chacune des plantes, les personnes vont être vite perdues. Mais en fait ce n'est pas ça qu'elles retiennent de la visite, mais bien plutôt l'immersion et l'aspect sensible (par exemple lorsqu'elles entendent le concert des oiseaux). Et il y a du changement à chaque saison, des fleurs différentes, de l'esthétisme avec un paysage en volume. Les odeurs des plantes dégagent des parfums très agréables et bien évidemment, il y a le goût qui est très important, car on se souvient d'une plante lorsqu'on la mange. Tout cela fait appel à l'ensemble de nos sens. C'est d'ailleurs pour ça que j'organise aussi des stages de cuisine.

Jules : Quels sont les profils de personnes qui viennent visiter la Forêt Gourmande ?

Claire : Il y a beaucoup de personnes locales qui viennent par curiosité mais aussi des personnes de la France entière qui nous connaissent et qui se déplacent spécialement pour visiter la Forêt Gourmande.

Jules : En quoi faire l'expérience de ces imaginaires à travers des espaces d'émergence pour le vivant peut contribuer à changer notre rapport au monde ? N'est-ce pas aussi un moyen pour agir concrètement en régénérant les écosystèmes ?

Claire : Je pense vraiment qu'il faut faire des actions concrètes et que ça passe donc par la matérialisation, car il y a beaucoup de grandes idées concernant l'agriculture, les enjeux environnementaux, la politique... mais qui restent dans le domaine de l'intellectuel. C'est très important de les concrétiser et de créer des espaces de démonstration, d'encourager les personnes à le faire elles-mêmes car c'est seulement par l'action que nous pouvons être alignés et que nous pourrions créer une nouvelle société. En plus il existe une diversité d'activités pour s'impliquer dans le processus créatif de ce type de lieux : des personnes vont planter, d'autres vont récolter, d'autres encore vont communiquer, etc. Chacun peut y trouver sa place, même sans expérience. Par exemple pour un projet collectif à Cahors sur un terrain communal, aucune personne de l'association n'avait auparavant visité de jardin-forêt. En fait, il semble simplement qu'il y a quelque chose qui résonne en eux, quelque chose qui leur semble juste et qui leur donne envie de participer.

Concernant la régénération, il est vrai que le jardin-forêt permet de régénérer à la fois les sols, mais aussi le paysage et par conséquent, les cœurs des habitants. Toutes les personnes qui repartent des visites commentées sont heureuses, inspirées et ont envie de passer à l'action à leur tour.

Jules : Parler de jardin-forêt dans les médias culturels (BD, vidéos YouTube...) permet aux personnes d'en avoir une idée, puis après par l'action il y a encore une nouvelle dimension qui s'ouvre, et c'est intéressant de voir qu'il y a quelque chose de très important qui se joue dans la concrétisation de ces imaginaires. Au niveau de la mise en récit de ces initiatives, pourquoi le choix de YouTube ? Utilisez-vous d'autres moyens pour en parler ?

Claire : Ca me fait penser qu'il y a quelques mois deux dessinateurs de BD (auteurs de *La folle histoire des plantes*) nous ont rendu visites pour justement mettre en valeur ce type de projets dans leur prochain ouvrage. Sinon, on a choisi YouTube principalement car on a carte blanche, mais il y a également le livre que Fabrice Dejours a écrit et aussi tous les reportages qui ont été tournés, comme avec Arte récemment. Il y a certainement des personnes qui sont intéressées par la poésie, le dessin aussi. Par exemple, au projet de jardin-forêt que j'ai lancé à Cahors, une paysagiste va animer un atelier de dessin qui consistera à imaginer la forêt comestible de nos rêves sur le site qu'on a commencé à aménager. Ici le dessin est aussi un moyen de poser une vision sur le papier.

Jules : **Concernant la mise en récits des projets de territoires : est-ce nécessaire de bien communiquer dessus pour fédérer les communautés locales ou le bouche-à-oreille suffit-il à faire en sorte que ces projets se développent et se pérennisent dans le temps ?**

Claire : Je travaille énormément avec les réseaux sociaux, qui sont des outils me permettant de mettre au service mon image pour créer de l'émotion et inspirer à travers une identification. Et cela fonctionne très bien, il y a des publications qui atteignent plus de 50 000 personnes, sur lesquelles j'apparais en mettant par exemple en valeur des productions du jardin-forêt d'une manière artistique avec un texte descriptif. Et en fait ces choses là sont simples et touchent les cœurs. Pour moi c'est très essentiel de communiquer sur ce que l'on fait. Les réseaux sociaux sont un moyen, mais il en existe pleins d'autres notamment à l'échelle locale (sur le marché, via la création de visuels, de spectacles, de rencontres, etc.). Même à petite échelle, partager son expérience peut inspirer d'autres personnes.

Jules : **La Forêt Gourmande a-t-elle rejoint des réseaux ou d'autres communautés pour essayer de faire récit en commun à plus grande échelle ?**

Claire : Aujourd'hui on n'en ressent pas vraiment le besoin car le message qu'on porte est déjà très fort et touche beaucoup de monde. On est sollicité par des acteurs de domaines très variés comme des producteurs de vins (Château Marceau), des entreprises (EDF), des collectivités, etc. En fait, la mise en réseau se fait naturellement, un peu à l'image des plantes des jardins-forêts qui vivent en symbiose et qui s'entraident les unes les autres pour se développer. La Forêt Gourmande, c'est un peu comme un micro-organisme qui va travailler en symbiose avec d'autres micro-organismes complémentaires pour améliorer la qualité des milieux vivants.

Jules : **Cette vision s'inspire-t-elle du biomimétisme ?**

Claire : Oui complètement. J'appelle cela la "fermentation sociale", car la fermentation est un processus formidable : une diversité de micro-organismes s'activent ensemble, dans la coopération, pour améliorer la qualité d'un aliment. Et pour moi c'est la même chose transposée à notre échelle, individuelle et collective. Les processus de coopération sont nécessaires si on veut que la régénération des écosystèmes et des communautés fonctionnent.

Jules : Comment entretenir dans le temps les imaginaires concrétisés comme celui qu’incarne la Forêt Gourmande ? Les rituels collectifs peuvent-ils nous y aider ?

Claire : Pour garantir une participation dans le temps, il faut effectivement que ça s’inscrive dans une forme d’habitude et de rituel. Pour que ces projets prennent et se pérennisent, il s’agit encore une fois selon moi d’une “fermentation”, qui dépend d’une multitude de paramètres. Il s’agit de faire en sorte que les conditions soient favorables à ce que cela se produise, et donc les rituels peuvent aider. Ça me fait penser au mode de fonctionnement des peuples asiatiques qui ont des fêtes selon les différentes périodes de l’année. Par exemple à Taiwan lors de la fête de la lune les personnes s’offrent des pomelos, puis s’offrent des oranges à une autre saison, etc. Donc en effet on pourrait imaginer qu’il y ait dans les jardins-forêts des calendriers avec des temps forts liés à des activités importantes, où les personnes pourraient se rassembler pour cueillir telle plante, pour transformer tel aliment, comme un rituel.

Jules : Finalement, ces espaces d’émergence pour le vivant sont-ils aussi une solution pour faire face à l’extinction de l’expérience de la nature et l’amnésie environnementale ?

Claire : Oui complètement, à 100%. Car l’un des retours assez unanime des visiteurs, c’est que ça leur redonne de l’espoir. A titre personnel, lorsque j’ai découvert cette abondance et cette luxuriance que je n’avais vue nulle part ailleurs en climat tempéré, je me suis dit que oui c’était possible, et ça m’a redonné envie de vivre en France et d’œuvrer en ce sens.

Annexe 7 : Entretien avec Valérie Zoydo (26/05/2022)

Résumé de l’entretien :

Valérie Zoydo est auteure-réalisatrice de films engagés, comédienne et storytelleuse du changement individuel et collectif. Elle a cofondé le Parcours Nouveaux Récits du Festival Atmosphères et a réalisé pour l’ADEME le rapport "Quel storytelling des enjeux actuels dans l’industrie du cinéma et de la télévision ? ". A travers nos discussions, nous avons abordé l’importance des nouveaux récits et du monde culturel pour réussir les transitions, nous nous sommes interrogés sur le contenu des nouveaux imaginaires à promouvoir ainsi que sur les manières de les vivre et de les entretenir au quotidien.

Jules : Quel est le rôle du monde culturel dans la promotion de nouveaux récits et imaginaires compatibles avec une société plus soutenable ?

Valérie : Le monde culturel, tout comme le monde des médias et de l’information en général, a perdu son rôle de mise en perspective du monde contemporain. Autrefois ces acteurs étaient comme des “éclaireurs sociétaux”. Ils permettaient de voir et déchiffrer le monde qui venait. Aujourd’hui les critères industriels ont appauvri l’offre et le regard. Il est donc important que le monde culturel retrouve ses lettres de noblesse en se formant à ces enjeux, en prenant le temps de la création, de la compréhension, de la contemplation... La

culture, au-delà de son rôle d'émerveillement et d'enchantement, a aussi un rôle politique. C'est un contre-pouvoir. Créer c'est résister. Face au désenchantement voire au cynisme que suscite la fin de civilisation que nous vivons, la culture peut créer et diffuser des récits qui nous "empuissentent" et nous permettent à nous, citoyens, de participer également à l'écriture de notre histoire commune.

Jules : Quels sont les enjeux pour les années à venir ?

Valérie : L'époque est plus que jamais appelée à raconter ce qu'est le vivant pour mieux le respecter et le protéger. Et pour pouvoir le raconter, encore faut-il le connaître et s'y reconnecter. D'où l'importance de former le monde culturel à ces enjeux. C'est pour cela que nous avons créé le Parcours Nouveaux Récits avec le Festival Atmosphères, qui propose une formation interdisciplinaire pour les scénaristes et les acteurs culturels, afin de leur donner des clés de compréhension de ce que pourrait être une société compatible avec le vivant. Il est important que l'ensemble de chaîne de fabrication des récits (scénaristes, réalisateurs, mais aussi diffuseurs et producteurs) se saisissent de ces enjeux et se questionnent sur leur responsabilité en tant que créateur ou porteur d'histoires.

Jules : Selon toi, sur quoi doivent se baser les nouveaux imaginaires ? Quelle doit être leur toile de fond ? Quelle éthique doivent-ils promouvoir ?

Valérie : Je pense que nous vivons la fin d'*homo sapiens sapiens* - c'est-à-dire la fin de l'homme qui sait qu'il sait et qui n'est que dans la tête -, et que nous allons vers l'évolution de l'*homo amorem*, c'est-à-dire l'homme qui aime et qui laisse place à l'intelligence du cœur. Pour moi il s'agit donc de développer et de décomplexer un imaginaire autour de l'intelligence du cœur, qui est ni plus ni moins l'intelligence du vivant. C'est-à-dire que lorsqu'on sait observer le vivant, l'amour est partout. D'ailleurs on n'arrive toujours pas à définir scientifiquement la vie. Ça veut bien dire que les prochains imaginaires vont devoir traiter le mystère du vivant, c'est-à-dire d'être à la croisée entre les sciences et la spiritualité. Des imaginaires qui osent poser des questions métaphysiques et existentielles comme "Qu'apporte l'être humain à la vie ?".

Les permaculteurs répondront que l'être humain est là pour designer et cohabiter avec le vivant, mais pour l'instant, il le détruit. Dès lors, comment ce nouvel homme va designer le vivant et cohabiter en unité avec lui, avec une forme d'intelligence du cœur, et quel est le sens de son passage sur Terre ?

A mon sens, l'être humain est sur Terre pour expérimenter l'amour et parce qu'il en a conscience. Et donc j'ai l'impression qu'il va y avoir un besoin de récits qui apportent plus d'Eros que de Thanatos. Ce que fait déjà Hollywood par exemple avec Star Wars, Avatar ou Interstellar.

Jules : Que penses-tu de l'imaginaire de la reliance et de la revitalisation intégrale de nos relations avec le vivant ?

Valérie : Je suis très inspirée par le mouvement de l'écologie profonde et de l'écologie intégrale. J'ai un regard très intégratif, pour moi il n'y a pas de possibilité de comprendre le monde de demain si on n'adopte pas une pensée holistique, ou pensée complexe (Edgar Morin) qui intègre la transdisciplinarité et la triple connexion à

soi, à l'autre et au Tout. Effectivement il s'agit d'une démarche qui est à la fois citoyenne comme intérieure (Thomas d'Ansembourg, *Du Je au Nous. L'intériorité citoyenne : le meilleur de soi au service de tous*), car on ne peut pas comprendre le monde sans se comprendre soi-même. Il y a des allers-retours entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, entre soi et le monde [...]. Le voyage vers le Nouveau Monde est donc intimement lié au voyage intérieur.

Jules : La régénération symbiotique peut-elle inspirer de nouveaux récits ?

Valérie : La culture symbiotique et régénérative est en fait la culture que nous avons et que nous avons perdu. Par exemple, la civilisation Égyptienne a perduré pendant plus de 4000 ans, car elle reposait sur les rythmes naturels pour l'agriculture et sur le féminin. Il faut insuffler beaucoup de douceur et d'intégration, malgré la nécessité de sortir d'une culture capitaliste et patriarcale qui a peur de la puissance du vivant et du féminin. Nous sommes dans une société de l'extraction, de la prédation, de la possession, de la compétition et de l'individualisme, qui ne sont que des énergies qui vont à l'encontre des énergies du vivant. Celles-ci ne sont pas seulement de la prédation et de la compétition, mais aussi surtout de l'accueil, de la coopération, de l'intégration, de la circularité, de la synergie, de la régénération, de la symbiose. Or il s'agit d'énergies puissantes et plus féminines, et tout l'enjeu est de passer du pouvoir à la puissance.

Les récits actuels ne montrent que des enjeux de pouvoir et de domination, et ne donnent pas à voir ce qu'est la puissance. Non seulement ces récits ne montrent pas des héros dans leur puissance et donc dans leur vulnérabilité, mais valorisent des héros qui ont des rapports de pouvoir et qui l'entretiennent, qui font tout pour le garder. En plus de ça, ces récits n'empuissent pas le spectateur, comme peut le faire Matrix ou certains films d'animation.

Ces récits peuvent nous aider à redevenir une culture régénérative et symbiotique, qui était aussi déjà présente dans les cultures autochtones amérindiennes, avec un ancrage local et des savoirs pour se soigner soi-même par exemple. Or la culture régénérative crée de l'abondance et va à l'encontre du système actuel centralisé, avec un monopole des industries agro-alimentaires. Nous sommes aujourd'hui face à deux projets sociétés : celle de Davos, avec le tout-technologique, un gouvernement mondial et de grandes entreprises agro-alimentaires et pharmaceutiques, où tout est centralisé et où l'on maintient le peuple dans une servitude volontaire ; versus une société de Permaculture, dans laquelle on est dans un pouvoir redistribué, avec de l'autonomie alimentaire, énergétique, territoriale et productive, avec une meilleure autonomie dans la gestion de sa santé. Ces deux modèles civilisationnels sont en train d'entrer en conflit en ce moment.

Jules : Comment éviter toute forme de réappropriation ou d'instrumentalisation des nouveaux récits ?

Valérie : Ils le sont déjà. En fait ce qui est intéressant c'est que le vivant fait tout pour survivre, et donc le pouvoir va tout faire pour survivre puisqu'il fait partie du vivant. On vit un peu le moment mythologique de *Kraken* qui résiste avant sa mort.

Jules : Comment faire pour vivre, éprouver, incarner ces nouveaux imaginaires ? Comment les vivre activement pour les intérioriser ?

Valérie : Pour ma part, j'essaye de me demander constamment quel est mon rapport au pouvoir. J'ai l'impression que tout réside là-dessus. Alors je suis sans cesse en train de me demander si je suis libre, si je fais les choses en conscience, et si j'agis à partir de mon essence et ma nature profonde. Je réinterroge mon rapport au réel.

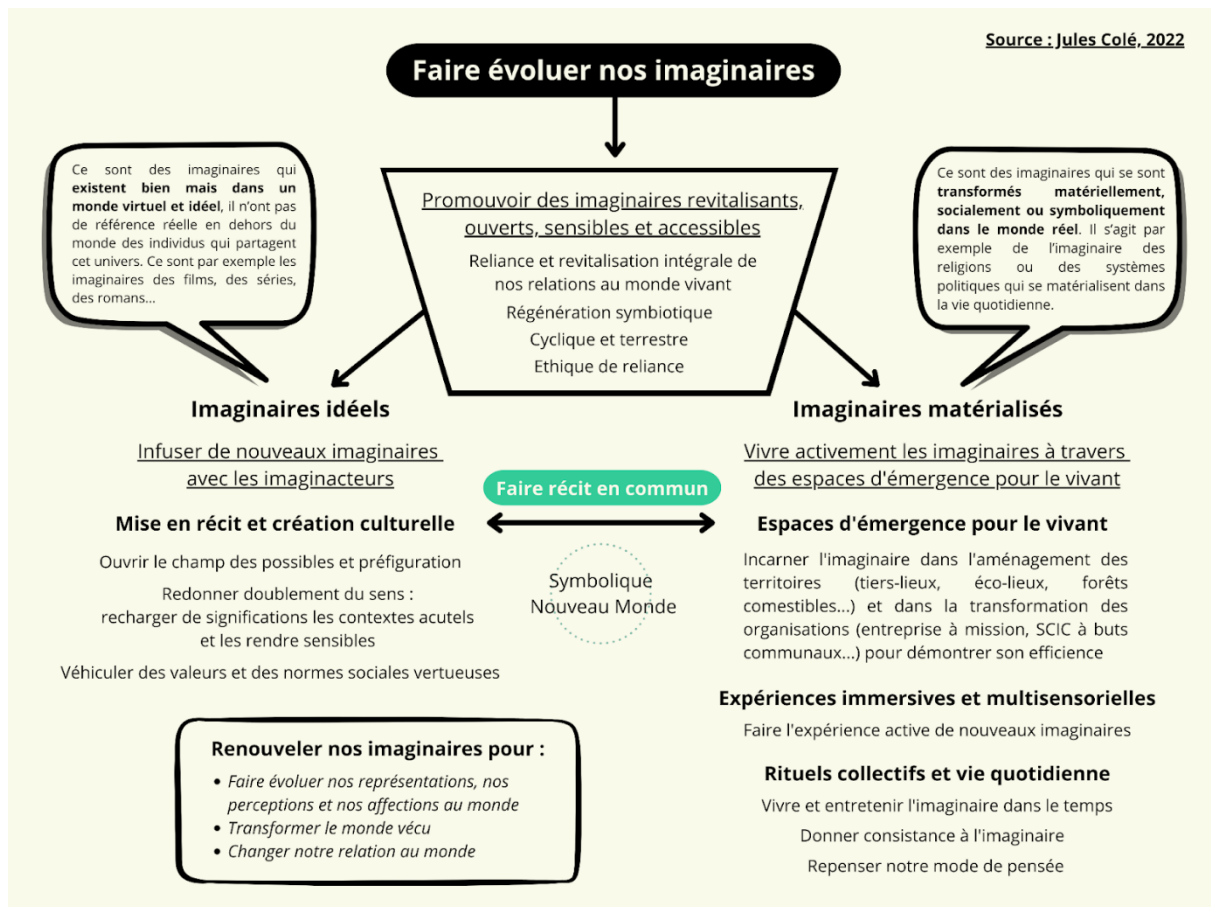
Le Nouveau Monde c'est de l'intégration et de l'inclusion. Pour moi vivre les nouveaux imaginaires c'est de vivre un storytelling qui inclut en permanence, qui fait société, qui crée un contrat social. C'est se demander en permanence ce qui nous semble essentiel, ce qui est au service d'une empreinte positive. En fait, il s'agit d'être comme une fourmi, qui a un impact positif sur l'écosystème. Là où nous avons un problème - le fameux Bug Humain de Sébastien Bohler avec le striatum – c'est que nous avons de nos jours une empreinte négative sur pratiquement tout ce que nous faisons. Alors comment avoir un positif comme les fourmis ?

Jules : **Les rituels et la pensée symbolique des peuples indigènes permettent justement d'entretenir une participation active aux lieux et de faire partie du monde plus-qu'humain. Est-ce une voie à explorer ? Avons-nous seulement besoin de récits culturels qui viendrait des différents médias modernes ou avons-nous également besoin de pratiques corporelles qui éveillent nos sens et d'immersions dans des environnements luxuriants ?**

Valérie : L'intelligence du cœur passe par le corps et le cœur, et donc la spiritualité. L'idée c'est de se mettre en état de recevoir. Ce n'est pas la quête du Graal, c'est d'être le Graal. Et nous pouvons changer le réel en changeant nos images internes. Tout le problème aujourd'hui, c'est qu'elles sont les images qu'on nous donne à voir ? Des images de mort ou de vie ?

De plus, lorsqu'on est amené à fréquenter des milieux de pouvoir, il est important de se demander quelle est l'intention quand j'agis ? Est-ce que j'agis en conscience et dans l'amour ? En fait, il s'agit de vivre en conscience pour se dépouiller des voiles de l'ignorance, nourri par l'égo, la culture, les peurs... pour être capable d'être le Graal.

Annexe 8 : Schéma - Faire évoluer nos imaginaires



Faire évoluer nos imaginaires, Jules Colé, 2022.

L'ADEME EN BREF

À l'ADEME - l'Agence de la transition écologique - nous sommes résolument engagés dans la lutte contre le réchauffement climatique et la dégradation des ressources.

Sur tous les fronts, nous mobilisons les citoyens, les acteurs économiques et les territoires, leur donnons les moyens de progresser vers une société économe en ressources, plus sobre en carbone, plus juste et harmonieuse.

Dans tous les domaines - énergie, air, économie circulaire, alimentation, déchets, sols, etc., nous conseillons, facilitons et aidons au financement de nombreux projets, de la recherche jusqu'au partage des solutions.

À tous les niveaux, nous mettons nos capacités d'expertise et de prospective au service des politiques publiques.

L'ADEME est un établissement public sous la tutelle du ministère de la Transition écologique et du ministère de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation.

LES COLLECTIONS DE L'ADEME



FAITS ET CHIFFRES

L'ADEME référent : Elle fournit des analyses objectives à partir d'indicateurs chiffrés régulièrement mis à jour.



CLÉS POUR AGIR

L'ADEME facilitateur : Elle élabore des guides pratiques pour aider les acteurs à mettre en œuvre leurs projets de façon méthodique et/ou en conformité avec la réglementation.



ILS L'ONT FAIT

L'ADEME catalyseur : Les acteurs témoignent de leurs expériences et partagent leur savoir-faire.



EXPERTISES

L'ADEME expert : Elle rend compte des résultats de recherches, études et réalisations collectives menées sous son regard



HORIZONS

L'ADEME tournée vers l'avenir : Elle propose une vision prospective et réaliste des enjeux de la transition énergétique et écologique, pour un futur désirable à construire ensemble.

Comment faire évoluer nos imaginaires pour changer nos relations au monde vivant et aller vers un monde soutenable et plus harmonieux ?

Les crises planétaires que nous traversons sont avant tout des crises de nos relations au monde, et donc de nos imaginaires. C'est l'une des facultés extraordinaires de l'être humain : pouvoir s'imaginer le monde et se le représenter symboliquement de manière virtuelle et idéale. Mais l'imaginaire, ce n'est pas seulement de la fiction ou de l'irréel, c'est aussi et surtout ce qui constitue les sociétés humaines. Il est comme la constellation de notre intériorité qui influence nos manières d'être et de penser. Cette capacité extraordinaire nous permet de partager des visions communes et de coopérer pour les transformer dans le monde réel. Les imaginaires, au départ purement fictifs, deviennent alors réels et parfois même, plus que réels. Cependant, l'imaginaire dominant à l'origine de nos modes de vie modernes est aujourd'hui insoutenable puisqu'il met en péril l'habitabilité de la planète. Mais alors, comment pouvons-nous le faire évoluer pour changer nos relations au monde vivant et aller vers un monde soutenable et plus harmonieux ? Suffit-il vraiment de partager de nouveaux récits inspirants pour changer nos modes de vie ? Comment éviter que ces derniers soient réappropriés dans des logiques marchandes ou de divertissement mais qu'ils transforment réellement nos rapports au monde et nos modes de pensée ? Et comment faire en sorte que ces imaginaires fassent corps, de manière à ce qu'ils s'inscrivent durablement dans notre quotidien et qu'ils activent notre puissance d'agir afin de réussir la nécessaire métamorphose de nos sociétés ?

